

L'HONNEUR D'UNE FEMME.

ROMANS DU MÊME AUTEUR.

Une grossesse. . . . . 1 vol. in-8.
Corps sans âme. . . . . 2 vol. in-8.
Une fleur à vendre . . . . 2 vol. in-8.
Le Tentateur. . . . . 1 vol. in-8.
Le flagrant délit. . . . . 2 vol. in-8.
Les Parasites. . . . . 2 vol. in-8.
Les premières rides . . . . 2 vol. in-8.
Le Bâtard . . . . 2 vol. in-8.
Le neveu d'un Lord . . . . 2 vol. in-8.
La rente viagère . . . . 2 vol. in-8.
Le Banquier de Bristol. . . . . 2 vol. in-8.
Quatre ans sous terre . . . . 3 vol. in-8.
Lucie. 2 vol. in-8.

Poésies.

Pervenches.. . . . . 1 vol. in-16.
Macbeth (*traduction littérale en vers*). . . 1 vol. in-18.

Romans sous presse.

Le masque de velours. . . . . 2 vol. in-8.
Les Alcôves. . . . . 2 vol. in-8.

LAGNY. — Impr. de Giroux et Vialat.

L'HONNEUR

D'UNE FEMME

PAR

JULES LACROIX.

Virtus nomen !

I.

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

—

1842.



Vous demandez pourquoi, silencieux poète,
Le front pâle, les yeux d'un nuage couverts
Je ne fais plus jaillir de mon cœur un seul vers,
Hélas ! un seul accord de ma lyre muette !

Quand, sur un ciel de pluie où rien ne se reflète,
On voit l'arbre se tordre au souffle des hivers,
Pourquoi l'arbre est-il chauve et sans ombrages verts?
Pourquoi n'est-ce donc plus qu'un morne et froid squelette?

L'hiver, c'est le malheur !... Je vous l'ai dit souvent,
Hélas ! bien jeune encor, la tempête et le vent
Ont tout brisé, flétri, dévasté dans mon âme !

Voilà pourquoi, pensif, au coin de l'âtre, seul,
Ployé dans ma douleur comme dans un linceul,
Je ne travaille pas et regarde la flamme !

I.

On était dans les derniers jours de septembre ; une verdure, assez riche encore et fécondée par des pluies abondantes, couvrait les profondes vallées de la Suisse ; mais le sommet des montagnes neigeuses, qui traversent l'Oberland bernois, nageait enveloppé

dans une masse confuse de vapeurs qui ne laissaient pas distinguer leur forme. Cependant la journée qui commençait rayonnante semblait devoir être un des plus beaux jours de l'automne, et les nombreux touristes qui parcourent chaque année la Suisse pédestrement, pouvaient, sans trop de risque, se mettre en route le sac sur le dos et le bâton à la main.

L'auberge du *Chamois*, à Sarnen, chef-lieu du Haut-Unterwald, réunissait quelques voyageurs étrangers qui se disposaient tous à entreprendre leurs aventureuses excursions. Il était huit heures du matin. On ne voyait plus dans l'auberge que deux personnages assis à une table l'un devant l'autre; ils prenaient leur café au lait: l'un d'eux, surtout, revenait fort souvent à la bouteille de kirsch qui bien-

tôt, renversée en l'air perpendiculairement, ne laissa plus échapper qu'une seule et triste goutte. Derrière ces deux personnages se promenait gravement, et la serviette sous le bras, un individu très singulier. C'était l'hôte, petit homme gros et rond, au ventre merveilleusement rebondi, aux joues écarlates, et dont les cheveux poudrés se terminaient en queue fort originale et tellement excentrique, qu'on n'aurait pu sans doute en trouver une seconde dans tout le canton d'Unterwald.

L'un de ces voyageurs était jeune, il avait une physionomie très douce, mais profondément triste. On pouvait aisément voir qu'il avait bien souffert de l'âme et qu'il souffrait encore. Tout, dans son attitude morne et abattue, accusait le désespoir, le découragement. Accoudé sur la

table, et le front dans l'une de ses mains, il regardait machinalement sa tasse, pleine encore, sans y toucher des lèvres, et par moments des soupirs, des mots entrecoupés s'échappaient de sa poitrine.

L'hôte, toujours placé derrière lui, l'observait avec une étrange attention; il suivait tous les mouvements de ce jeune homme, et ses lèvres agitées, inquiètes, ne semblaient attendre qu'un instant favorable pour entamer la conversation. Plusieurs fois même, en désespoir de cause et n'ayant rien de meilleur à dire, il avait eu la précaution charitable et sage d'avertir le jeune homme que son café refroidissait et ne serait bientôt plus buvable; mais l'étranger qui ne semblait pas l'entendre, était resté plongé dans ses profondes et sombres méditations. Pendant ce temps-là, l'autre voyageur mangeait à belles

dents, avec un appétit merveilleux et pantagruélique, mais toutefois sans quitter des yeux son muet et sobre voisin. Puis tout-à-coup, poussant un soupir, il reportait son regard vers l'aubergiste, comme pour lui dire:

— Voyez donc! ce pauvre monsieur est bien triste! Je le plains fort.

C'est probablement ainsi que l'aubergiste interpréta le coup-d'œil interrogateur et curieux de cet homme, car il répondit :

— Que voulez-vous, je n'y peux rien faire! Je m'égosille inutilement; j'ai beau questionner, pas un mot de réponse!

— Ce pauvre jeune homme me fait de la peine, en vérité! reprit le voyageur compatissant; je voudrais bien savoir ce qui le chagrine, pour lui rendre service..... Mais il croirait peut-être que je suis un curieux, un espion.

— Oui, oui, vous avez raison de vous taire, répondit l'aubergiste. J'ai déjà risqué quelques petites questions des plus charitables, et l'on m'a reçu, je vous en donne ma parole, comme un chien dans un jeu de quilles!

— Mais dites-moi donc, monsieur l'aubergiste, repartit l'autre en baissant la voix, c'est peut-être un étranger qui ne connaît pas le pays; et je vais lui offrir de l'accompagner dans ses excursions.

— Oh! Monsieur, vous en serez pour vos frais d'amabilité, répliqua l'aubergiste en se grattant la tête; il vous refusera, je vous jure! Je lui ai déjà demandé s'il ne désirait pas de guide, et ce monsieur qui, entre nous soit dit, m'a l'air d'être un grand seigneur, m'a répondu qu'il voulait se promener seul.

— Seul! reprit le voyageur.

Puis il parut quelque temps réfléchir, en se mordant les lèvres.

—Seul! continua-t-il à voix basse. Oui, je n'en doute pas, c'est lui... Mais comme il est changé !..

Tout en parlant de la sorte à demi-voix, il secouait la tête et fronçait le sourcil, comme un homme dont le cerveau est sillonné d'une pensée sinistre.

— Monsieur l'hôte, dit-il en se penchant vers l'aubergiste et se couvrant à moitié la bouche de l'une de ses mains, comme pour empêcher que le bruit de sa parole n'arrivât jusqu'aux oreilles de son voisin silencieux, monsieur l'hôte, est-ce que, vraiment, vous ne savez pas où va ce voyageur?

— Pas le moins du monde, Monsieur,

repartit l'aubergiste en se croisant les bras. Ce gentleman n'a dit à personne ce qu'il avait l'intention de faire : il est ici depuis hier matin, il n'a pas bougé de sa chambre; c'est un personnage très mystérieux. Pauvre jeune homme! peut-être est-il malade, cela arrive très souvent dans ce diable de pays; ceux qui n'ont pas l'habitude de nos montagnes et de nos glaciers, sont très sujets aux rhumes de cerveau, aux courbatures... et dans ce cas-là, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de se fourrer dans un lit bien bassiné et de boire du vin chaud avec du sucre et de la cannelle! Ma foi! je vais faire encore mon possible pour l'engager à ne pas se mettre en route tout seul! c'est mon devoir d'aubergiste et de chrétien.

Puis, se rapprochant du jeune homme, il lui dit avec le plus grand respect :

— Monsieur !

Le jeune homme ne bougea pas.

— Monsieur..... continua l'aubergiste, en s'enhardissant jusqu'à lui poser la main sur l'épaule.

Le jeune homme fit un cri de surprise ; et se levant d'un air égaré, il porta vivement une main à la poche de sa redingote, comme pour y prendre une arme.

L'aubergiste recula soudain avec épouvante.

— Eh ! eh ! mon jeune monsieur... pardon!... c'est moi. ..

— Que me voulez-vous ? demanda le jeune homme d'un air sombre et presque effrayant.

— Mon Dieu! pardon, Monsieur!... re-

prit l'aubergiste d'une voix tremblante, je n'avais pas l'intention d'être indiscret... mais vraiment vous avez l'air de souffrir...

— Oui, je souffre! dit sourdement le jeune voyageur.

Puis, d'une voix plus basse, il ajouta :

— Mais je ne souffrirai plus bientôt!...

Cette dernière phrase, l'aubergiste qui n'avait pas l'oreille très fine, ne l'entendit point : il ne répondit donc qu'à la première.

— Vous souffrez! ah! Monsieur, je m'en aperçois bien... vous êtes d'une pâleur... vous êtes blanc comme la tête de la Yungfrau!... Mais permettez-moi de vous donner un conseil : ne vous mettez pas en route malade comme vous êtes, ce serait de la dernière imprudence!

— Je vais partir, dit le jeune homme en prenant son bâton ferré.

Et l'aubergiste, qui était véritablement très ému, se mettait devant la porte en joignant les mains, comme pour lui barrer le passage.

Le jeune homme, s'approchant d'une croisée ouverte, étendit le bras vers un point de l'horizon, déjà couvert de quelques nuages, au milieu desquels on apercevait encore plusieurs crêtes de montagnes aux formes bizarres et dentelées.

— Monsieur l'aubergiste, demanda-t-il avec douceur, combien me faut-il de temps pour arriver au pied de cette montagne si haute et si pointue, qu'on découvre tout là-bas?

— Monsieur, répondit le maître du *Chamois* en se frottant les mains d'un air d'im-

portance, il faut au moins sept bonnes heures..... J'espère que Monsieur n'a pas l'intention de faire ce voyage-là aujourd'hui... Monsieur n'aurait plus le temps.

— Et le chemin est-il facile? continua le jeune voyageur sans détacher ses yeux de la cîme nuageuse que les brouillards lui voilaient par instant.

— Le chemin est assez facile d'abord, Monsieur, mais ensuite, après quelques heures de marche, il faut traverser une chaîne de montagnes très fatigante; vous avez toujours à monter, à descendre, et puis à remonter... Au surplus, Monsieur, il est assez rare qu'on cherche à gravir cette montagne en partant de Sarnen..... C'est plutôt du côté de Brienz qu'on la monte en général... elle est par là beaucoup plus facile.

— Cette montagne est donc fort escarpée et dangereuse de ce côté-ci ? poursuivit le jeune homme qui paraissait réfléchir.

— Oh ! Monsieur, elle est pleine de rochers, de torrents et de précipices... c'est épouvantable ! et, pour la gravir jusqu'au sommet, il faudrait, je vous jure, douze bonnes heures, et la légèreté d'un chamois. Vraiment, moi qui suis des montagnes, je ne serais pas du tout flatté d'entreprendre un si rude voyage..... Songez donc que les neiges tombent déjà là-haut, Monsieur, et que si vous aviez le malheur d'être surpris à mi-côte par un brouillard, je ne répondrais pas de vous !...

— Mais on trouve des châlets, sans doute ?

— Oui, Monsieur, deux ou trois... encore ne suis-je pas très sûr qu'ils soient habités maintenant... Et pour les dénicher, d'ail-

leurs, il faut parfaitement connaître la montagne..... Tenez, Monsieur, si vous avez l'intention d'entreprendre ce voyage-là, vous auriez bien raison d'emmener au moins deux guides...

— C'est inutile, répondit le jeune homme en faisant quelques pas vers la porte, je trouverai mon chemin tout seul.

Puis il repoussa d'une main l'aubergiste qui lui barrait le passage.

— Oh ! je vous en prie, Monsieur, réfléchissez... disait l'aubergiste en reculant d'un pas, mais sans débarrasser la porte.

— Eh bien ! que voulez-vous, Monsieur? dit le jeune homme qui ne pouvait comprendre une telle obstination. Ah ! c'est vrai, mon ami! j'oubliais de vous payer ce que je vous dois : tenez...

Puis, mettant dans la main de l'aubergiste

une pièce d'or, il le repoussa doucement et sortit.

— Pardon, Monsieur! dit l'autre voyageur, qui depuis quelque temps ne parlait pas, mais observait avec beaucoup d'attention. Si vous le permettez, je vous accompagnerai...

— Merci! c'est inutile... nous n'allons pas du même côté...

— Je vous demande pardon, insista le voyageur officieux! moi je me dirige du côté de Brienz, et je n'ai pas de guide non plus... Je n'aime pas du tout leur compagnie... ces gens-là n'ont rien à dire, et ne font que gêner; il n'y a pas moyen de faire la moindre conversation avec eux.... Moi, d'abord, je suis fait comme cela, j'aime causer en marchant...

— Eh bien! Monsieur, nos goûts ne sont

pas les mêmes, dit le jeune voyageur! moi, j'aime à cheminer seul et sans rien dire.

— Mais je vous assure que ce n'est pas prudent!.. Lorsqu'on est deux, on peut se rendre service dans l'occasion... et cela est bien préférable! Vous ne savez donc pas ce que c'est, Monsieur, qu'un voyage dans la montagne!... Eh! eh! si par hasard vous faisiez une chute dans quelque précipice, dans quelque torrent, vous seriez bien aise d'avoir là un ami, un compatriote...

— Encore une fois, je n'ai besoin de personne, Monsieur, et je vous remercie de votre obligeance, dit le jeune voyageur sans jeter un coup-d'œil sur l'individu qui lui parlait ainsi.

Le personnage en question était un petit homme fort gros et comme empaqueté dans une blouse grise qui l'enveloppait de la tête

aux pieds, et lui donnait une tournure presque monstrueuse. Malgré ce large et flottant costume qui n'accusait point les formes, on devinait sans peine que son épine dorsale était singulièrement déviée, et que cette boule énorme qui lui servait de tête n'était guère droite sur ses épaules; une forêt de cheveux roux et mal peignés, cachait presque tout le front et les yeux, et son menton disparaissait dans un foulard énorme et béant, où par moment ce laid visage venait s'engloutir jusqu'au milieu du nez. Cet homme, en vérité, n'avait pas figure humaine; c'était une espèce de gnome, de vampire, une de ces formes hideuses et chimériques qu'on entrevoit dans les cauchemars, après un accès de fièvre, ou bien encore dans ce tableau effrayant et burlesque qui nous représente la tentation de saint Antoine dans le désert.

En outre, avec un peu de clairvoyance et d'observation, il était facile de comprendre que cet homme avait quelque envie de se déguiser, quelque raison mystérieuse pour cacher ses traits. Son dos bossu était rehaussé encore d'un large havresac en poil de chèvre; et sur sa tête, une grosse casquette en peau de chat sauvage, donnait à sa physionomie quelque chose de plus étrangement lugubre.

Déjà, plusieurs fois dans la matinée, ce bizarre voyageur avait essayé de nouer connaissance avec le jeune homme pensif; mais il n'avait pas obtenu seulement un regard; et quelques syllabes vagues et insignifiantes étaient bien loin de satisfaire sa curiosité. Cependant cet homme avait un grand projet; et, malgré son peu de réussite jusqu'alors, il ne voulait pas sitôt abandonner la partie. Ce

n'est point l'adresse ni l'astuce qui manquaient à ce personnage, et il s'était promis d'en venir à ses fins.

Il renouvela donc avec plus d'insistance sa proposition d'accompagner le jeune homme, en lui disant qu'il connaissait tout le pays, comme le meilleur guide de l'Oberland, et qu'il lui indiquerait la bonne route pour l'empêcher de s'égarer.

— Et puis, disait-il avec assurance, l'important de l'affaire, c'est d'atteindre le haut de la montagne avant le coucher du soleil, pour jouir de la vue magnifique des glaciers.

Il avait fait mille et mille fois cette ascension romantique, et certes, le jeune voyageur se féliciterait de l'avoir admis dans sa compagnie. Mais pour toute réponse à son offre obligeante, il n'obtint de nouveau qu'un remercîment sec et péremptoire, qui n'ad-

mettait pas de nouvelles instances. Il prit donc le parti de se taire : le jeune homme sortit.

— Eh! eh! mon brave Monsieur, cria l'aubergiste que la pièce d'or avait disposé parfaitement en faveur du jeune et morne étranger; prenez au moins une tasse de café bien chaud..... remplissez votre gourde de kirschwasser.... Je vous assure que vous en aurez besoin pour la rude course que vous allez entreprendre..... Croyez-moi, remplissez votre gourde...

— C'est inutile, répondit l'étranger.

Et comme l'hôte du *Chamois* insistait davantage et le plus grâcieusement du monde, celui-ci l'écarta avec une certaine rudesse et s'éloigna précipitamment.

— Tenez, mon cher Monsieur, dit l'aubergiste au gros voyageur, suivez-moi ce jeune

homme, puisque vous avez affaire du côté de Brienz... J'ai peur, en vérité, qu'il n'ait pas toute sa tête à lui, et je crains quelque malheur...

—En effet, Monsieur l'aubergiste, sa figure a quelque chose d'égaré..... il y aurait conscience de le laisser aller seul... Je le suis...

— Mais d'un peu loin, je vous conseille... répliqua l'hôte; car il ne voudrait pas d'escorte... c'est un gentleman très-original!..... Seulement, veillez sur lui à distance, et vous ferez là une action méritoire...

— Adieu, mon brave seigneur du *Chamois!* dit le gros petit homme avec un sourire tant soit peu sardonique.

Puis, buvant de suite quatre ou cinq verres de kirsch, il en remplit sa gourde et s'éloigna d'un pas rapide pour rejoindre le jeune

homme qui redoublait de vîtesse à chaque instant. L'hôte, immobile et debout sur le seuil de sa porte, regarda quelques minutes les deux voyageurs, et n'abandonna son poste d'observation qu'après les avoir perdus tout-à-fait dans une vallée sombre et tournante, enfoncée au milieu des broussailles.

— Eh! eh! dit l'hôte à sa femme en se grattant l'oreille, je ne sais pas trop comment ça finira... mais, entre nous soit dit, ma petite mère, ce beau gentleman ne m'a pas du tout l'air d'être venu ici pour voir nos glaciers et nos cascades!..... Ma foi, que Dieu le protège! car c'est un brave jeune homme! et qui paie bien! ajouta-t-il en faisant sonner la pièce d'or sur le poêle en faïence.

II.

Il y avait déjà plusieurs heures que le jeune homme marchait d'un pas toujours plus rapide: il n'avait pas songé encore une fois à tourner la tête. Cependant les sentiers devenaient plus raides et plus difficiles; les pentes, escarpées et pierreuses, exigeaient toute la force et l'adresse d'un voyageur habitué aux montagnes. Souvent même le secours du bâ-

ton ferré ne suffisait plus, et il fallait se cramponner avec des mains vigoureuses aux saillies des rocs et à quelques débris de sapins renversés par la foudre ou l'avalanche. Mais bientôt les dernières traces de végétation avaient presque entièrement disparu, et tout, dans cette montagne aride et sourcilleuse, annonçait que l'empire des neiges allait commencer. Par moments, des rafales impétueuses sortaient brusquement des gorges profondes et passaient comme de funèbres plaintes sur la tête du hardi voyageur! Il entendait vaguement au loin bruire les clochettes de quelques chèvres éparses qui broutaient sur la pointe des rocs, et que le berger rappelait au châlet en faisant retentir la corne des Alpes. Puis, des fragments de pierre et de gros cailloux roulaient, bondissaient de pente en pente, jusqu'au fond des abîmes : c'était le pied des chèvres et du jeune voyageur qui détachait et

faisait tomber, d'escarpement en escarpement, ces espèces d'avalanches. Déjà la tête de la montagne disparaissait dans un amas confus de nuages; on découvrait bien encore au loin la plaine toute bariolée de pâturages et de ruisseaux, comme une immense carte géographique, et les grands lacs qui se tordaient au fond des paysages comme des serpents verts et bleus. De temps à autre des vapeurs grises et flottantes passaient rapidement devant les yeux du voyageur, ou s'accrochaient, comme de grandes toiles d'araignées, à la pointe des rocs; puis, des vautours et des corbeaux tournoyaient lugubrement au-dessus des abîmes. La nuit commençait à envahir les flancs de la montagne; et le soleil, rouge comme un gigantesque morceau de braise, se couchait à l'horizon dans un amas fluide de brouillards, qui se coloraient par intervalles de teintes bizarres et sinistres.

Le jeune homme n'était guère en humeur d'admirer la scène pleine d'une sombre magnificence qui l'environnait ; mais cette nature âpre et sauvage convenait sans doute aux réflexions tristes qui le préoccupaient, car un sourire amer contractait ses lèvres, et il secouait la tête avec une morne satisfaction. Accablé de fatigue, et tout en sueur, malgré la bise froide qui lui sifflait aux oreilles, il venait de détacher son large chapeau de paille, pour que le souffle glacé du vent calmât le sang qui bouillonnait dans ses tempes; ses longs cheveux noirs se déroulaient à chaque rafale, et lui ombrageaient la figure.

Enfin, après une marche longue et pénible, le chemin qui depuis long temps n'était plus tracé, devint si rude et si fatigant, que le jeune homme fut obligé de s'arrêter quelques minutes; il s'assit pour respirer sur un morceau

de roche. Il laissa tomber lourdement sa tête entre ses mains comme un poids trop pesant pour ses épaules, et parut endormi. Mais ce n'était qu'un assoupissement du corps qui ne ressemblait guère au sommeil ; la pensée ne dormait pas en lui ; un orage grondait au fond de son âme, orage plus terrible et plus sombre que celui dont il était enveloppé sur cette morne crête des Alpes.

Depuis plus d'un quart d'heure qu'il était assis au milieu de la neige et du vent, il demeurait toujours immobile.

— Oui, pensait-il sans relever la tête, il faut en finir! Je suis un misérable! un traître!... Je l'ai perdue!... elle était calme, heureuse et pure!... et c'est moi!... Ah! pourquoi ne l'avoir pas fuie!... Maintenant, il faut la venger!....

— La venger! reprit-il après une pause de

quelques instants. Mais ne ferais-je pas mieux de la défendre!... à présent peut-être elle réclame mes secours!.... Oh!... mais comment la défendre... contre le déshonneur!... Allons, il faut que je me fasse justice!... il faut mourir!....

Et sa tête se releva un instant; il jeta un coup-d'œil à ses pieds au fond du gouffre sombre qui allait bientôt le recevoir... Mais il laissa retomber son visage dans ses mains, et la tempête de son âme recommença plus affreuse. Une heure déjà s'était écoulée, et il n'avait pas encore changé d'attitude. Le soleil s'était complètement caché derrière les montagnes; on ne distinguait plus la plaine qui était noire comme un abîme; mais on entendait toujours au loin les bonds sourds des torrents qui se heurtaient contre les rocs et le bruit du vent qui ronflait tout en bas

dans les sombres forêts de pins. Il fallait que la méditation du malheureux voyageur fût bien profonde, car il ne s'apercevait ni de la nuit qui s'approchait à grands pas, ni de la neige qui depuis une demi-heure tombait fine et glacée sur ses épaules. Son manteau et ses cheveux étaient tout blancs.

Enfin, comme agité d'un mouvement convulsif, il parut prendre une résolution subite. Il se leva brusquement, et pencha la tête au dessus du précipice. C'était dans une des parties les plus lugubres de la montagne; et rien qu'à plonger un coup-d'œil dans ce gouffre béant à ses pieds, il aurait dû sentir sa tête tournoyer sous le vertige, si quelque chose eût pu l'effrayer encore. On voyait confusément dans l'ombre une masse énorme de roches fracassées, tordues, amoncelées les unes sur les autres comme dans une convul-

sion terrestre épouvantable ; et l'escarpement était si rapide que si par malheur on eût perdu un instant l'équilibre au bord du précipice, il n'eût pas été possible de se retenir. Il aurait fallu rouler et bondir comme une avalanche, de pente en pente, de roc en roc, jusqu'au fond d'une gorge horrible, au fond d'un lac verdâtre encaissé dans la montagne, à cinq ou six cents pieds plus bas.

— Oui ! ce lieu est bien choisi, murmura l'étranger. Au moins personne ne pourra dire ce que je suis devenu !... ou bien si quelque jour un pâtre vient à découvrir sous la neige mon cadavre mutilé, on croira que j'ai péri victime d'un accident !... et ma mort ne sera pas fatale à la pauvre femme !.. Il n'y a plus de bonheur pour elle sur la terre !.. Innocent victime !... eh bien ! je te venge !....

Et fermant les yeux, déjà il s'élançait.....

Soudain un bras vigoureux le retient par un pan de son manteau. Il se retourne vivement : un homme était debout derrière lui. Cette apparition, dans un endroit semblable, avait quelque chose d'étrange et de fantastique ; et dans l'exaltation pleine de fièvre, dans le délire qui le possédait tout entier, il crut voir un spectre, il crut voir un esprit des glaciers, comme ces bizarres créatures avec lesquelles s'entretenait Manfred dans ses funèbres hallucinations.

L'être singulier, qui s'était trouvé là si à propos pour l'empêcher d'accomplir son fatal dessein, demeurait toujours dans la même attitude, sans lâcher le coin de son manteau.

— Qui êtes vous ? demanda le jeune homme, d'une voix sourde.

— Un homme qui vient pour vous sauver... répondit le fantastique personnage.

— Me sauver, dites-vous!... il est trop tard!.... Croyez-moi, puisque vous êtes un homme, passez votre chemin, et laissez un malheureux, un maudit, qui reconnaîtrait mal votre service!.... Il faut que je meure!....

— Jeune homme, permettez-moi de vous dire quelques mots. Je ne vous demande que cinq ou six minutes, pas davantage... ensuite, vous serez libre d'effectuer votre absurde projet, si je ne vous ai pas déterminé à vivre.

— Mais alors vous tiendrez à la vie, je vous assure.

— Votre intention est bonne et charitable, Monsieur, mais elle ne changera rien à ma résolution. Allons, retirez-vous, croyez-moi, si vous ne voulez pas être témoin de ma mort... c'est toujours un assez triste spectacle pour un homme que de voir un autre homme qui se tue!... Seulement, Monsieur, j'ai une grâce

à vous demander... j'en appelle à votre honneur!.... Ne dites jamais ce que vous allez voir... il importe au salut d'une personne qui m'est bien chère, il importe qu'on n'apprenne jamais de quelle manière j'ai péri!....

— Jeune homme, vous avez tort, vous dis-je!... vous devriez vivre... La vie est belle encore pour vous!... songez-y donc... quand on aime, quand on est aimé!....

— Que dites-vous?

Et le jeune homme regardait avec une étrange anxiété celui qui parlait ainsi.

— Je dis, poursuivit l'autre, que ce n'est pas à vous de mourir, et qu'il faut laisser cet expédient vulgaire aux pauvres maris trompés... ah! ah!

Et ces derniers mots furent accompagnés d'un ricanement indéfini ssable.

Le jeune étranger ne put s'empêcher de tressaillir.

— Encore une fois, que dites-vous donc, Monsieur ?... expliquez-vous !....

— Ah ! ah ! ah ! continue le mystérieux personnage avec un éclat de rire plus guttural. Vous voyez donc bien que je vous connais ?. .

— Vous !...

L'étonnement du jeune homme redoublait à chaque instant avec son angoisse ; cette voix âpre et moqueuse, ce n'était pas la première fois qu'il l'entendait, mais il ne pouvait se rappeler en quelle circonstance elle avait déjà frappé ses oreilles.

Il s'élança vers l'être bizarre qui paraissait informé des choses qu'il aurait crues les plus secrètes ; il se pencha vers lui, pour le voir,

mais la nuit était sombre. Néanmoins il crut vaguement reconnaître l'homme qu'il avait rencontré le matin même à l'auberge du *Chamois* et qui avait offert de l'accompagner.

— Parlez donc, s'écria-t-il, vous qui dites me connaître, et qui semblez être au courant de mes affaires!.. .

— Oh! oh! je les connais tout aussi bien que vous, vos affaires, continua l'étranger avec la même inflexion railleuse. Mais tenez, regardez-moi bien!

— Oui, je ne me trompe pas... c'est lui! l'homme de ce matin!

— Eh! justement, vous y êtes!...

— Mais que venez-vous faire ici, dites?... pourquoi m'avoir suivi obstinément?... qui vous amène?...

— Eh! eh! c'est le bon Dieu ou le diable, comme vous voudrez. Toujours est-il que je viens très à propos pour vous empêcher de faire une grosse sottise.

Et dans l'accent du bossu, il y avait une certaine joie maligne et poignante qui annonçait le triomphe de la méchanceté.

— Allons! allons! dit gravement le jeune homme en croisant les bras, je ne suis pas en humeur de plaisanter, Monsieur. Vous avez découvert, en m'épiant, le projet qui m'a conduit ici; mais n'importe, il ne s'en accomplira pas moins... Je voulais dérober ma mort à la connaissance du monde, car j'ai des parents, Monsieur; j'ai des amis qui m'aiment... et je ne voudrais pas leur briser le cœur; et puis, la mémoire d'un suicide est presque toujours odieuse!... mais puisque votre prétendue compassion n'était rien qu'un mouvement

de curiosité indiscrète qui vous portait à me suivre, eh bien! soyez satisfait, soyez témoin.....

Et il se rapprocha du gouffre.

— Mais encore une fois, jeune homme, vous avez tort! reprit le petit bossu en le retenant d'une main sèche et vigoureuse. Vous êtes, je vous jure, dans la plus complète erreur... Par exemple, vous vous imaginez peut-être que cette pauvre femme est perdue par votre faute, que son mari sait tout... Eh bien! il ne se doute pas de la moindre chose!...

Le jeune étranger ne put retenir un cri de saisissement, il tremblait de tous ses membres.

— Quoi! serait-il possible!... mais non, pauvre femme! Elle m'a bien dit qu'un misé-

rable nous avait vendus !... qu'il avait même livré cette lettre qui nous perd.....

— Eh non! vous dis-je! interrompit le bossu en éclatant de rire. Voulez-vous la voir, cette lettre?...

En même temps il tira de sa poche un papier qu'il mit sous les yeux du jeune homme.

— Oui, je la reconnais! s'écria celui-ci, avec un accent de joie profonde. Oh! donnez, donnez, Monsieur!.....

— Un moment, s'il vous plaît! il faut auparavant faire nos conditions.

—Dites, que voulez-vous?... Oh! ma vie!.. tout de suite!...

— Pas du tout! répondit le bossu avec son rire habituel. Que diantre voulez-vous que j'en fasse de votre vie?.. il me faut du solide!

Écoutez! je suis pauvre comme Job!... et j'ai une ambition colossale, oui, ma foi, grosse comme cette montagne!.. Voilà déjà bien longtemps que je vois tous les plaisirs, toutes les joies de la terre me passer railleusement devant le nez, et moi, je veux jouir comme les autres!.. Depuis trente ans je suis plus malheureux que les pierres!... on m'écrase parce que je suis pauvre, on me bafoue parce que je suis laid!.. mais, c'est égal, j'aurai mon tour à la fin!

Le vent soufflait toujours avec une sourde violence; la neige tombait plus épaisse et plus serrée.

— Eh bien! dites, que voulez-vous? est-ce de l'or? s'écria le jeune homme en tirant de sa poche une grosse bourse de cuir qui semblait fort bien garnie. Prenez, prenez vite! c'est tout ce qui m'appartient!

— Eh! eh! eh! vous plaisantez, mon jeune Monsieur!... pour qui donc me prenez-vous? je ne suis pas un mendiant!.... Votre bourse, c'était bon il y a quelque temps encore; je ne vous l'aurais pas refusée, si vous aviez bien voulu me l'offrir avec tant de grâce... Mais aujourd'hui, voyez-vous, ce n'est pas avec une bourse, fût-elle grosse comme ma bosse et pleine d'or, ce n'est pas avec une pareille bagatelle qu'on s'acquitte envers moi!... Vous ne savez pas, mon jeune camarade, ajouta-t-il avec un regard qui brillait comme une torche au fond de son œil cave, vous ne savez pas, il me faut des monceaux d'or, des tonnes d'or, pour que je puisse y plonger mes deux bras jusqu'aux coudes!... Voyez-vous, depuis de longues années, je n'ai qu'un rêve, qu'une idée, qu'un espoir!... de l'or!... beaucoup d'or..... Mais comment faire, je ne pouvais pas aller voler sur les grandes routes, il y a

des échafauds et des bagnes pour ceux qui font ce métier-là... et puis d'ailleurs, je ne suis pas brutal, moi!... je suis un homme civilisé, et je ne fais rien que punissent les lois!.... Ah! ah! mon jeune enthousiaste, moi aussi j'ai été vingt fois sur le point de faire comme vous aviez envie de faire tout à l'heure, j'ai traversé bien souvent notre vieux pont de Bâle avec la ferme conviction que j'allais engraisser les saumons du Rhin; mais par bonheur j'ai toujours réfléchi à temps que la chance pourrait tourner. Vous ne croiriez pas que je me suis fait dire trente fois la bonne aventure, et toujours les cartes m'ont répondu que je serais riche à million, si je voulais m'en donner la peine... Oui, vraiment! ma sibylle, qui est une commère très savante, a fini par me dire que la fortune était derrière moi, qui me tirait par le pan de ma redingote... Eh! eh! eh! c'était vrai, ma foi! j'ai compris enfin, et me voilà, sinon

millionnaire, au moins sur la bonne route.....
eh! eh!...

Et le regard qu'il fixait sur le jeune homme était railleusement cruel : celui-ci, bien qu'il eût trouvé déjà la narration du petit bossu beaucoup trop longue, n'avait pas voulu pourtant l'arrêter au milieu de ce flux d'éloquence infernale; il contenait toute son impatience, toute sa colère... Cette lettre, qui pouvait perdre, sans retour, la femme qu'il aimait, cette lettre, confidente d'un secret fatal, il importait de l'obtenir à tout prix.

Debout, en face l'un de l'autre, les deux voyageurs ne se quittaient pas des yeux. La tempête grondait toujours, et la neige redoublait de violence.

— Au nom du ciel, Monsieur!... dit le jeune homme en joignant les mains; cette lettre! rendez-moi cette lettre!...

— Eh ! eh ? pas encore !..... Écoutez au moins ce que je vous propose..... C'est un marché.

— Oh !..... tout ce que vous voudrez !... Monsieur... J'y consens d'avance...

—Nous allons voir, mon jeune Monsieur... Je sais que vous n'êtes pas avare...

— Oh ! que n'ai-je des monceaux d'or!.. je vous les donnerais....mais je suis pauvre!...

— Très pauvre !... mais d'un moment à l'autre, vous pouvez devenir riche, dit le bossu en appuyant sur le mot *riche,* d'un air significatif. Vous avez, n'est-ce pas, un très vieil oncle, un harpagon, qui n'a pas d'autre héritier que vous?...

— Oui !... eh bien ?...

— Eh bien ! jeune homme, il faut que vous me signiez ici, à l'instant même, une obliga-

tion de deux cent mille francs, payables à la mort de monsieur votre oncle... En échange, je vous donne, moi, cette lettre...

— Oh oui! tout de suite!...

Et le jeune étranger saisit vivement une plume que le petit homme lui présentait en ricanant. Ce dernier avait tiré d'une grande poche de sa blouse un large portefeuille en cuir noir, qui contenait du papier, de l'encre et des plumes.

— Mais, je vous en conjure, Monsieur... D'abord cette lettre?...

Il avait peur, sans doute, le malheureux jeune homme, que cette mince feuille de papier, qui renfermait un secret terrible, ne fût emportée par un coup de vent.

— Eh! eh! un instant de patience!..... comme vous êtes pressé, mon impétueux ami!

dit le bossu en reculant d'un pas. Signez d'abord !...

— Oh!... n'est-ce pas? Vous me jurez que son mari n'a pas vu cette lettre!... cet homme ne sait rien !... Cet homme est si violent, il la tuerait!

— Sans doute, il la tuerait, et le mieux du monde!... mais soyez tranquille, je vous jure qu'il ne se doute de rien.

— Cependant, elle se croyait perdue, l'infortunée!... elle croyait fermement que son mari savait tout, qu'un misérable nous avait vendus.

— Eh! eh! encore une fois, non! répliqua le bossu d'un air de triomphe en se frottant les mains. Ce misérable ne vous a pas vendus au mari, c'est le mari plutôt qu'il vous a vendu!... Oui, qu'il vous vend, à cette heure...

— Quoi!... ce serait vous?...

— Oui!... c'est moi! moi-même! Autant moi qu'un autre, n'est-ce pas?... J'ai vu qu'il y avait quelque chose à faire avec votre secret... D'abord je ne vous cache pas que vous l'avez échappée belle, et que j'avais bonne envie de tout dire à notre riche et jaloux Bâlois, qui m'aurait payé la confidence en beaux écus sonnants!... Mais j'ai mieux fait d'attendre... Vous êtes moins riche, vous, mais plus généreux!... Un poète, ça ne tient pas à l'argent... Vous voyez donc bien que je ne risquais pas grand'chose... Et puis, d'ailleurs, si le malheur voulait que nous ne pussions nous arranger ensemble, n'ai-je pas toujours le moyen d'utiliser ma découverte?

— Misérable! s'écria le jeune homme en lui serrant le bras avec colère; mais que vous

ai-je fait, moi?... Que vous a-t-elle fait, la pauvre femme?...

— Oh! rien!... presque rien!... seulement elle vous aime, et cela me choque!... Et puis vous êtes beau, vous; moi, je suis laid, horriblement laid... je fais fuir les jolies femmes, et aboyer les chiens, comme ce pauvre Richard III!... C'est un peu dur!...

— Oh! continua-t-il en serrant les dents, le bonheur des autres, c'est une torture pour moi!... C'est du plomb fondu dans mes veines!... Mais vous sentez bien que je ne me serais pas donné tout ce mal pour la petite satisfaction de chagriner deux amants... Non! non!... j'ai compris que dans ce monde il n'y avait que deux choses, pour réussir auprès des femmes, la beauté ou la richesse : je n'avais pas l'une, je ne pouvais pas l'avoir!... J'ai donc voulu avoir l'autre... parce que, voyez-

vous, avec de l'or on est toujours beau comme Apollon, et puis on est aimé !... On trouve des femmes délicieuses qui vous cajolent, qui vous disent à l'oreille, entre deux baisers, une foule de petites choses mignardes et charmantes, qui vous jurent le plus voluptueusement du monde que vous êtes un ange, un amour, quand bien même au lieu d'ailes, vous n'auriez qu'une bosse au milieu du dos !.. Eh ! eh ! c'est une idée, comme une autre... je voulais sentir une blanche et douce main de femme passer dans mes vilains cheveux crépus ! Pour cela donc, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent !... Et grâce à la jolie somme ronde que vous me donnez, mon jeune et brave poète, je vais être le plus heureux enfant de l'Helvétie !... Toutes les femmes vont m'adorer maintenant !... C'est convenu, j'espère ?... Le marché vous arrange !... Oh !

je ne vous force pas... J'aime autant garder ma lettre...

— Ah ! vite ! vite !... que je signe !... s'écria le poète en s'asseyant pour écrire sur un fragment de rocher. Tout ce que j'ai vous appartient, Monsieur...

—Non, non, je ne veux pas vous écorcher, mon pauvre Léandre. Deux cent mille francs, je n'en demande pas davantage..... et puis, d'ailleurs, je ne crois pas, franchement, que le bon oncle vous en laisse beaucoup plus...

Pendant que le bossu parlait ainsi, penché sur le jeune homme qui écrivait, il se frottait les mains en souriant avec une expression de bonheur satanique.

— Tenez, dit le poète en lui donnant un papier, que le bossu porta vivement à ses yeux. Mais vite, la lettre !...

— Voyons un peu si vous avez bien copié ma petite rédaction!..... Ah ! ah ! c'est qu'il faut de l'exactitude, il faut mettre les points sur les *i* dans un sous-seing privé!..... Oui, oui, ma foi ! tout est fort lisiblement écrit...

—Cette lettre!... donnez!... que je l'anéantisse!...

— Bah! bah! l'anéantir!..... répondit le bossu qui replia la lettre avec soin, pour la serrer dans son portefeuille. Et quelles seraient demain mes garanties, je vous le demande?..... Comment ferais-je pour obtenir mon paiement, s'il vous plaisait un beau jour de nier la dette?... Eh! eh! devant quels tribunaux vous citerais-je pour une obligation de cette nature?..... Vous me feriez banqueroute!...

— Quoi! misérable! interrompit le jeune homme d'un accent plein d'indignation, et

ma signature, ma parole ne suffiraient-elles pas?...

—Votre parole est excellente, je n'en doute point, et votre signature est une fort bonne chose, probablement ; mais cette lettre est encore meilleure, vous en conviendrez?... Oh! oh! je sais par expérience qu'il ne faut pas se fier aux gens, même aux plus honnêtes!..... Certainement, vous êtes un brave jeune homme, et vous avez l'intention de me payer, vous avez l'intention de me payer jusqu'au dernier batz..... Mais demain, une autre idée pourrait fort bien vous passer par la tête.... Il faut donc que je garde ma lettre... car un beau jour si nous ne nous entendions plus ensemble, je m'adresserais au mari...

— Malheureux!... tu ferais cela!... dit le poète en lui secouant le bras avec colère.

— Eh! eh! sans aucun doute, je ferais

cela...—Mais pour le moment il n'y a pas de danger... vous pouvez être fort tranquille... mon intérêt, d'ailleurs, me ferme la bouche, et me force au silence...

— Mais tu ne penses donc pas que cette lettre peut s'égarer!... tu peux mourir!.... elle peut, d'une manière ou d'une autre, tomber entre les mains du mari!... Il faut que tu me la donnes, et tout de suite... à ce prix, infâme, je puis te pardonner ton lâche espionnage, ton vol encore plus lâche!.. — Oui, je puis oublier ce que tu nous a fait!...

— Eh! eh!... ne l'oubliez pas, je vous en conjure, dit le petit homme d'un accent railleur et cruel. Au contraire, souvenez-vous-en bien... pour ne pas oublier ce que je puis faire encore si l'on me pousse à bout. Certes, l'honnête mari me paierait aussi très cher cette lettre.... un peu moins cher que vous,

sans doute... oui, mais j'aurais de plus la vengeance... le bonheur de la vengeance.....

—Mais tu ne songes donc pas, malheureux, que nous sommes seuls ici... que l'abîme est profond sous nos pieds... que je suis le plus fort... et que tu es impitoyable!...

— Le plus fort, vous!... oh! oh! ce n'est pas dit! murmura le bossu d'une voix sourde et funèbre.

Cependant le jeune homme secouait plus violemment le bras du bossu, et se rapprochait du gouffre plein de ténèbres et de nuages, au fond duquel on entendait bruire un torrent qui s'épanchait dans les eaux du lac.

La nuit était fort épaisse, mais dans l'ombre on aurait pu voir les yeux du bossu briller comme des flambeaux, dans la cavité profonde de leur orbite.

Le bossu, dont le bras était toujours serré dans une main forte et jeune, commençait à frissonner de tous ses membres ; mais peut-être était-ce plutôt l'effet de la colère que de l'épouvante, car il était vigoureux lui-même, malgré sa petite taille ; et son corps large et trapu, ses gros bras musculeux annonçaient un adversaire capable de résister longtemps, ou de faire payer chèrement la victoire.

— Me rendrez-vous cette lettre? murmura le jeune homme d'une voix sourde et tremblante.

En même temps, il l'entraînait vers le bord du rocher.

— Eh! que m'importe la mort !... c'est elle que je venais chercher ici!... Pour la dernière fois, cette lettre!...

— Vous ne l'aurez pas!..

— Ah! malheureux!...

Le jeune homme n'en put dire davantage, tant la colère le suffoquait; mais redoublant d'efforts, il venait de terrasser le bossu, pour lui arracher la lettre que celui-ci avait remise dans son portefeuille. C'était une lutte effroyable ; ils se tenaient embrassés furieusement à deux pas du gouffre; leurs cris et leurs imprécations se mêlaient au bruit sourd des rafales et du torrent qui tombait sur les rocs avec une plainte funèbre. Tout-à-coup le petit homme parvient à dégager un de ses bras, il saisit un pistolet caché sous sa blouse; mais c'est vainement qu'il s'efforce de l'armer; une seule de ses mains est libre, l'autre est enfermée comme dans un étau. Pendant que ses doigts se raidissent inutilement contre la batterie du pistolet, il sent une main se glisser dans la poche de sa blouse, et prendre vivement le

portefeuille; alors il réunit tout ce qui lui reste de force et de fureur; sa tête heurte violemment celle du jeune homme, qui, presque renversé du choc, lâche un instant le bras de son adversaire. Aussitôt un coup de feu retentit dans les échos de la montagne; mais la balle a troué seulement un coin du manteau; le jeune homme s'élance plus acharné sur le bossu qui vient de lui arracher le portefeuille: ce duel horrible continue avec plus de rage.

Soudain, le bossu chancelle et tombe sur la neige glissante; il entraîne avec lui son antagoniste, et tous deux roulent sur le rocher en pente...

Mais bientôt s'élève un cri de douleur et de blasphème; puis, un bruit lugubre et sourd... comme le bruit d'un corps qui tombe et rebondit sur les rochers jusqu'au fond du gouffre!... Quelques secondes après, le tor-

rent et l'orage se faisaient entendre seuls dans cet épouvantable site, et le roc, témoin d'un si affreux combat, était morne et désert : les deux ennemis avaient disparu.

III.

Il faut maintenant que l'histoire se replie un peu sur elle-même et rétrograde de plusieurs mois. L'effrayante catastrophe qu'on vient de lire, avait été précédée d'un grand nombre d'évènements non moins terribles, dont l'enchaînement sombre et mystérieux devait conduire au plus tragique dénoûment qu'on ait jamais vu dans un drame bourgeois.

Voici ce qui se passait à Bâle, dans une maison noire et gothique, dont la façade percée inégalement de fenêtres étroites et grillées, semblait appartenir à une prison d'état. Cette maison était située à quelque distance du Rhin.

Dans une grande chambre enfumeé et garnie de vieux meubles en tapisserie, deux jeunes femmes causaient, assises l'une près de l'autre. Des fenêtres de cette chambre on pouvait apercevoir l'immense pont de bois qui traverse le fleuve et joint le grand Bâle au petit Bâle. On avait aussi devant les yeux la haute tour de l'horloge, dont les Bâlois étaient si fiers encore, il y a quelques années. A une des fenêtres de cette tour apparaissait une horrible figure en bois qui tirait la langue aux passants de la plus effroyable manière. Ce grotesque personnage remontait à une épo-

que où les gens du petit Bâle étaient continuellement en guerre avec ceux de la ville.

Au fond de l'horizon, du côté du nord-ouest, se découpaient les montagnes de la Forêt-Noire qui s'étendaient comme un gigantesque rideau d'un vert sombre. Spectacle grandiose et magnifique !

Il y avait déjà plus d'une heure que ces deux femmes causaient ensemble. Elles étaient jeunes toutes deux, belles toutes deux ; mais d'un genre de beauté bien différent. L'une avait une physionomie douce et mélancolique, de grands yeux rêveurs, d'un bleu céleste ; et sa peau d'une blancheur éblouissante se colorait à la moindre émotion d'une nuance fraîche et rosée qui donnait un peu plus d'animation à son visage d'albâtre ; ses cheveux blonds étaient d'une finesse merveilleuse et jetaient autour d'elle comme une auréole de lu-

mière lorsqu'un rayon de soleil pénétrait dans leurs touffes longues et soyeuses.

L'autre, dont la taille était plus élevée, montrait dans sa figure vive et méridionale un caractère plus décidé, plus énergique. Ses lèvres un peu épaisses étaient d'un rouge de pourpre; un sourire doux et fier les entrouvrait presque toujours et laissait apercevoir une rangée de dents brillantes comme des perles. Ses cheveux d'un noir d'ébène, ses yeux noirs au regard brûlant et velouté, annonçaient une nature forte et des passions ardentes. Il y avait dans tous ses mouvements, dans toutes ses poses, dans la manière à la fois gracieuse et noble dont elle portait sa tête, il y avait quelque chose de puissant et d'impérial, qui contrastait singulièrement avec l'air timide et indécis de la femme blonde qui se trouvait près d'elle.

C'étaient deux amies, deux cousines, — Laure et Franciska.

— Oui, ma chère Laure, dit Franciska, en penchant sa jolie petite tête blonde sur sa cousine pour l'embrasser; sois tranquille, j'obtiendrai cela de mon mari.

— Tu l'espères, ma pauvre Franciska, mais je ne suis pas sûre du tout que tu réussisses. J'ai peur que ta courageuse résolution ne faiblisse tout-à-coup en présence de monsieur Horner.

— Mais tu me crois donc bien poltronne? répondit Franciska, d'un air de reproche affectueux; tu me crois donc sans cœur absolument?

— Oh! non pas, non pas! dit Laure en souriant; mais en vérité, je ne te crois pas un courage héroïque en face de ton mari.

— J'en conviens, Laure; j'ai toujours eu pour lui trop de condescendance. Je lui ai cédé en mainte occasion, même quand il n'était pas juste... mais décidément, je ne veux plus être victime; et comme ce que je dirai en cette circonstance est quelque chose de très raisonnable, je tiendrai bon.

— A merveille! nous verrons bientôt.

Et Laure secouait la tête avec un sourire incrédule.

— Tu as beau te moquer de moi, Laure, je n'en suis pas moins certaine d'obtenir ce que je veux!... D'ailleurs, ce serait trop désobligeant pour notre bonne amie de pension, pour cette excellente Brigitte, de ne pas aller à son bal de noces, quand nous sommes si près de Mulhouse.

— En effet, nous serions inexcusables, ma

chère Franciska. Brigitte ne nous pardonnerait point, et elle aurait bien raison. D'ailleurs n'aurions-nous pas grand tort de négliger une occasion de plaisir et de toilette?... Bâle est horriblement triste! c'est un vrai tombeau! Pas une soirée, pas un concert, rien! On ne peut suivre les modes de Paris, sans faire crier presque au scandale; et toi, qui a de si belles parures, de si beaux diamants, je te demande un peu à quoi tout cela te sert dans cet affreux pays de sauvages?

— Mon Dieu! les bijoux et les cachemires sont ici parfaitement inutiles, répondit Franciska avec un soupir. Depuis que je suis mariée et voilà plus de dix-huit mois, je n'ai pas mis les miens une seule fois hors de cette maison... Tu connais l'étrange humeur de M. Horner?....

— Oh! je la connais à merveille. C'est le

plus jaloux des maris. Il ne veut pas que tu fasses la moindre toilette, quand tu vas dans le monde.

— Mais en revanche, il veut de temps à autre que je me charge de pierreries, que je mette sur moi tous mes diamants, en dépit des sottes lois somptuaires de Bâle..... Seulement alors, il ne veut pas que je sois vue par un autre que lui, et il fait fermer la porte à tout le monde, même à toi, ma pauvre Laure!... Et puis, quand nous sommes seuls tous deux, dans cette chambre, avec quels yeux il me regarde!... Je t'assure que cet homme-là me fait peur avec son amour...

— On aurait peur à moins, interrompit Laure. Quels yeux! par moments on dirait qu'ils jettent des éclairs comme les yeux de l'hyène dans les ténèbres!...

Et cette phrase passablement pompeuse et

tragique fut accompagnée d'un éclat de rire que les deux amies poussèrent ensemble.

— Mais sans plaisanterie, ma pauvre Franciska, je tremble que ta bravoure ne s'évanouisse bientôt ! Que de fois t'ai-je vue prendre de superbes résolutions qu'un mot de ton mari, un coup-d'œil renversait aussitôt !... Mon dieu ! comme tu es faible ! si je n'étais pas auprès de toi pour t'aguerrir un peu, tu serais bien plus faible encore !... Oh alors quelle victime tu ferais !

— Chère et bonne Laure, repartit Franciska avec enthousiasme en l'embrassant d'un air attendri. Comme tu es dévouée ! Oh ! tu es bien le modèle des amies !... M'avoir accompagnée dans cette ville de Bâle, si triste, si noire, si maussade, tandis que tu aurais été bienheureuse à Strasbourg, avec ton père !... A la bonne heure, au moins, à Strasbourg ou

aime le bal, les fêtes, les concerts!... Tu aurais été, comme toujours, la plus jolie, la plus recherchée. Je suis bien sûre que tu serais déjà remariée maintenant!... Tandis qu'ici tu n'as aucune chance de bonheur!... tu ne vois personne qui te plaise!...

— Comment! personne qui me plaise! répondit Laure, en se jetant avec effusion dans les bras de son amie qui était devenue tout-à-coup morne et pensive. Et n'est-ce donc rien qu'une amie comme toi!... D'ailleurs je ne veux pas me faire à tes yeux un mérite que je n'ai pas véritablement... Tu sais bien ce qui m'a décidé surtout à venir me fixer à Bâle avec mon père...

— Oui, je devine à peu près ce que tu veux dire, ma bonne Laure, Rodolphe...

— Chut! ne prononce pas ce nom, Franciska... Mais tu comprends maintenant que le

sacrifice n'était pas si pénible... Écoute un peu, il me semble qu'on monte l'escalier... Oui, c'est ton mari... je reconnais son pas.

— C'est lui, mon Dieu ! répondit Franciska dont la voix tout à l'heure ferme et vibrante parut s'altérer soudainement.

— Je me sauve, dit Laure en courant légèrement vers une petite porte qui donnait sur un corridor. Tu sais qu'il ne m'aime guère, ton cher mari, et certes ma présence le mettrait de mauvaise humeur... Il m'en veut encore de la dernière discussion que nous avons eue tous les deux... Je m'en vais, car s'il me voyait ici, il serait beaucoup moins disposé à t'accorder ta demande.

— Non, non, reste, je t'en prie, ma bonne Laure, dit Franciska d'une inflexion suppliante en la retenant par la main.

En même temps elle semblait prêter l'oreille avec inquiétude.

— Mon dieu ! comme ta figure se décompose ! dit Laure avec émotion. Comme ton cœur bat ! est-ce que le courage est déjà près de te manquer ?

— Non, non, sois tranquille, balbutia Franciska en s'efforçant de maîtriser son trouble ! Mais il serait peut-être plus convenable que tu restasses près de moi ! Je parie qu'en ta présence il n'oserait pas me refuser une chose aussi simple... ou bien je crois que tu ferais mieux de parler pour moi, tu ferais valoir une foule de raisons... Jamais tu n'es embarrassée, toi?..

— Ah ! que ne puis-je te donner un peu de hardiesse ! mais, oh ! bon Dieu ! ma pauvre amie, te voilà tout effrayée !... est-il possi-

ble ! une femme de ton âge, être si timide !... Allons ! allons, un peu d'assurance !...

— Reste, reste, ma chère Laure...

— Mais à quoi bon ? Je te jure que ce serait fort maladroit ; ce serait tout compromettre !... Adieu ! va, laisse-moi partir. J'entends ton mari... il sort de son cabinet... il vient ! adieu !

Et s'échappant des bras de Fransciska qui essayait encore de la retenir, elle ouvrit vivement la porte et disparut.

A peine Laure était-elle hors de la chambre, que M. Horner entra. C'était un homme de quarante-cinq ans à peu près, grand, maigre, sans distinction. Sa longue figure osseuse était sillonnée en tous sens de rides profondes, qu'y creusaient chaque jour davantage la cupidité et la défiance.

Quant à son accoutrement, ce n'était pas un modèle d'élégance même à Bâle. Son habit noir, lustré et blanchi aux coutures par un long usage, semblait avoir subi le frottement d'une râpe, et les manches en étaient si courtes qu'elles laissaient apercevoir un fragment de gilet de flanelle d'une propreté douteuse. Son large pantalon flottait sur des jambes minces et fluettes assez grotesquement terminées par de grosses bottes à semelles ferrées, qui faisaient un bruit terrible à chaque pas.

Ce burlesque personnage n'était pas souvent de joyeuse humeur, et presque toujours un nuage sombre enveloppait sa farouche et maussade physionomie. Mais ce jour-là, chose extraordinaire, il semblait fort content, et frottait ses deux mains de squelette l'une contre l'autre en secouant la tête avec une espèce de satisfaction sinistre.

VI.

— Eh bien! mon cher petit ange, dit M. Horner en se penchant sur la joue de sa femme pour l'embrasser, comment va-t-on ce matin?

— Oh! parfaitement, mon ami, répondit-elle en souriant avec contrainte, je vous attendais avec impatience.....

— Vraiment, chère Franciska? reprit M. Horner enchanté d'un pareil accueil; si tu savais comme j'étais pressé de te voir! D'abord j'ai d'excellentes nouvelles à t'apprendre !... Je parie que tu vas être la plus heureuse des créatures.

— Qu'est-ce donc, mon ami? parlez.

— Mais avant toute chose, mon amour, répondit M. Horner en l'embrassant de nouveau avec plus d'affection, ne me dis pas toujours *vous*, que diantre! Après dix-huit mois de mariage, on peut se tutoyer, ce me semble..... c'est beaucoup plus conjugal; et ta voix douce et charmante me va bien plus avant dans le cœur lorsqu'elle me dit *tu*. Allons, plus de vous!

— Mon ami, pourquoi exiger cela? Vraiment c'est une habitude que j'ai toutes les peines du monde à perdre : c'est plus fort que moi! je n'ose.....

— Bah ! bah !... il faut oser ! que diable ! tu n'es plus une petite fille qui sort du couvent ; nous commençons à être de vieux amis. Moi d'abord je ne puis supporter les expressions cérémonieuses dans ta bouche. On dirait que je te fais peur ! Allons, dis, est-ce que par hasard, je te fais peur ?

— Peur ! oh ! non, non, je vous assure, répondit Franciska en s'efforçant de sourire et baissant les yeux devant le regard fier et interrogateur de son mari, seulement je vous répète que c'est une habitude.....

— Eh bien ! il faut t'en défaire, de cette mauvaise habitude. Lorsqu'on s'aime on doit se tutoyer. Moi, vois-tu, je trouve ce *vous* d'une prétention, d'un ridicule insupportable. Je sais bien que c'est l'usage entre grands seigneurs, et ta chère cousine, madame Laure de Courteuil ne tutoie jamais son père, le

vieux baron de Lonsdorf; mais rien n'est plus grotesque, et j'ai toujours envie de leur éclater de rire au nez. Chère petite femme, il faut, quand nous sommes seuls, employer entre nous les plus gentilles expressions, les noms les plus caressants... car nous sommes deux amis bien tendres, n'est-ce pas, deux amoureux, deux tourtereaux?.....

Franciska fit tout son possible pour sourire, mais elle ne put s'empêcher de soupirer, et ses yeux se voilèrent de quelques larmes. M. Horner s'en aperçut.

— Allons, allons, qu'est-ce que cela veut dire? demanda-t-il d'un air un peu fâché, avec un mélange de tendresse et de brusquerie qui composait presque toujours son accent lorsqu'il parlait à sa femme. Est-ce donc ainsi qu'on doit me recevoir, mon ange, quand on ne m'a pas vu depuis ce matin ?..... Sept

heures d'absence, n'est-ce donc rien pour une femme qui aime son mari? Mais quoi! des pleurs, des soupirs!... D'où vient cet air de tristesse? Je gage que tu as encore là quelque mauvais roman bien noir qui te donne des idées lugubres!... Oui, oui, ma foi! ajouta-t-il avec un redoublement de mauvaise humeur en apercevant une brochure ouverte sur un guéridon. Voilà ce qui te bouleverse l'esprit! Dangereuses lectures que tout cela! Je ne veux pas que tu brouilles ta cervelle de ces monstrueuses rêvasseries. Cette espèce de choléra-morbus nous vient de la France... Tiens, vois-tu, ces maudits livres ne sont bons qu'à faire du feu.

En parlant ainsi, il jeta le volume dans la cheminée où flambaient deux énormes bûches.

— Ah! Monsieur! s'écria Franciska d'un air de dépit, un ouvrage de Lamartine!

Mais il n'était plus temps d'arracher aux flammes le chef-d'œuvre poétique qui s'envolait déjà dans l'âtre en minces lambeaux de crêpe noir éblouissant d'étincelles.

— Vraiment, Monsieur! poursuivit Franciska, d'une voix pleine de larmes, c'est une tyrannie intolérable, ne pas me laisser lire ce qui me plaît!

— Bah! bah! dit M. Horner un peu honteux de sa brutalité, mais trop fier, trop opiniâtre pour convenir jamais de ses torts; ne va pas te désoler pour une misère! Allons, crois-moi, chère petite, lis notre magnifique littérature allemande, la mort d'Abel, par exemple!... à la bonne heure! voilà quelque chose de poétique et d'innocent! Au moins de pareilles œuvres vous forment l'esprit et le cœur!... Mais je t'en conjure, voyons, ne pleure pas!... Tiens, je te l'avoue, je suis au

désespoir de t'avoir fait du chagrin, et je donnerais tout au monde pour n'avoir pas jeté ton livre dans le feu... Mais franchement, le malheur n'est pas irréparable !.. L'édition n'est sans doute pas épuisée, et nous avons des libraires à Bâle... Va, va, chère petite femme, je veux te dédommager... Je parie bien que tu ne regretteras pas ton livre longtemps ! Tu ne sais pas, continua-t-il d'un air tendre et mystérieux, j'ai fait aujourd'hui de superbes affaires... j'ai gagné beaucoup d'argent sur le change des monnaies, et je t'apporte un gentil cadeau.

En même temps il tira de sa poche un étui en peau de chagrin qui renfermait un magnifique collier de turquoises, venant de Paris, et travaillé d'une merveilleuse façon.

— Tiens, chère amour, dit-il avec un accent de triomphe, c'est pour toi! c'est pour te faire belle !... J'espère que tu es contente ?

— Oh merci ! merci ! s'écria-t-elle avec une joie d'enfant.

Puis elle déploya le collier et le passa tout de suite à son cou.

— Quelle charmante parure ! comme c'est distingué ! poursuivit-elle le visage radieux. Oh ! que vous êtes bon, mon ami ! En vérité, on ne peut rien voir de plus délicieux ! Voilà précisément ce que je désirais ! une parure en turquoise ! Je n'en avais pas encore, et c'est la couleur qui me va le mieux !

— Oh ! oh ! les diamants te vont mieux encore ! s'écria M. Horner avec exaltation. Je t'assure que les diamants te rendent incomparable ! Oh ! comme ils font ressortir l'éclat de tes beaux yeux bleus, comme ils brillent merveilleusement sur la blancheur de tes épaules !.....

— Eh bien ! dit Franciska ravie et plus

surprise encore de voir son mari en si belle humeur, je te jure, mon ami, que de tous les cadeaux que tu m'a faits depuis notre mariage, celui-ci m'est le plus agréable : aucun ne m'a fait autant de plaisir!..non, pas même cette magnifique rivière de diamants, véritable présent de prince, que tu m'as fait il y a quelques mois..... Les diamants, n'est-ce pas? c'est trop riche et trop luxueux pour les soirées de Bâle; on ne peut guère en mettre sans éveiller la jalousie et les remarques désobligeantes de toutes les femmes qui ne portent que des pierres fausses, malgré les millions entassés dans les coffres de leurs maris... Tandis que ces jolies turquoises, je puis très bien m'en parer sans faire crier au scandale; mais elles n'en feront pas moins crever de dépit certaines Bâloises que j'ai en horreur.....

Et Franciska, tout en examinant son collier de turquoises, parlait avec tant de volubi-

lité, que son mari ne pouvait placer un seul mot; mais le visage rayonnant de joie et d'orgueil, les lèvres béantes, il contemplait Franciska avec ivresse; tandis que celle-ci, debout devant une psyché, ne se lassait pas d'admirer cette élégante parure qui relevait d'une adorable manière la blancheur éblouissante de son teint.

— Oh! chère amour, tu es divine avec ce collier! s'écrie M. Horner en joignant les mains comme dans un transport de béatitude extatique. Que je suis donc heureux de l'avoir acheté. Oh! vraiment mon bon ange m'inspirait!... Et cet ange, ô mon ami, c'était toi! ajouta-t-il avec une grimace convulsive et passionnée.

— Oui, c'est une charmante surprise que vous me faites-là, et je suis bien reconnaissante!... Mais, en vérité, cela ne pouvait ar-

river plus à propos!... C'est comme fait exprès!..... Je ne le quitte plus, ce gentil collier!... .

— Oui, oui, garde-le sur ton joli cou, cher ange, il te va si bien! poursuit M. Horner en se frottant les mains avec une joie inexprimable. Mais voyons, puisque nous sommes seuls, fais-toi bien belle!... Allons, essaie devant moi toutes tes parures, les unes après les autres!... Que je t'admire!... Que mes yeux se baissent éblouis devant ton incomparable beauté!... Oh! quel bonheur!... Mais attends, attends un peu... Je vais sonner...

— Et pourquoi donc? demande Franciska dont la voix altérée annonçait quelque inquiétude.

— Eh! eh! pour défendre la porte à tout le monde!... Je ne veux pas qu'on vienne me troubler dans mon bonheur!... Je ne veux pas

qu'on entre chez moi, quand tu es si belle ! Je veux être le seul à te contempler, céleste créature !

— Eh bien ! de grand cœur ! dit Franciska avec un sourire plein d'une aimable et vive coquetterie. Cette délicieuse parure, il est bien juste que vous en ayez les prémices..... Mais dans cinq ou six jours, n'est-ce pas, vous me permettrez de l'essayer devant quelques personnes ?...

— A quoi bon ? demanda M. Horner dont la physionomie rayonnante se rembrunit tout-à-coup.

— Oh ! mon ami, répondit Franciska d'une voix émue, je voudrais que tout le monde pût voir combien vous êtes bon, généreux !... Je voudrais qu'on rendît hommage à votre excellent goût !...

— C'est inutile ! interrompit sèchement

M. Horner. je n'ai besoin que de mon suffrage et du vôtre. L'opinion des étrangers m'est absolument indifférente : d'ailleurs ils ne disent jamais ce qu'ils pensent..... Ou bien dans leur éloge il y a toujours quelque arrière-pensée, quelque mauvaise intention...

— Oh ! mais soyez tranquille... Il ne s'agit pas d'étrangers, répondit Franciska dont le trouble augmentait. Je vous ai parlé, je crois, d'une amie de pension, Brigitte Hansen?...

— Oui, beaucoup trop : c'est un caractère orgueilleux et difficile; c'est une femme dans le genre de ta cousine Laure; et je n'aime pas ces femmes-là. Mais enfin que veux-tu me dire au sujet de mademoiselle Brigitte Hansen ?

— Elle va se marier, mon ami.

— Ma foi! je plains celui qui l'épousera, repartit brusquement M. Horner. Je te répète que c'est une femme qui aime le monde, les

bals, la dissipation ; et quand on aime tant le monde, on n'aime guère son mari.

— Quant à moi, je ne vois pas du tout que ces deux amours-là soient incompatibles, mon ami. Je vous assure que Brigitte est une charmante personne, d'un cœur excellent, pleine de nobles et solides qualités. Je l'aime presque autant que Laure.....

— Oui, oui, je conçois, dit M. Horner en fronçant le sourcil. Pour moi, je ne les aime pas plus l'une que l'autre.

— Mais vous ne connaissez pas Brigitte, mon ami...

— Je ne la connais que trop, de réputation. Je sais que c'est une folle, une évaporée; et je ne serais pas flatté le moins du monde qu'elle vînt demeurer à Bâle.

— Mais elle n'y viendra pas, je vous jure.

Elle n'en a point la moindre envie. Elle doit rester à Mulhouse.

— Et pourquoi donc à Mulhouse? répliqua M. Horner d'un ton bourru. Est-ce qu'elle n'est pas à Strasbourg?

— Mon ami, dit Franciska avec douceur, elle épouse un des plus riches négociants de Mulhouse; et c'est Mulhouse qu'elle doit habiter à l'avenir. Elle y est même maintenant.

— Eh bien! tant pis! c'est un mauvais voisinage. Nous avions bien assez de madame Laure de Courteuil et de monsieur son père, qui se croit un plus grand personnage que tous les Bâlois ensemble.

— Mais, mon ami, vous savez, n'est-ce pas, toute l'affection que je porte à Brigitte? Il est impossible que je n'assiste pas à son mariage.

— Oh! oh! par exemple, répondit M. Hor-

ner avec un sourire moqueur, nous irions à Mulhouse, nous passerions la frontière, pour voir donner la bénédiction nuptiale à mademoiselle Brigitte. Cela n'aurait pas le sens commun, ma bonne amie. Attendons, s'il vous plaît, que le chemin de fer dont il est question soit établi entre Bâle et Mulhouse; alors nous irons complimenter la nouvelle mariée.

— Mais elle me supplie de venir, reprit Franciska d'une voix agitée. Elle ne doute pas que Laure et moi nous ne soyons les premières à son bal de noces...

— Votre amie Laure, c'est très possible; mais pas vous, Franciska.

— Cependant, j'ai promis, répondit-elle avec assez de fermeté.

— Vous avez promis?... Ah! ah! vraiment, la chose est curieuse! Et vous avez compté sur

moi sans doute pour vous accompagner à cette touchante cérémonie ?...

— Oui, je vous l'avoue, dit-elle en affectant une assurance qu'elle n'avait pas au fond du cœur; j'avais cru pouvoir compter sur votre complaisance dans cette occasion... Mais enfin, si votre temps est trop précieux, s'il vous est impossible de venir avec moi, eh bien! je partirai en même temps que Laure et son père...

— Vous ne partirez avec personne, interrompit M. Horner en croisant les bras, et vous resterez ici !

— Mais enfin, Monsieur, pour quel motif voulez-vous me priver d'un plaisir qui n'a rien que de très innocent ?...

— De très innocent ! Ah ! ah ! vous croyez ? reprit M. Horner avec un ricanement de mauvais augure. Mais moi, je ne suis pas du tout

de votre avis... Voilà, Madame, voilà comme les femmes se perdent!... Dans ces bals pleins de licence et de folie française!... Est-ce que vous ne savez pas, par hasard, que Mulhouse est une ville de désordre et de scandale? Il n'y a pas de mœurs à Mulhouse!... Oui, c'est la plus mauvaise société de toute l'Alsace, que je n'aime guère,... soit dit en passant.

— Et moi, j'aime beaucoup l'Alsace, Monsieur..... J'y suis née d'ailleurs, et vous m'obligeriez fort de vouloir bien parler un peu moins outrageusement de mon pays.....

— Oui, c'est votre pays! s'écria M. Horner avec emportement, et je m'en aperçois bien à votre caractère frivole et mondain!... Non, je ne veux pas que vous y remettiez les pieds! — Mais voyons, poursuivit-il en se radoucissant tout-à-coup, montrez-moi un peu cette lettre... la lettre de mademoiselle Brigitte...

Je suis assez curieux de voir ce qu'elle vous écrit.

— Elle ne m'a pas écrit à moi... répondit Franciska en balbutiant.

— Mais à qui donc alors?... Ah! je comprends... C'est à votre amie. Bon! vous l'avez encore vue aujourd'hui cette chère cousine!... Elle choisit toujours, pour venir, les heures où je n'y suis pas.

— Cela ne serait pas surprenant, Monsieur... Vous êtes pour elle d'une si charmante amabilité...

— Ah! ah! trop charmante peut-être! Mais qu'elle y fasse attention, et vous, aussi Franciska!... Je finirai par lui fermer la porte de cette maison!

— Il ne manquerait plus qu'un pareil procédé, Monsieur, dit amèrement Franciska.

Mais tenez-vous donc si peu à ma tendresse, que vous ne perdiez aucune occasion de me faire du chagrin...

— Non, non, mais je voudrais vous rendre plus sage, plus raisonnable! Vous avez été mal élevée par votre mère qui n'avait pas des mœurs très orthodoxes... oui, comme toutes les Françaises...

— Oh! Monsieur, épargnez au moins la mémoire de ma mère! s'écria-t-elle avec une indignation douloureuse.

Et Franciska, qui jusqu'alors n'avait pas osé regarder en face M. Horner, releva fièrement la tête avec un air de résolution qui ne lui était pas habituel. M. Horner se tut, frappé d'étonnement.

Il se fit quelques instants de silence. Franciska venait d'ôter brusquement de son cou le collier de turquoises, et l'avait jeté sur un gué-

ridon. M. Horner, dont les sourcils froncés annonçaient une colère sourde et profonde, regardait sévèrement Franciska. Tout-à-coup celle-ci que son accès de courage n'abandonnait pas encore, reprit d'une voix émue, mais pourtant assez ferme :

— Ainsi, Monsieur, vous me refusez ce que je vous demande avec tant d'instance?

— Oui, je vous refuse net! répliqua M. Horner en frappant du pied. Que diantre! Madame, demandez-moi des choses qu'un mari puisse accorder!... Ah! ah! par exemple, vous croyez donc que je me ruine à vous acheter des parures, des diamants, pour que vous alliez au bal éblouir un essaim de papillons stupides qui viendront voltiger autour de vous comme autour d'un flambeau... Pas du tout! je ne suis pas encore un Géronte.

— Eh bien ! Monsieur, reprenez vos bijoux ! je n'en veux pas.

— Voilà qui est trop fort ! s'écria M. Horner en frappant du poing sur le guéridon. Je n'ai jamais vu pareille insolence ! Qui est donc le maître ici ?

— C'est vous, Monsieur... et vous le prouvez bien.

Franciska n'en put dire davantage, elle s'assit dans un fauteuil, baissa la tête et se mit à pleurer.

— Bon ! des larmes maintenant ! ah !

M. Horner, tout en se parlant à lui-même d'une voix sourde, se promenait de long en large, les bras croisés ; et, de temps à autre, il s'arrêtait, sombre et pensif, pour regarder sa femme qui demeurait immobile et sanglotant.

Soudain un bruit de pas se fit entendre dans un corridor : on frappa deux coups à la porte.

— Qui est là? demande M. Horner avec brusquerie.

— C'est moi, Monsieur, répond une voix rauque et basse.

M. Horner, dans sa préoccupation profonde, n'avait sans doute pas reconnu cette voix, car il dit d'un accent de colère :

— Je n'y suis pour personne... on vient trop tard. Si c'est pour affaire, eh bien! qu'on s'adresse à Gaspard!

Puis, sans attendre qu'on lui répondît, il se mit à marcher de nouveau dans la chambre en murmurant quelques paroles inintelligibles entre ses lèvres serrées; mais bientôt le même bruit se fit entendre à la porte : on frappa plus fort.

— Encore! s'écria M. Horner. Qui est là?

—Gaspard, dit la voix rauque. Puis soudain la porte s'entrebaille; et l'on voit apparaître une grosse tête rousse d'une laideur repoussante : un front immense, plein de bosses, de plis et de rides; un large nez épaté qui découvre toutes béantes des narines de marsouin; une bouche énorme autour de laquelle se dresse une espèce de moustache horrible, une moustache de chat-tigre. C'était bien la plus grotesque figure qu'on pût imaginer, mais en même temps la plus hideuse.

— Ah! ah! c'est toi, dit M. Horner d'une voix qu'il voulait rendre douce, mais tremblant encore de colère. Allons, que me veux-tu? Pourquoi viens-tu me déranger?

Gaspard jette un coup-d'œil oblique sur Franciska toujours muette et pensive, puis avance en saluant M. Horner d'une façon

respectueusement burlesque. Sa grosse vilaine tête enfoncée dans les épaules, ses longs bras pendants jusqu'à terre, son dos montueux, ses jambes démesurément longues, lui donnaient quelque ressemblance avec une grosse araignée tombée de sa toile et trop lourde pour y remonter.

Tandis que Gaspard s'approchait de M. Horner sur la pointe du pied, Franciska, la tête penchée sur la poitrine, pleurait sans regarder ce qui se passait devant elle.

— Eh bien! parle donc, vieux muet! dit M. Horner avec impatience.

Gaspard ne répondit point ; mais il fit un geste significatif et regarda M. Horner d'un air mystérieux en clignant un œil, ce qui semblait vouloir dire : Je vous parlerais bien si vous étiez seul ; j'aurais même quelque chose

de très important à vous apprendre, mais pas devant madame Horner.

— Ah! je comprends, dit à voix basse M. Horner. Un secret?

Gaspard baissa la tête d'un air affirmatif; puis, tirant de sa poche un papier sur lequel se trouvaient quelques mots écrits, il le montra à M. Horner qui le saisit vivement. Et tandis que ce dernier se penchait vers Gaspard, le bossu profita de ce mouvement pour jeter quelques mots à l'oreille de M. Horner.

— Est-il possible! s'écria sourdement celui-ci. Es-tu bien sûr?

— Bien sûr, murmura Gaspard.

— Mais comment pourrait-il être à Bâle? continua M. Horner toujours à demi-voix. Gaspard, va, c'est un autre...

— Ce n'est pas un autre, répondit Gas-

pard; et montrant du doigt Franciska qui ne relevait pas la tête, mais qui pouvait les entendre, il fit signe à M. Horner de passer avec lui dans une autre pièce, afin d'en savoir davantage.

M. Horner sortit brusquement avec Gaspard, et le bruit que fit la porte, en se refermant avec violence, tira Franciska de sa rêverie mélancolique et silencieuse.

Elle poussa un cri de saisissement, et promena autour d'elle un regard effrayé. Elle était seule.

V.

Il fallait que la conversation qui eut lieu entre M. Horner et Gaspard fût véritablement très importante, car elle dura plus d'une heure, et M. Horner semblait dans une agitation singulière. Soudain il renvoya brusquement le bossu; il voulait rester seul pour s'abandonner à ses réflexions, à sa colère. Mais Gaspard ne fut pas sans doute très flatté de se

voir congédié de la sorte : il s'attendait à plus de politesse en échange du secret qu'il venait d'apprendre à son maître. En sortant, le secrétaire haussa les épaules d'un air plein de mépris et de rancune. Mais M. Horner ne remarqua point ce mouvement, ni le regard méchant et sardonique que Gaspard jeta sur lui.

Quand il fut seul, le Bâlois se mit à marcher de long en large, suivant son habitude; tantôt se frappant le front avec colère, tantôt s'arrêtant tout-à-coup, comme pour méditer, et laissant tomber lourdement sa tête dans ses mains. Puis des mots entrecoupés sortaient de ses lèvres; une respiration courte et fréquente soulevait sa poitrine; des flammes s'échappaient de ses yeux.

— Je n'en puis douter! murmurait-il entre ses dents. Il l'a bien reconnu! c'était lui!

Rodolphe!... Mais certes, il n'est pas revenu seul à Bâle, ce Rodolphe!... Jamais les deux amis ne se quittent!... Oh! quand donc saurai-je enfin lequel des deux je dois épier!... Ce Rodolphe, je le crois plus téméraire encore, oui, plus entreprenant que l'autre... Je ne sais pourquoi, mais c'est lui surtout que je hais, que je crains!...

Puis, il garda quelque temps le silence.

— Que je crains?... reprit-il avec un ricanement sinistre. Non, non, je ne le crains pas!... Je ne crains personne!... C'est lui plutôt qui doit trembler!... Oh! malheur, malheur à lui, s'il ose provoquer ma fureur!... Qu'il me défie!... Je releverai le gant!... et nous verrons qui de nous deux est le plus fort, le plus redoutable!... Vraiment! je ne serais pas fâché qu'il m'attaquât... Me voici sur mes

gardes!... et je saurais une bonne fois à quoi m'en tenir!

Et tout en parlant de la sorte, il se promenait plus rapidement dans sa chambre, et se frottait les mains avec une satisfaction mêlée de colère.

— Mais Franciska! dit-il comme frappé d'une idée subite, saurait-elle qu'il est à Bâle?... L'aurait-elle vu?... Oh! ce serait trop d'audace!... Mais les femmes, les femmes! il faut tout attendre d'elles!... Sa mère l'a singulièrement élevée, cette jeune folle!... Oui, ce bal de Mulhouse... elle y veut aller... Elle me le demandait avec tant d'instances... Si c'était un rendez-vous?... Oh!...

Et, comme exaspéré par cette réflexion poignante, il se dirige à grands pas vers l'appartement de sa femme, pour la presser de questions, pour faire enfin jaillir la vérité tout

entière de ce cœur qui sans doute lui cache un secret. Mais au moment où il pose la main sur la clé de sa porte, on frappe : Il ouvre.

— Encore toi, Gaspard !

— Oui, Monsieur, répond le bossu. Et je viens vous avertir qu'il est revenu.

— Lui, Rodolphe ?

— Rodolphe. Il rode autour de la maison. Plusieurs fois il a monté quelques marches du perron et se disposait à sonner quand il est redescendu précipitamment. Mais venez, Monsieur, venez ; il n'est peut-être pas encore parti. Vous allez le voir.

— Oui, je vais le voir, s'écrie M. Horner en s'élançant hors de son cabinet. Qu'il entre, s'il l'ose !... Je serai enchanté de le recevoir moi-même !

Et dans cette dernière phrase il y avait une

amertume, un accent de haine profonde.

Gaspard avait conduit M. Horner vers une fenêtre que dominait le balcon; mais à peine cette fenêtre était-elle ouverte, qu'ils aperçurent un homme s'éloignant à grands pas de la maison. Cet homme, qu'ils ne voyaient que par derrière, ne tarda pas à disparaître, au tournant d'une rue voisine. La nuit commençait à venir.

— Eh bien! dit Gaspard, l'avez-vous vu?

—J'ai bien vu quelqu'un, répondit M. Horner les dents serrées. Mais il fuit dans l'ombre : je n'ai pu le reconnaître.

— C'etait lui!

— Il reviendra sans doute, reprit Horner d'une voix sourde. Gaspard, aie toujours l'œil aux aguets. S'il vient, cours m'avertir... mais songes-y bien, que personne ne soit instruit

de ce qui se passe... tout ceci est entre nous deux.

— Entre nous deux seulement. Soyez tranquille.

— Gaspard, sers-moi comme toujours, avec zèle et discrétion, tu seras content.

Et M. Horner s'éloigne brusquement.

Gaspard avait déjà regagné son poste, ou plutôt son observatoire : c'était une espèce de bouge sous les combles, où le bossu couchait au milieu des cartons et des paperasses. Il avait bien un autre bureau, au rez-de-chaussée; mais ce bureau, quoique moins sale et plus aéré, n'était pas si commode sans doute pour Gaspard, qui préférait travailler seul et librement dans son misérable taudis.

Il ne faut pas oublier que ce bizarre personnage était à la fois le secrétaire, le con-

fident et *le factotum* de M. Horner. Franciska ne pouvait souffrir cette espèce de monstre qui ne lui avait jamais fait de mal, mais qui l'épouvantait comme un hideux cauchemar. Chaque fois qu'elle l'apercevait sur son passage elle avait peine à s'empêcher de frémir instinctivement, et ses yeux se détournaient avec terreur et dégoût. Gaspard avait pu remarquer dans mainte occasion l'antipathie profonde qu'il inspirait à la femme de son maître.

A peine M. Horner avait-il quitté Gaspard, qu'il courut à la chambre de Franciska.

VI.

Franciska s'était enfermée. Il frappe, et la porte s'ouvre presque à l'instant, dès que M. Horner s'est nommé. Franciska n'aurait pas osé faire plus longtemps la sourde oreille.

Le premier mouvement de la pauvre femme fut de trembler de tous ses membres, car elle s'attendait à quelque nouvelle violence de M. Horner; mais quelle fut sa joie

quand elle vit le changement merveilleux qui venait de s'opérer si brusquement dans les manières et le langage de son mari : celui-ci, après quelques douces paroles, avait généreusement avoué ses torts. Il en convenait d'une voix caressante : tout à l'heure il avait parlé sans doute un peu rudement à Franciska, et pour réparer le mal autant que possible, il promettait de conduire sa femme à Mulhouse le jour du bal de noces.

Le cœur de Franciska nageait dans l'ivresse; elle s'était confondue en remercîments pleins de reconnaissance, et dès que M. Horner se fut retiré en lui souhaitant une bonne nuit, elle écrivait à Laure une lettre triomphante.

« Tu vois donc bien, ma chère Laure, disait-elle, que je suis plus forte que tu ne penses; moi aussi, je sais vouloir ! »

Enfin elle essayait de faire croire que c'était

à sa courageuse persistance qu'elle devait cette victoire glorieuse et difficile; elle jurait solennellement à son amie d'être plus femme à l'avenir, et de tenir bon dans les discussions conjugales, malgré les caprices et l'humeur impérieuse de M. Horner.

Cette lettre fut envoyée le soir même à Laure. Pendant ce temps-là, voici ce qui se passait à quelque distance de la maison de M. Horner, dans la plus vieille auberge de Bâle.

Au fond d'une grande chambre triste et noire, un homme qui paraissait jeune encore, malgré la maigreur de son visage livide, était étendu sur un lit. Auprès de ce lit, dont les rideaux offraient mille peintures grotesques et fantastiques, brûlait une chandelle dans un flambeau de cuivre; et cette lueur terne et vacillante projetait dans

la chambre des silhouettes bizarres, des ombres vagues et funèbres. Par les croisées mal jointes s'infiltrait une brume épaisse qui s'élevait du Rhin, et la mèche enflammée apparaissait toute rouge et sans rayons au milieu de cette vapeur grise et confuse. Dans tous les coins, des meubles gothiques, de vieux bahuts sculptés, mais en fort mauvais état. Les panneaux vermoulus étaient garnis de gravures et de tableaux étranges, aussi anciens que l'auberge, et dont plusieurs représentaient des scènes lamentables de martyres et de supplices. Là, quelque méchante et burlesque copie de la fameuse danse des morts, peinte par Holbein; là, quelque pauvre diable de saint qu'on faisait griller tout vif. C'était effroyable et sinistre. On aurait pu distinguer entre autres, si toutefois la chandelle eût mieux éclairé l'appartement, un saint homme nu comme un ver, étalé sur

une grande table de boucherie, et lisant impassible dans son bréviaire, tandis qu'un bourreau fort grave, et des besicles sur le bout du nez, lui fendait le ventre à l'aide d'un grand coutelas, et *l'étripait* avec un sang-froid merveilleux comme un cuisinier qui vide une oie ou un lapin. Autour de ce groupe hideux fourmillaient d'autres figures non moins hideuses : des tourmenteurs, des prêtres, des idoles; et ces faces horribles se détachaient en rouge vif sur un fond noir. La tremblante lueur du flambeau, qui rampait de temps à autre sur toutes ces vieilles toiles poudreuses, les faisait vivre et s'agiter dans le brouillard qui semblait les grandir; et ce pêle-mêle de choses effrayantes aurait pu donner quelques frissons au moins peureux des hommes. Que devait donc produire ce lugubre spectacle sur le cerveau d'un pauvre malade qui languissait depuis quarante-huit heures dans les agita-

tions d'une fièvre ardente, dans un véritable délire.

— Oui ! s'écria-t-il en promenant autour de lui des yeux hagards, ils me torturent, ils me déchirent ! ils m'arrachent le cœur !... Eh bien ! courage, bourreaux !... Je ne vous crains plus !... Je sais maintenant ce que c'est que la souffrance !

Et le malade bondissait, se tordait convulsivement ; il respirait avec peine ; et par moments, quand sa terreur était trop forte, quand il croyait voir les bourreaux se pencher sur son lit et déployer l'appareil des supplices, alors il mettait une main sur ses yeux, et criait d'une voix sourde et râlante : « A moi ! Rodolphe !... A moi !... »

Tandis qu'il appelait ainsi de toutes ses forces, sa porte s'ouvrit brusquement : un jeune homme enveloppé d'un grand paletot

brun, entra dans la chambre avec précipitation.

— Eh bien! pauvre ami! s'écrie le nouveau venu en s'élançant vers le malade; j'ai entendu ta voix!... J'accours!... dis-moi, qu'as-tu donc?

Et le malade ne répondait pas : il regardait tout effaré, ne paraissant point comprendre ce qu'on lui disait. Cependant Rodolphe, penché vers lui, le soutenait d'une main, et de l'autre, écartait les cheveux épars qui tombaient sur les yeux de son ami.

— Albéric, cher Albéric! disait-il.

— Vite, vite! murmurait le malade, tuez-moi! que j'en finisse! je souffre trop!

— Albéric! tu ne veux donc pas me reconnaître?... C'est moi! c'est Rodolphe!...

Et Rodolphe le couvrait de baisers et de pleurs.

Albéric enfin reconnut cette voix si douce qui l'appelait avec des sanglots, et soudain, comme par enchantement, il sortit de ce délire et reprit toute sa raison. Puis, se levant à demi sur un coude, et regardant Rodolphe d'un œil moins égaré :

— C'est toi, Rodolphe?... dit-il d'une voix faible. Je t'attendais, pauvre ami!... Eh bien! parle vite!... Tu l'as vue?...

Rodolphe gardait le silence et, prenant Albéric entre ses bras, il continuait à lui prodiguer ses tristes et fraternelles caresses.

— Parle donc vite!... au nom du ciel, Rodolphe!...

— Albéric!... que te dirais-je?...

— Quoi! m'aurait-elle oublié?... Oh! malheureux!

Et son désespoir était lugubre et poignant.

— Albéric, non, je te jure, elle ne t'a pas oublié!... C'est impossible!... Mais enfin, je te l'avoue, pauvre Albéric, je ne l'ai pas vue!...

— Tu ne l'as pas vue!... Oh! mon Dieu!... Rodolphe, tu me l'avais bien juré, pourtant, que tu la verrais, que tu lui dirais tout!... Ah! cruel! je ne te reconnais pas!... C'est te jouer d'un pauvre malade!...

— Me jouer de toi, Albéric!... Oh! c'est ta fièvre qui parle, ce n'est pas le cœur d'un ami!... Non, va, tu peux m'en croire, j'ai fait ce que j'ai pu!... Mais le moment était mal choisi!... C'eût été de la dernière imprudence..... Je n'ai pas cru devoir entrer..... M. Horner est auprès d'elle, et ne la quitte pas un instant!... Il n'est sorti que ce matin, maisalors, tu le sais bien, je ne pouvais m'éloi-

gner de toi une seule minute... J'espérais que ce soir il irait comme d'habitude au *Casino;* mais il n'a pas bougé de chez lui!... Je commence à craindre qu'il ne se doute de quelque chose...

— Mais, c'est impossible, Rodolphe!... Comment aurait-il pu savoir notre arrivée à Bâle?...

— Tout ce que je puis te dire, Albéric, c'est qu'il sait la mienne... un des ses gens m'a reconnu, j'en suis sûr!...

— Je mourrai donc sans la voir, sans l'entendre!... murmura douloureusement Albéric.

— Non, tu ne mourras pas!... Mais au nom du ciel, un peu de courage!

— Du courage?... hélas! n'en ai-je pas eu, Rodolphe?...

— Oui, sans doute, ô mon pauvre ami, répondit Rodolphe d'une voix pleine de larmes, mais il faut en avoir encore!... il faut en avoir jusqu'au bout!... Albéric, ah! si tu avais voulu me croire, nous ne serions pas venus à Bâle... auprès d'elle, tu respires un air dangereux!... c'est la mort!!! Mais, écoute, il en est temps encore, fuyons!... fuyons tous deux!... Qu'elle ignore toujours combien tu souffres, la pauvre femme!... Qu'elle ignore que tu n'es pas marié!... Maintenant, d'ailleurs elle appartient à un autre... le mal est sans remède!... Oh! dérobons-lui ce fatal mystère!... ce serait la désespérer inutilement!...

— Je veux la voir, te dis-je, Rodolphe!... Mais sois sans inquiétude, je saurai me contenir!... Je n'aurai pas la barbarie de lui faire le moindre reproche!... D'ailleurs, elle n'est pas coupable!... c'est moi qui suis cause de

tout!... Elle avait toujours refusé, la malheureuse Franciska! Certes, elle ne m'eût jamais sacrifié à la fortune, à l'ambition!... Ce qui l'a seul décidée à ce mariage, c'est le dépit, c'est la douleur!... C'est quand elle a cru que je l'abandonnais!...

Et sa voix se perdit dans les sanglots.

— Oui, je sais tout cela, dit Rodolphe avec un profond soupir; à quoi bon rappeler sans cesse un souvenir poignant, qui nous déchire tous deux!... Je te le répète, Albéric, maintenant il n'y a plus rien à faire!... il faut se résigner noblement!...

— Oh! la résignation est au-dessus de mes forces, Rodolphe!...

— Mais, que veux-tu enfin?... Songe que si tu l'aimais véritablement, tu lui épargnerais cet affreux chagrin!...

— Si je l'aimais, dis-tu?... Oh! crois-tu

donc qu'on puisse aimer davantage ?... Mais, Rodolphe, si je ne la vois pas, si elle n'apprend pas enfin toute la vérité, elle croira que j'ai pu vivre sans *elle*, que j'ai pu l'oublier !... Non ! non ! elle n'aura point de moi cette idée horrible !... Écoute, je le sens, mon heure est venue !... je vais mourir !... Vois-tu, Rodolphe, il faut que je lui parle !... il faut que je lui rende, mais à elle-même, cette bague qui renferme de ses cheveux !... Elle me l'avait redemandée avec larmes, et je n'ai pas voulu la rendre ! . . . Je lui ai dit que, jusqu'au dernier soupir, ces cheveux seraient sur mon cœur !... J'ai tenu parole... vois !

En même temps il tira de sa poitrine une bague d'or, suspendue à son cou par un cordon très fin et presque invisible. Puis, la présentant à Rodolphe :

— Cher ami, dit-il mystérieusement et bais-

sant la voix, écoute, prends cette bague !... Oui, détache-la de mon cou, et porte-la chez elle toi-même!... Oui, puisqu'elle ne veut pas venir, il faut bien que je lui renvoie sa bague!... Mais, non, poursuivit-il avec égarement, ne touche pas cette bague !... Oh! garde-toi de me la prendre!... attends jusqu'à demain!... Demain, je serai mort!...

— Albéric! épargne-moi! tu me brises le cœur ! s'écrie Rodolphe avec une inflexion déchirante.

Mais Albéric ne l'entend plus; son égarement redouble.

— Non, vous ne me l'ôterez pas, cette bague!... ou bien vous m'arracherez l'âme tout ensemble!... Franciska! Franciska!

Alors son visage devient plus livide, une sueur brûlante inonde ses tempes; il s'agite,

il se tord, il crie. C'est un mélange affreux de délire et de colère.

— Et cet homme! murmure-t-il avec un ricanement sinistre et plein d'amertume. Ce vieux jaloux, ce monstre! qu'a-t-il fait pour l'obtenir ?... Oh! le misérable, c'est parce qu'il est riche!.. Mais non, je ne veux pas mourir!... Je veux vivre pour le tourmenter!... Je l'arracherai de ses bras, cette femme que j'aime et qui m'aimait!... Oh! le misérable! je ne veux pas qu'il soit heureux!... Je suis trop à plaindre!... Il me raille, il me brave, le lâche!... parce que je souffre!... Oh! vengeance!... courons! courons!.....

Et, les lèvres couvertes d'écume, les mains frissonnantes et convulsives, il voulait s'élancer hors de son lit : Rodolphe le retient de force; car la prière et les tendres paroles, les larmes

sont inutiles. La fureur d'Albéric ne connaît plus de bornes; ses yeux sont fixes, hagards; dans l'effrayante hallucination qui les abuse, il s'imagine que Rodolphe est M. Horner.

— Infâme! s'écrie-t-il en lui étreignant le cou d'une main furieuse, tu vas mourir!

Rodolphe parvient à se dégager, mais reculant avec trop de violence, il heurte du coude le chandellier qui tombe et roule à grand bruit sur le plancher. La lumière s'éteint.....

Ce fracas avait retenti dans toute la maison; on accourt,

Albéric était évanoui. Rodolphe sanglotait, la tête appuyée sur le lit du malade.

VII.

Laure demeurait avec son père dans une rue sombre et fort étroite, à quelque distance du vieux pont de bois. La maison qu'ils habitaient tous deux était, comme presque toutes celles de Bâle, étrange d'architecture et pleine de corridors inextricables et tortueux comme une espèce de labyrinthe. A moins d'en connaître parfaitement les détours, il était bien

difficile de ne pas s'y perdre; mais cette maison n'était pas encore un dédale aussi compliqué que celle de M. Horner. Les appartements n'avaient pas un mobilier très somptueux: on peut même dire qu'ils se distinguaient par une simplicité presque pauvre; mais on y reconnaissait pourtant une certaine prétention aristocratique: partout de vieux portraits de famille, de vieux meubles à la manière de Boule, mais dégradés et flétris; de vieilles tentures qui jadis avaient dû être magnifiques et qui n'étaient plus que de poudreuses antiquailles. M. le baron de Lonsdorf n'était pas riche, il s'en fallait même de beaucoup: presque ruiné à Strasbourg pendant la révolution de 93, il n'avait pu réunir sous la restauration que les chétifs débris d'un patrimoine autrefois immense.

M. de Lonsdorf s'était vu même forcé de contracter des dettes qui chaque jour deve-

naient plus lourdes, et qu'il se trouvait dans l'impossibilité de payer. Certes, le vieux noble comptait bien encore assez d'amis chauds et dévoués qui n'eussent pas demandé mieux que de le servir dans la mauvaise fortune; mais trop fier pour jamais rien accepter d'un ami, il avait toujours préféré recourir à la bourse avare des Juifs, qui, depuis bien des années, le pressuraient d'une cruelle façon. Si M. de Lonsdorf avait voulu chercher pour sa fille un très riche parti, il l'eût trouvé sans peine, car elle était charmante, pleine de qualités brillantes et solides; en outre, elle portait un assez beau nom pour éblouir quelque crésus de la finance; mais le baron entiché de sa noblesse, n'aurait jamais donné sa fille à un homme qui n'eût pas été comme lui d'une vieille famille aristocratique. Aussi avait-il obstinément refusé tous les partis riches et avantageux qui s'étaient maintes fois offerts

pour Laure, parce qu'ils ne trouvaient pas ces partis assez nobles. Laure, qui était la personne du monde la plus désintéressée, ne recherchait point la fortune, et n'aurait pas voulu pour tout l'or de l'univers, contrarier les idées étranges de son vieux père qu'elle adorait : néanmoins, malgré toute sa tendresse, elle ne pouvait se dissimuler les travers et les originalités souvent fâcheuses du vieillard. Quelquefois ces deux caractères, également forts et indomptables se heurtaient violemment ; et de ce choc résultaient de petites querelles qu'une caresse, un baiser de Laure, souvent même quelques pleurs interrompaient bien vite. Alors M. de Lonsdorf devenait plus tendre que jamais pour sa fille; il avouait généreusement ses torts, il disait qu'en vérité il était intraitable et que Laure était un ange.

Ainsi donc Laure avait bien longtemps re-

fusé tous les partis qui s'étaient présentés pour elle à Strasbourg, car jusqu'alors son cœur n'avait pas encore parlé, et tous les hommes enrichis dans la finance où dans l'usure, lui semblaient d'un prosaïme dégoûtant, d'une vulgarité révoltante : aucune instruction, aucun agrément dans l'esprit, aucune élévation dans l'âme et dans les idées; en outre, un costume ridicule et grotesque, une propreté fort équivoque, une avarice sordide, une mesquinerie physique et morale désespérante. Aussi fut-ce sans regret qu'elle laissa M. Horner, le millionnaire de Bâle, épouser Franciska. C'était Laure que M. Horner avait demandée d'abord en mariage, avec beaucoup d'insistance; mais le refus du vieux baron ne s'était pas fait longtemps attendre.

M. de Lonsdorf, quoique trop chatouilleux sur le point d'honneur, était néanmoins un

modèle parfait de grâce et de courtoisie, un de ces bons gentilshommes de la vieille roche, qui disparaissent chaque jour, et dont bientôt, hélas, il ne restera plus trace. M. de Lonsdorf avait eu soin d'envelopper son refus dans une foule de raisons honnêtes et spécieuses, pour ne pas blesser l'amour-propre excessif du Bâlois; mais celui-ci, malgré l'épaisseur de son intelligence, avait parfaitement compris le motif de ce refus; et susceptible, vaniteux comme la plupart de ses compatriotes, il en avait gardé à M. de Lonsdorf une rancune profonde. Cependant M. Horner n'avait pas cru devoir rompre ostensiblement avec le baron et sa fille, qui peu de temps après, épousa M. de Courteuil. Ce M. de Courteuil, qui avait une quarantaine d'années, était secrétaire d'ambassade, peu riche, mais d'une famille très honorable. Le mariage s'était fait sans amour:

comme sans répugnance de la part de Laure. Elle n'aimait encore personne.

Il n'en était point ainsi de Franciska : elle n'avait consenti à épouser M. Horner que par dépit ; longtemps même elle avait refusé. Franciska aimait avec passion un jeune poète allemand, Albéric Ermann, noble cœur, plein de flamme et de courage, généreux, magnanime, mais un peu trop romanesque pourtant, et possédé de ce mysticisme germanique qui parfois tourne à une exaltation voisine de la folie. Ce jeune homme était sans fortune, mais il avait acquis déjà dans la littérature un rang distingué, et tout faisait croire qu'après quelques années de travail et de succès il serait assez riche pour donner à sa femme une existence honorable et sûre. Mais la mère de Franciska, bonne vieille de province, très opiniâtre et très peu lettrée, qui s'imaginait dans ses préjugés gothiques que tout poète doit infail-

liblement mourir de faim dans un grenier, la mère de Franciska avait toujours déclaré qu'un mariage avec Albéric était chose impossible. C'est en vain que M. de Lonsdorf avait essayé de seconder le jeune poète, madame Salm ne voyait pour sa fille qu'une seule chose au monde, l'argent ; et M. Horner avec ses millions lui semblait un parti superbe qu'il ne fallait pas laisser échapper. Quant à Franciska, tout en aimant beaucoup Albéric Ermann, elle ne pouvait se dissimuler que la gloire ne tient pas lieu de fortune, et personne ne désirait plus qu'elle les jouissances du luxe et de la richesse : elle lutta cependant avec énergie contre la volonté de sa mère; la pauvre jeune fille tomba malade de chagrin, elle jura de mourir si elle n'épousait point Albéric; mais la mère ne voulut point céder. Enfin, M. Horner, qui ne savait pas au juste la véritable cause d'une semblable hésitation, mais qui

l'attribuait à la répugnance qu'il inspirait à Franciska, M. Horner, plein d'amour et de dépit, était sur le point de se retirer. Albéric ne conservait plus l'espoir de fléchir un jour la mère de Franciska; il ne pouvait d'ailleurs disconvenir que le refus obstiné de madame Salm n'était pas sans quelque sagesse : une mère devait être prévoyante et ne confier le sort de sa fille qu'à un homme assez riche pour lui procurer l'aisance et le bien-être. Lui, pauvre poète, il se trouvait dans une position précaire, qui pouvait devenir plus mauvaise au lieu de s'améliorer; il avait bien un oncle qui jouissait d'une fortune assez considérable, mais cet oncle avait un enfant naturel qu'il avait reconnu, et comme il n'aimait guère Albéric, la plus grande partie de son bien devait probablement échapper au pauvre poète.

Albéric crut donc enfin qu'il était généreux

à lui de se sacrifier : Franciska ne se serait jamais regardée comme libre s'il ne l'avait lui-même dégagée de ses serments; mais comment faire? Il n'y avait qu'un moyen d'atteindre ce but : Albéric y eut recours. Un jour Franciska reçut une lettre d'Albéric qui la suppliait d'obéir à sa mère. « C'est notre devoir à tous deux, écrivait-il, c'est notre devoir de nous résigner dans cette circonstance. D'ailleurs est-on sûr de s'aimer toujours? ce qu'on prend souvent pour un amour invincible, immortel, n'est peut-être qu'une flamme passagère, née de l'habitude, et que l'absence éteint bien vite. » Enfin, après une foule de circonlocutions froides et banales, il terminait sa lettre en disant à Franciska qu'il n'était point assez riche pour l'épouser, qu'il ne lui apporterait que la gêne peut-être, et qu'alors ils ne seraient heureux ni l'un ni l'autre. Il aurait donc, ajoutait-il, d'éternels reproches

à se faire, s'il était cause qu'un parti si avantageux, offert à Franciska, fût perdu pour elle. Lui, d'ailleurs, il venait de recevoir une proposition fort brillante, et la raison lui faisait une loi de l'accepter. Il allait se marier sans doute avec peu d'amour, mais sans trop de répugnance, et certes, il trouverait sa récompense en songeant qu'il avait fait le plus grand des sacrifices pour l'amour, pour le bonheur réel de Franciska.

Le ton de cette missive était fort grave et très peu digne du cœur chaud et poétique de ce jeune homme. Franciska n'y pouvait reconnaître Albéric, et sans l'écriture, elle aurait cru qu'une pareille lettre était l'ouvrage de quelque vieux oncle farouche et maussade. Elle fut blessée au vif, pleura beaucoup, et montra cette lettre à sa mère qui, profitant avec adresse du dépit et de la colère de Fran-

ciska, eut bien moins de peine à la décider au mariage qui se présentait.

Franciska obéit, la mort dans l'âme; mais elle ne put jamais parvenir à oublier entièrement Albéric. Quant à madame Salm, elle ne jouit pas longtemps de sa victoire, et mourut peu de mois après le mariage de sa fille avec M. Horner.

Laure, qui s'était mariée six mois avant Franciska, perdit soudainement son mari, qui fut tué en tombant de cheval. M. de Courteuil était parti quinze jours après son mariage, pour accomplir une mission diplomatique en Allemagne, où cette catastrophe arriva. Ainsi Laure le connaissait à peine; sa douleur néanmoins fut très vive, mais non pas irremédiable. Peu de temps après ce malheur elle avait fait la connaissance d'un ami d'Albéric, de Rodolphe Balmer, jeune avocat

de Francfort, qui avait débuté au barreau de la manière la plus éclatante. C'était un de ces hommes graves et sévères, malgré leur jeunesse, dont les principes fermes et solides, ne biaisent dans aucune circonstance; un de ces hommes qui sont toujours plus forts que leur passion, quand leur passion n'est pas complètement d'accord avec l'honneur. Jamais il n'aurait franchi cette ligne presque invisible qui sépare le vice de la vertu, ce qui est bien d'avec ce qui est mal. Aussi Rodolphe, bien qu'il fut éperdûment amoureux de Laure, n'avait jamais songé un instant à séduire une femme mariée; et ce n'était qu'après la mort de M. de Courteuil qu'il avait pu concevoir de sérieuses espérances. Mais Rodolphe n'était pas riche; un peu moins pauvre, sans doute, qu'Albéric, sa carrière était moins chanceuse, quoique fort incertaine aussi. Puis malheureusement M. de Lonsdorf, avec ses

préjugés de grand seigneur, n'avait qu'une assez médiocre estime pour les gens de robe. Au moins si Rodolphe fût sorti de quelque vieille famille au nom sonore et aristocratique; mais non : Rodolphe était fils d'un brave négociant de Francfort qui, après avoir joui d'une fortune immense, s'était presque ruiné de fond en comble pour avoir été trop honnête homme.

Mais Laure n'avait point tardé à partager l'amour de Rodolphe; elle avait compris d'un coup-d'œil tout ce que cette âme forte et candide renfermait de noblesse et de générosité. Enfin, pour la première fois, Laure avait senti battre son cœur d'un véritable amour, et malgré les préventions injustes de son père, elle s'était bien juré de n'appartenir jamais à un autre homme. Souvent elle avait sondé avec adresse les intentions du vieillard;

mais, sans trouver en lui une résistance opiniâtre et invincible, elle pressentait qu'un jour ce projet d'union rencontrerait d'assez grands obstacles, et que, pour réussir, elle devait ne rien brusquer, mais prudemment attendre que le nom de Rodolphe et sa position au barreau eussent pris quelque consistance. De temps à autre Laure et Rodolphe s'écrivaient : ce n'était point précisément un mystère pour M. de Lonsdorf qui feignait pourtant de l'ignorer.

Laure n'avait pas eu grand' peine à décider son père à venir se fixer à Bâle; les deux jeunes cousines n'auraient jamais pu vivre séparées.

Mais il faut maintenant pénétrer dans la maison de M. de Lonsdorf. Toutes ces explications étaient nécessaires pour l'intelligence des scènes qui vont suivre.

Ce jour-là M. de Lonsdorf s'était éveillé fort triste et d'une humeur assez maussade. Il avait grondé un peu tout le monde, même son vieux Robert, son fidèle valet de chambre qui le servait depuis trente ans et qu'il aimait avec passion.

Depuis huit heures du matin on avait sonné continuellement à la porte d'entrée; mais toujours le bon Robert avait répondu d'un ton fort lugubre que son maître était souffrant et dans l'impossibilité de recevoir personne.

Une fois pourtant un homme, qui venait de sonner et que Robert voulait éconduire comme les autres, dit au vieux domestique, en lui montrant une lettre cachetée :

— Il faut que ceci parvienne à l'instant même entre les mains de madame de Courteuil. C'est une affaire de la plus haute importance.

— A la bonne heure! répondit Robert en prenant la lettre. Madame de Courteuil, c'est différent, elle n'est pas malade, et peut lire sa correspondance. Quant à mon vénérable maître, impossible! Le docteur lui ordonne un repos absolu... Il ne doit rien lire, ni lettre, ni journal. D'abord ça lui fatigue les yeux et plus encore la tête... Et puis, la moindre nouvelle un peu désagréable pourrait avoir des suites très fâcheuses. Dans son état, qui ne laisse point d'être inquiétant, il doit s'abstenir...

Mais le vieux bonhomme n'acheva point sa période éloquente; il s'aperçut tout-à-coup qu'il parlait en pure perte, comme la voix dans le désert. En effet, la personne qui avait apporté cette lettre, était déjà bien loin, et Robert, qui avait une main sur la clé de la porte entrebaillée, la ferma brusquement.

Il resta quelque temps la bouche ouverte et comme frappé de surprise; puis, se rappelant qu'on venait de lui donner une lettre, il en examina la suscription, et courut de toute la vitesse de ses pauvres jambes goutteuses, la porter à madame de Courteuil.

Celle-ci reconnut sur-le-champ l'écriture de ce billet, et ne put retenir un cri de saisissement et de joie.

Elle déchira l'enveloppe, et dès qu'elle eut parcouru les premières lignes, son visage devint plus radieux.

— Enfin! s'écria-t-elle sans remarquer la présence de Robert qui la considérait avec curiosité. Il va venir!... quel bonheur!... Je vais le revoir!

Le vieux domestique la croyait folle.

— Mais, ô mon Dieu! continua Laure, dont

la figure prit tout-à-coup une expression sérieuse et presque triste; quelle est donc cette chose fâcheuse qui le chagrine? Pauvre garçon! que lui est-il donc arrivé?...

Et dans sa préoccupation profonde, elle laissait échapper toutes ces phrases vagues et incohérentes, tandis que Robert l'écoutait avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

— De qui donc parle-t-elle? marmottait Robert qui sentait des frissons courir dans ses veines. Ah! miséricorde! c'est encore un de ces monstres, qui nous harcèle!... N'est-ce pas, Madame, ajouta-t-il en élevant une voix tremblante, c'est un créancier?...

— Que voulez-vous dire, Robert?...

— Au même instant un coup de sonnette retentit dans la chambre de M. de Lonsdorf. Robert courut, sans répondre à madame Cour-

teuil, car dans ce coup de sonnette il y avait de l'impatience et même un peu de colère. Robert connaissait toutes les vibrations de la sonnette du vieillard.

— Eh bien? demanda M. de Lonsdorf en voyant entrer son domestique, qu'est-ce qu'on nous voulait encore? Ils n'en finiront donc pas avec leur carillon?... Depuis ce matin on m'assiège en vérité!

—Oui, monsieur le baron, c'est insupportable! répondit Robert avec un soupir. Ils nous tourmentent sans pitié, les malheureux! mais ils en sont pour leurs frais... Je ne reçois personne.

— Et vous faites bien : je ne suis pas en humeur de recevoir des visites.

— Ni moi non plus, monsieur le baron, ajouta Robert d'un air d'impatience, je vou-

drais tous les voir au fond du Rhin, oui, tous et leurs maudits protêts.

— Des protêts !... que parlez-vous de protêts ! interrompit M. de Lonsdorf en changeant de couleur. Oh ! oui, je n'en doute pas... ce sont eux !... Et tu me le cachais, mon pauvre Robert !... Ils me menacent !.....

Le vieux domestique baissa la tête sans dire une parole ; il se repentait de n'avoir pas gardé le silence.

— Eh bien ! vite, expliquez-vous, Robert ? poursuivit le vieillard d'une voix altérée, que je sache tout de suite à quoi m'en tenir.....

— Monsieur... monsieur le baron.....

— Vite, vite ! repartit M. de Lonsdorf avec plus de véhémence, je veux savoir la vérité, toute la vérité. Quels sont les gens qui ont sonné tant de fois ce matin ?...

— Oh oui ! c'est vrai ! on a sonné bien souvent, et c'est un bruit très désagréable, surtout.....

— Robert, gardez pour vous les réflexions, dit M. de Lonsdorf d'un ton sévère qui exigeait une prompte réponse, ne sont-ce point mes créanciers qui sont venus?.....

— Oh ! s'écria Robert la mort dans l'âme, les misérables ! les juifs ! les scélérats !

— Et vous ne me disiez pas qu'ils étaient venus! dit M. de Lonsdorf en frappant du pied avec colère. Pourquoi ne les avoir pas fait entrer chez moi, comme je le voulais?.....

— Les faire entrer chez vous, monsieur le baron ! répliqua Robert en fermant les poings et pleurant à chaudes larmes ; quoi ! cette vermine ! cette abominable engeance ! Mais ils

feront mourir de chagrin mon vénérable maître!

— Malheureux! tu me désobéiras donc toujours! Quoi! leur fermer ma porte? leur répondre toujours que je ne suis pas visible!... Et que veux-tu qu'ils pensent de moi?... Ils vont dire que je refuse de payer mes dettes!.....

— Vous, monsieur le baron; vous qui paieriez plutôt ce que vous ne devez pas!

— En attendant, ils auront le droit de crier partout que je me fais céler, que je n'ose pas les regarder en face!... Et ils vont m'accabler de protêts, de jugement ignobles, dont l'idée seule me fait monter le rouge de la honte au visage!...

Puis, après un instant de silence plein d'angoisses, il reprit :

— Oh ! malheureux ! malheureux que je suis ! Et dire qu'il faudrait si peu de chose pour les contenter !.. au moins pour gagner du temps.

Le domestique répondit par un gros soupir.

— Oui, continua le baron en secouant douloureusement la tête ; le plus insupportable, le plus acharné de tous, ce Joseph, avec trois ou quatre mille francs, me laisserait en repos.

— Hélas ! monsieur le baron, murmura le domestique d'une voix sourde et timide, il y a déjà bien longtemps que je vous répète la même chose !... Voyez un peu ; il vous serait facile de vous adresser, dans une aussi cruelle circonstance, à ce riche M. Horner.

— M. Horner ! interrompit le vieillard en frappant du poing sur le bras de son fauteuil ;

je vous défends expressément de répéter ceci ! Entendez-vous, Robert?... Oh! non, non, jamais !... J'aimerais mieux mourir de faim sur la paille, ou dans une prison !

— Mais il y a encore d'autres moyens, monsieur le baron!... Vous savez, madame de Courteuil a de beaux diamants, et...

— N'achève pas!... Veux-tu donc m'humilier? veux-tu me faire mourir de honte?... Moi, prendre les diamants de ma pauvre fille, pour payer mes dettes !...

— Mais, en vérité, c'est de bien bon cœur qu'elle vous les donnerait, monsieur le baron. Je suis convaincu que si elle pouvait deviner.....

— Qu'elle ne sache rien ! oh! rien ! s'écria le vieillard avec une dignité sombre, en étendant le bras d'un air impérieux. Robert,

je vous le défends !... oh ! songez-y ; je vous chasserais à l'instant même !... Mais, n'est-ce pas, Robert, mon vieil ami, continua-t-il en se radoucissant tout-à-coup, vous ne voudriez pas désoler votre maître, le faire rougir devant sa fille ?..

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu, murmurait le pauvre domestique d'une voix étouffée de sanglots, et si indistincte, que le baron ne pouvait l'entendre. Et dire que je n'ai plus rien ! absolument rien ! plus même mes vieilles boucles d'argent et ma vieille montre avec ses breloques ! Ah ! c'est à fendre le cœur ! Mon Dieu ! ayez pitié de nous, pitié de mon bon maître !

— Soyez tranquille, mon brave Robert, tout s'arrangera ; ne vous désespérez point. Il ne s'agit que de gagner du temps.

— Oui, certainement, monsieur le baron,

soupira le domestique. Au moins si vous consentiez à voyager un peu en France, nous aurions bien meilleur marché de ces fripons-là.....

— C'est un expédient honorable que tu me conseilles, mon pauvre Robert, répondit le baron en souriant avec tristesse. En vérité, je t'en fais mon compliment. Non, non, je ne suis pas de ces gens qui prennent la fuite quand leurs affaires sont mauvaises. Je suis là pour répondre à tous mes créanciers. Qu'ils viennent, je ne leur cacherai rien, je leur ferai voir toute ma déplorable situation ! Ils feront de moi ce qu'ils voudront ! au moins je ne descendrai pas à d'indignes subterfuges. Le baron de Lonsdorf ne s'avilira jamais jusqu'à lutter de ruse et de finesse avec des gens sans conscience...

Il parlait encore lorsqu'un nouveau coup

de sonnette se fit entendre à la porte d'entrée.

— C'est un d'eux, sans doute! reprit sourdement le baron.

— Oui, c'est un de ces affreux vautours! ajouta Robert avec une inflexion tragique. Mais tenez, monsieur le baron, vous n'avez qu'un parti à prendre : c'est de ne pas bouger, de ne pas ouvrir et de laisser notre homme se morfondre dehors.

— Vite, allez ouvrir, Robert.

— Mais vous n'y pensez pas, monsieur le baron!... C'est peut-être Joseph en personne! Oui, j'en suis sûr.., il n'est pas encore venu... ce ne peut-être que lui!

— Qu'il entre! je suis prêt à le recevoir.

— Monsieur le baron, ah! vous me faites trembler!

Et le malheureux domestique hésitait, frissonnant de tous ses membres; il ne pouvait se décider à obéir. Cependant la sonnette retentissait plus fort à la porte.

— Encore une fois, irez-vous ouvrir ! dit le baron en se croisant les bras.

Puis, comme Robert ne bougeait point, il le poussa hors de la chambre. Robert s'éloigna, le cœur gros : il alla ouvrir.

VIII.

Robert tenait prudemment la porte entre-baillée et passait la tête dehors pour bien reconnaître son monde, tout prêt à refermer l'*huis* avec énergie si le visiteur lui semblait menaçant. Il fallait que la cervelle de l'honnête Robert fût bien pleine de visions terribles et qu'un nuage fantastique couvrît ses yeux effarés, car il crut voir, pâle d'épou-

vante, le spectre du créancier qu'il redoutait plus que tous les autres ensemble; il crut voir ce petit vieillard, maigre et courbé qu'on eût craint de jeter par terre avec un souffle; ces deux longs bras décharnés qui pendaient jusqu'à terre, ces frêles cuisses de squelette, ces minces tibias qui semblaient volés à quelque cimetière, et ce visage livide et creux, ces petits yeux gris qui pétillaient d'une étrange lueur au fond de leurs orbites, comme dans les hideuses cavités d'une tête de mort.

Oui, pour l'imagination égarée de Robert, c'était bien ce maudit vieillard en personne, avec sa perruque jaune de chiendent, ses grandes oreilles plates et sans rebords, sa bouche fendue comme une gueule, et toute hérissée de dents pointues et noires; puis sa redingote grise aux nuances vagues et inqualifiables, son vaste gilet rouge cachant le ventre tout entier, ses culottes de serge verte, ses bas chinés,

ses gros souliers à boucles de cuivre ; et, chose plus caractéristique encore, son regard froid et moqueur, son éternel sourire, triste et funèbre, et comme stéréotypé sur ses lèvres de parchemin.

Robert recula d'un pas en arrière, et mit une main sur ses yeux, comme Macbeth à la vue du spectre de Banquo ; puis, sans dire une parole, il ferma rudement la porte. Mais le personnage qui était sur le seuil de la porte la repoussa brusquement contre le vieux domestique, qui, soit qu'il fût paralysé par la terreur, soit qu'il ne fût pas de force à lutter contre un pareil antagoniste, trébucha tout-à-coup, et faillit tomber à la renverse. Le formidable visiteur entra.

— Eh bien? dit ce dernier avec beaucoup de calme et de sang froid ; qu'avez-vous donc,

mon pauvre Robert? est-ce que je vous fais peur?

— Non, non, pas du tout, au contraire!... murmura le domestique, sans le regarder.

Et ses dents claquaient les unes contre les autres; ses cheveux étaient presque droits sur sa tête.

— Mon Dieu! comme vous tremblez, mon brave Robert, continua l'autre en cherchant à le retenir.

Robert le repoussa d'un air égaré.

— Comment! vons ne me reconnaissez pas, Robert?

— Si fait! balbutia le domestique, qui n'était pas revenu encore de son saisissement.

— Mais pardon, reprit le nouveau venu avec assez de vivacité; il faut que je parle sur le

champ à madame de Courteuil. Voulez-vous me conduire auprès d'elle?

Robert, qui suivait opiniâtrement le cours de ses idées, et qui en outre avait le malheur d'être un peu sourd, n'entendit pas, ou plutôt entendit tout de travers; et sans oser tourner la tête, il répondit :

— Oui, oui, vous serez payé!... mais patience! au nom du ciel, patience! Monsieur le baron est un homme d'honneur, vous le savez!... Seulement il vous demande un peu de temps... Au surplus, n'allez pas croire que c'est lui qui vous défend sa porte; non, Monsieur, non, je vous le jure! Il ne vous aurait jamais fait cette impertinence!...... M. de Lonsdorf a trop le sentiment des convenances.

— Eh! bon Dieu! je n'en doute pas, interrompit vivement l'étranger. Certes, monsieur

le baron a toute mon estime, et je ne crois pas lui avoir donné le moindre motif de me fermer sa porte... Mais je suis très pressé : une affaire de la plus haute importance m'amène..... quand j'aurai l'honneur de le voir, je serai très heureux de lui protester.....

— Des billets protestés! interrompit Robert avec douleur. Eh! monsieur Joseph, c'est une barbarie!... D'ailleurs à quoi cela vous servirait-il?... Vous savez bien que s'il y a quelque retard dans le paiement, ce n'est pas mauvaise volonté de notre part!..

— Décidément le pauvre diable a perdu la tête! pensait l'autre interlocuteur. C'est terrible, que faire? Il faut pourtant que je la voie!... Mon ami, reprit-il d'une voix suppliante, je vous repète qu'il n'y a pas un moment à perdre... Annoncez-moi.

—Oui, oui, monsieur Joseph, je ne de-

mande pas mieux. D'ailleurs, je vous le jure, M. le baron vous attend!... Venez, venez; je suis sûr que vous finirez par vous entendre ensemble...

— Ah! c'est trop fort! que diantre! mon ami, regardez-moi bien! Est-ce que vous me prenez pour un autre? Je suis Rodolphe Balmer.

— Rodolphe Balmer! répéta le domestique en tressaillant; puis, il passa une main sur ses yeux comme pour écarter un nuage et rappeler ses souvenirs. Enfin, il s'enhardit jusqu'à regarder en face la personne qui lui parlait; mais tout-à-coup sa terreur parut augmenter, ses dents claquèrent avec plus de force.

— Que vois-je! bégaya-t-il..... M. Rodolphe!.....

— Oui, c'est moi-même, Robert.

— Ah!..... mais où donc est-il ce Joseph?.....

— Il n'y a pas de Joseph ici, mon cher ami : regardez bien! il n'y a que vous et moi. Mais, je vous en supplie, avertissez madame de Courteuil : il faut que je lui parle... Je vous répète que c'est une affaire très-grave.

— Mon cher monsieur Rodolphe! s'écria Robert qui ne pouvait revenir de son étonnement. Que je suis enchanté de vous revoir!... Et moi, fou que je suis, moi, qui vous prenais pour cet infâme usurier!... Oh! j'aimerais bien mieux avoir affaire à vous..... monsieur Rodolphe!..... Vous êtes si bon! Tout le monde vous aime ici; moi tout le premier.

— Oui, Robert, je n'en doute pas; et vous savez aussi mon amitié pour vous, dit Rodol-

phe, que tout ce verbiage impatientait fort, mais qui n'avait pas le cœur de parler rudement à ce bon vieux serviteur, pour abréger sa conversation. Allons vite, mon brave Robert, nous causerons une autre fois. Seulement ne dites point à votre maître que je suis ici : c'est inutile. Je ne fais qu'entrer et sortir; et je reviendrai le voir dans le courant de la journée.

—Oui, oui, je comprends, répondit Robert en faisant à Rodolphe un signe d'intelligence; vous êtes un brave jeune homme, je l'ai toujours pensé, moi... Oui, vous venez tout exprès, j'en suis bien sûr, pour nous tirer d'embarras.

— Justement, dit Rodolphe, qui fit cette réponse au hasard et sans attacher une grande importance aux paroles incohérentes du vieux domestique; il feignait de le comprendre et

d'abonder dans son sens pour couper court à l'entretien.

— Allons, vite, Robert.

Celui-ci aurait tardé peut-être encore longtemps ; il se disposait même à entrer dans quelques détails sur la position fâcheuse du baron et sur la cruelle exigence de ses créanciers, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et madame de Courteuil parut. Elle avait entendu de loin une voix qu'elle croyait reconnaître.

Rodolphe poussa un léger cri de saisissement, et courut vers Laure avec exaltation ; mais s'arrêtant tout-à-coup, il la salua d'un air grave et cérémonieux. Il s'était rappelé soudain qu'ils n'étaient pas seuls et qu'un domestique les observait. Laure elle-même était fort émue ; mais, bien mieux que Rodolphe, elle savait contenir et dissimuler ce

qui se passait dans son âme : tout l'orage grondait intérieurement.

— Veuillez m'excuser, Madame, dit Rodolphe d'une voix altérée, j'ai quelque chose d'important à vous apprendre ; seriez-vous assez bonne pour m'accorder un moment d'entretien ?... Il s'agit de rendre un grand service à une personne qui m'est bien chère... qui nous est bien chère à tous deux.

— Monsieur, répondit Laure, non sans quelque émotion, je suis toute disposée à vous entendre... Mais ne pourriez-vous me confier ce que vous avez à me dire en présence de mon père ?

— C'est impossible, Madame.:... à vous seule.

— Venez donc, Monsieur, reprit-elle en lui faisant gracieusement signe de passer dans le salon.

Robert les regardait tour-à-tour avec ébahissement.

— Robert, dit Rodolphe d'un ton solennel, je vous en prie, que M. le baron ne sache pas encore que je suis ici. Plus tard, dans quelques heures, je reviendrai, vous dis-je ; mais actuellement votre indiscrétion pourrait être cause d'un grand malheur.

— Soyez tranquille, Monsieur, soyez tranquille.

Et la porte du salon venait de se refermer. Robert était resté seul. C'est alors qu'il se rappela que son maître l'attendait sans doute ; et il courait vers la chambre du baron, quand la voix de celui-ci se fit entendre.

— Me voici, monsieur le baron, me voici !

Robert n'avait pas encore mis la main sur le bouton en cuivre de la porte, quand un vio-

lent coup de sonnette, brusque et impératif, résonna dans l'antichambre.

— Ah mon Dieu! voilà qu'on sonne maintenant! murmura-t-il.

Et pendant quelques secondes, Robert fut dans une grande hésitation; il ne savait où courir d'abord; et, dans son trouble, il allait précipitamment de la porte du baron, à la porte d'entrée, sans en ouvrir aucune. Pendant ce temps-là, les coups de sonnette continuaient plus rapides et plus bruyants; la voix du vieux gentilhomme retentissait avec plus de force.

Enfin Robert, qui savait par une longue expérience que son maître n'était pas le plus patient des hommes, craignit de se faire attendre davantage, et courut à la porte du baron qui déjà frappait du pied en appelant Robert.

— Me voici, monsieur le baron, cria le domestique en entrebâillant la porte. Je reviens dans une demi-seconde. C'est quelqu'un qui sonne là-bas.

— Veux-tu bien rester, bourreau! dit M. de Lonsdorf rouge de colère.

Mais Robert n'entendait plus rien. Il était déjà dans l'antichambre. Il ouvrit.

— Ah! ah! c'est bien heureux! murmura une voix furieuse et glapissante. Voilà deux heures que je carillonne!... Ma foi! je vous en avertis, je suis las de faire le pied de grue à votre porte, et je vais envoyer quelqu'un qui parlera pour moi, qui parlera plus haut, entendez-vous, seigneur Robert?

— C'est vous, c'est vous, monsieur Joseph! marmotta le domestique, qui cette fois n'osait plus se croire le jouet d'une hallucination.

En même temps, pour cacher son épou-

vante, il s'efforçait de sourire le plus gracieusement du monde et faisait une grimace effroyable, accompagnée de salutations respectueuses.

— Vraiment! monsieur Joseph, je suis ravi de vous voir...

— Oui, oui, je le crois sans peine, répondit l'usurier avec un ricanement qui lui tordait la bouche.

— Mon Dieu! comme vous êtes bien portant, mon cher monsieur Joseph!... vous êtes rose comme une jeune fille!... Parole d'honneur, je vous trouve engraissé!...

Et le vertueux Robert, qui n'avait jamais lu Don Juan, allait, sans le savoir, jouer au naturel la merveilleuse scène de M. Dimanche, quand l'intraitable Joseph qui l'avait lue sans doute, coupa court à tout ce beau dialo-

gue comique, par ces quatre mots : *J'ai prise de corps.*

— Asseyez-vous, mon digne monsieur Joseph, répondit Robert en avançant une chaise. Vous devez être fatigué : il y a loin d'ici chez vous...

— Oui, oui ; je m'en suis trop souvent aperçu. Il est temps que ça finisse.

— En effet, monsieur Joseph, le pavé est si glissant...

— En tout cas, seigneur Robert, on ne glisse pas sur votre argent ! Allons, allons, pas de cajoleries ! j'en ai par-dessus les oreilles. Verrai-je ou non M. de Lonsdorf?

— Comment donc? vous plaisantez, monsieur Joseph!... il sera charmé de vous recevoir...

— Bah! vraiment? repartit Joseph d'un air de surprise sardonique. Il est donc en humeur de me payer? Très bien! Voyons ça, voyons ça.

— Oh! j'en suis sûr, moi, vous allez vous accorder comme deux frères, comme deux bons amis!... C'est un si brave homme, et vous êtes si accommodant, vous, monsieur Joseph!

— Oui, certainement, toujours un peu plus que les huissiers et les recors. Soyez tranquille, l'ami, j'ai là mes effets bien en règle... Voyez, billets, lettre de change, etc. Qu'on me donne trois mille francs, et je n'en demande pas davantage pour aujourd'hui!

Robert poussa un gros soupir; et comme le baron impatienté sonnait, frappait du pied,

criait, s'imaginant que Robert s'obstinait à renvoyer les visiteurs importuns, les créanciers tenaces, le bon vieux domestique fit signe à Joseph de le suivre.

Il était temps, car déjà la porte du baron s'ouvrait. M. de Lonsdorf venait lui-même chercher l'explication de ce long colloque et des bruyants coups de sonnette qui s'étaient fait entendre.

Le vieux gentilhomme ne parut pas étonné de la visite de Joseph : il l'invita du geste à le suivre dans son cabinet; et l'usurier, qui jusqu'alors avait affecté l'air le plus insolent en présence du domestique, fut subjugué par la digne et noble contenance de M. de Lonsdorf. Joseph salua jusqu'à terre, et suivit le baron.

— Hélas ! mon Dieu ! dit Robert d'une voix larmoyante en joignant les mains. Que va-t-il se passer ?

IX.

Il y avait déjà près d'un quart-d'heure que Joseph et le baron de Lonsdorf s'entretenaient ensemble. Rodolphe n'était point sorti encore; et madame de Courteuil, qui ne savait pas que son père était enfermé avec l'usurier, craignait à chaque instant qu'il ne vînt, ou

ne la fit demander. Elle connaissait parfaitement le caractère inflexible du vieillard, et ne doutait point qu'il ne fût désagréablement surpris et même choqué de l'arrivée mystérieuse de Rodolphe Balmer, et de cette conversation secrète qu'ils avaient ensemble. Mais à présent elle pouvait comprendre les raisons puissantes qui avaient déterminé Rodolphe à prendre ce parti : Il fallait absolument qu'on ne sût pas encore les motifs qui l'amenaient chez madame de Courteuil, et d'ailleurs Rodolphe ne pouvait rester qu'un instant auprès d'elle : un devoir impérieux l'appelait autre part. Cependant Laure n'était pas sérieusement inquiète de ce que pourrait penser M. de Lonsdorf, s'il venait à savoir que le jeune Balmer était venu secrètement : Le baron connaissait trop bien le naturel grave et candide de Rodolphe qui, même en présence de la femme qu'il aimait éperdûment, savait

contenir son ardente passion dans les plus strictes convenances, et toujours conserver quelque chose de la dignité calme et austère du magistrat. Certes, il avait l'âme aussi fortement trempée que tous les hommes de son âge, ce Rodolphe qui possédait encore cette pureté native de la première jeunesse. C'était un noble cœur plein d'amour et de flamme; mais l'amour n'était pour lui qu'un feu céleste qui purifiait au lieu de corrompre; l'amour lui semblait inséparable du devoir.

Aussi n'avait-il jamais approuvé la passion folle et délirante que son ami Albéric éprouvait pour Franciska, pour une femme mariée, pour une femme qui n'était plus libre et dont il ne pouvait rien prétendre, sans la rendre coupable et le devenir lui-même. Il avait fait tous ses efforts pour retenir Albéric loin de Bâle; il n'avait pas épargné les conseils, les

supplications; tour à tour ami tendre, et sévère avocat, il avait longtemps espéré que cet amour funeste viendrait à s'assoupir. Mais cet amour ne faisait que croître, et Rodolphe voyait avec désespoir la santé de son meilleur ami s'altérer de jour en jour : Albéric n'était plus reconnaissable; ses joues autrefois si fraîches devenaient pâles et plombées; ses yeux s'environnaient d'un cercle bleuâtre et sinistre. Enfin Rodolphe avait appris en frissonnant du médecin que la vie d'Albéric était menacée et qu'il ne fallait pas s'opposer davantage au désir fébrile et impérieux qui emportait Albéric vers Franciska. Peut-être la vue d'une femme aimée serait-elle plus efficace et plus puissante que toutes les ressources de l'art; peut-être rendrait-elle au malheureux jeune homme le courage et la force de vivre qui semblaient l'avoir abandonné.

Rodolphe n'avait donc plus hésité; et les

deux amis venaient de quitter Francfort, pour se rendre à Bâle. Mais, en route, l'état inquiétant du malade n'avait fait qu'empirer, et le pauvre Albéric s'était mis au lit en arrivant à Bâle. Après quelques jours d'angoisses mortelles, Rodolphe voyait s'évanouir l'espoir de conserver son ami d'enfance, celui qu'il chérissait comme un frère.

On sait déjà tous les efforts qu'avait fait Rodolphe pour s'introduire auprès de Franciska; mais ils étaient restés infructueux. Rodolphe n'avait pas voulu écrire de peur que sa lettre ne tombât entre les mains de M. Horner, dont il connaissait la défiance et la jalousie ombrageuse; mais il ne pouvait supporter l'idée navrante de son pauvre Albéric, pleurant, se tordant les mains, et demandant à grands cris Franciska. Le docteur avait déclaré que la fièvre cérébrale était à son plus haut période, et que d'une heure à l'autre le

malade pouvait être emporté dans un accès. Alors, Rodolphe, égaré par la douleur, avait avoué au médecin la cause réelle de cette maladie, et sans nommer Franciska il avait cru devoir dire que la femme aimée par son ami était mariée et demeurait à Bâle. Le médecin, homme plein d'expérience et d'humanité, n'avait pas fait la moindre question indiscrète à Rodolphe, mais il l'avait supplié de faire tout son possible pour engager cette femme à venir auprès du malade. Cette apparition bien ménagée, disait-il, pouvait produire d'excellents résultats; il avait vu des gens plus dangereusement malades qu'Albéric revenir tout d'un coup à la santé par de pareils moyens.

Rodolphe avait promis de ne rien épargner pour obéir au docteur; mais, comment faire? C'était là une entreprise rude et chanceuse.

Cependant, sans plus de réflexion et n'écoutant que la voix de son cœur, il avait couru, la poitrine gonflée de sanglots, chez madame Horner; il l'avait demandée avec instance plusieurs fois, mais il n'avait eu que cette réponse : *Madame est absente*. Enfin, ayant déclaré qu'une affaire des plus importantes l'amenait chez madame Horner, et surtout au moyen d'une pièce d'or qu'il avait glissée dans la main d'un domestique, Rodolphe était parvenu à s'introduire dans la maison. Par malheur il traversait encore le vestibule, lorsqu'il fut aperçu par un homme à figure hideuse, qui, penchant la tête du haut de l'escalier, le reconnut sans doute, et courut sur-le-champ avertir M. Horner qui était au *casino* voisin.

Franciska, en voyant Rodolphe, ne put retenir un cri de joie. Oubliant la prudence, oubliant qu'elle était la femme d'un autre, elle

n'eut plus qu'un souvenir, et le nom d'Albéric s'élança de ses lèvres.

— Dites! où est-il?... que fait-il?

Rodolphe était pâle; il gardait le silence. Des larmes roulaient dans ses yeux. Une terreur vague et profonde glaça le cœur de Franciska.

— Grand Dieu! qu'est-il donc arrivé?..... Pourquoi ces larmes?

Rodolphe sentait bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre, que M. Horner pouvait arriver d'une seconde à l'autre; mais il n'osait parler, de peur d'éclater en sanglots.

Franciska jette un cri.

— Ah! mort!... Il est mort!

— Non, non, Madame!.....

Et Rodolphe n'en put dire davantage; sa voix s'éteignait dans les larmes.

Soudain un bruit de pas précipités se fait entendre dans le corridor. La porte s'ouvre avec violence : M. Horner paraît.

Rodolphe qui ne s'attendait pas à cette brusque entrée, ne put s'empêcher de tressaillir. M. Horner remarqua ce trouble. Il regardait tour-à-tour Rodolphe et Franciska d'un œil sombre et défiant. Il voit sa femme, pâle, émue.

— Plus de doute! pense-t-il; c'est lui!... c'est Rodolphe!

Cependant Rodolphe venait de reprendre une contenance plus assurée. Il salue avec une politesse un peu cérémonieuse M. Horner, qui ne lui rend qu'une légère inclination de tête et le regarde en serrant les lèvres.

— M. Rodolphe Balmer?... si je ne me trompe?... dit Horner d'une voix sourde.

— C'est bien mon nom, Monsieur, répond Balmer avec quelque embarras.

— Et pourrai-je savoir, Monsieur, ce qui me procure l'honneur de votre visite?...

— Pardon, Monsieur, si j'ai pris la liberté de me présenter dans cette maison, sans en être prié, sans avoir l'honneur d'être connu de vous personnellement... mais il n'y avait pas de temps à perdre... une affaire sérieuse m'amène à Bâle, et si madame Horner veut m'accorder quelques minutes d'entretien, elle pourra bientôt vous dire, Monsieur, que je venais m'acquitter auprès d'elle d'un pénible devoir.....

— Ah!... ah!... Parlez, Monsieur, dit Horner d'une voix sèche et brève, ne vous gênez pas, je vous prie. Il me semble que je puis connaître cette affaire si importante, et que ma présence n'est point de trop ici?...

— Non, sans doute, Monsieur... balbutia Rodolphe dont le trouble augmentait. Mais il ne savait que dire : sa position lui semblait presque inextricable. Comment parler devant M. Horner d'un homme que ce mari jaloux connaissait déjà sans doute pour un ancien rival, d'un homme que Franciska avait aimé, qu'elle aimait peut-être encore?

Rodolphe se trouvait donc en proie à la plus cruelle perplexité. Quant à Franciska, prévoyant une catastrophe qui tout d'abord avait effrayé son esprit, elle s'était laissée tomber dans un fauteuil, et paraissait plongée dans une sorte de stupeur. Son œil était fixe, hagard : on aurait pu voir même, par intervalles, un peu d'égarement dans sa physionomie. Des paroles vagues et entrecoupées sortaient de ses lèvres.

— Allons, Monsieur, veuillez vous expli-

quer, reprit Horner avec une inflexion pleine d'impatience. Pourquoi toutes ces hésitations?

Rodolphe, que sa présence d'esprit avait abandonné un instant, se repentait d'avoir laissé échapper quelques paroles imprudentes; mais ce jeune homme, qui était la franchise et la droiture même, ignorait l'art du mensonge et des subterfuges : la vérité avait donc failli s'échapper de sa bouche.

Il fallait cependant, pour le succès de sa démarche, que M. Horner en ignorât absolument le motif. C'est alors que la nécessité fit soudain naître dans l'esprit de Rodolphe un autre plan qu'il brûlait d'exécuter à l'instant même. Il avait hâte de quitter cette maison pour courir ailleurs; mais avant toute chose, il devait maintenant, pour le repos de Franciska, don-

ner à M. Horner une explication satisfaisante de cette visite presque mystérieuse.

— Parlez donc, je vous en prie, Monsieur, continua M. Horner avec plus d'insistance. Vous habitez Francfort, je crois?... auriez-vous la bonté de nous dire cette affaire grave et sérieuse qui vous conduit à Bâle, qui vous conduit chez moi?... Pardonnez à ma curio-riosité, Monsieur, mais vraiment, je serais très heureux de connaître cette affaire qui doit m'intéresser, puisqu'elle intéresse autant ma femme?...

— Oui, Monsieur, je vous en conjure, parlez! s'écria tout-à-coup Franciska en se levant et courant vers Rodolphe. Que je sache tout!... fût-ce le plus grand des malheurs!... oh!... ne me cachez rien!... que dois-je attendre?...

Rodolphe aurait donné tout au monde afin

de pouvoir seulement glisser un mot à l'oreille de Franciska; mais il ne fallait pas même y penser : un œil d'aigle était rivé sur eux et ne les quittait pas.

Rodolphe alors, comptant sur la jalousie de M. Horner pour lui donner le change, tire vivement de sa poche un papier plié en forme de lettre qu'il laisse tomber aux pieds du mari, comme par mégarde et sans avoir l'air de s'en apercevoir. Celui-ci, persuadé qu'il va découvrir le mot de l'énigme qu'on s'obstine à lui cacher, se baisse avec promptitude et ramasse la lettre. Tout cela est l'affaire d'un instant, mais Rodolphe en profite pour dire tout bas à madame Horner avec une expression solennelle : « Plus un mot! »

Il y avait quelque chose de si grave, de si impératif dans l'accent, dans le geste, dans le regard du jeune Balmer, que Franciska, mal-

gré sa frayeur, comprend aussitôt qu'elle doit garder le silence et ne plus faire la moindre question.

M. Horner est enchanté de son adresse et de sa découverte ; il n'a plus qu'un désir, qu'une pensée : lire ce billet. Aussi ne presse-t-il plus Rodolphe de s'expliquer ; il ne fait rien pour le retenir davantage. Mais il en est sûr maintenant : devant ses yeux est un rival, un homme jeune et beau qui aime Franciska, qui va tenter de la séduire !... Oui, mais à présent qu'il le connaît, cet homme, il ne le redoute plus ; et le serment que fait M. Horner dans le fond de son cœur, c'est un serment de vengeance et de mort.

— Oh ! pense-t-il avec un mélange de fureur et de joie, cette lettre est peut-être un rendez-vous ? Bon ! qu'il vienne !... Il sera bien reçu !... Tout ce que je demande, c'est

qu'il vienne bientôt!... Je veux faire un exemple.

Et serrant les dents, il secouait la tête avec un air de menace.

— Monsieur, dit enfin Rodolphe après un long silence, en saluant Horner avec une politesse froide, je suis désolé de vous avoir fait une visite qui n'a pas l'air de vous être fort agréable. Je vous promets de vous les épargner à l'avenir.

— Eh bien! franchement, Monsieur, vous n'aurez pas tort, et nous pourrons nous en trouver bien l'un et l'autre, répondit Horner d'un rire sardonique. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître très particulièrement, comme vous voyez; seulement un peu de réputation... et j'ai l'habitude de choisir mes amis. D'ailleurs vous devez savoir comme nous vivons à Bâle: nous aimons fort peu les visites

et le monde. Nous sommes heureux chacun chez nous. Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que dans l'intérêt de vos amusements vous avez peut-être mal fait de quitter Francfort?

— Mais ce n'est pas pour longtemps, soyez tranquille, Monsieur, répondit Rodolphe avec sécheresse. En effet, je ne crois pas la ville de Bâle très variée en plaisirs... aussi, n'y suis-je venu que pour des affaires assez peu agréables. Pardonnez, Monsieur, mais il me semblait que la simple politesse m'engageait à venir en passant m'informer des nouvelles de madame Horner. Vous n'ignorez pas sans doute que j'avais l'honneur de connaître beaucoup Madame avant son mariage? Nos familles étaient fort liées; et véritablement je n'aurais pas cru que cette visite dût vous paraître si étrange.

— Tellement étrange, monsieur Rodolphe Balmer, que je vous prie encore de vouloir bien m'en épargner une seconde. Je ne doute pas que vous ne soyez un avocat très distingué; l'honneur et l'espérance du barreau de Francfort. Mais je dois vous dire que je n'ai pas le moindre procès pour le moment.

Chaque parole de M. Horner était si imprégnée de sarcasme et d'amertume, que Rodolphe, malgré sa douceur naturelle, ne put s'empêcher de lui répondre par un coup-d'œil plein de colère; mais il n'avait pas le temps de se fâcher : un autre soin plus grave le réclamait ailleurs. Il se contenta de hausser les épaules, et sortit en saluant madame Horner.

A peine sorti de la maison il avait couru chez M. de Lonsdorf pour accomplir son projet. C'est alors qu'il avait demandé à voir madame de Courteuil.

Ce fut d'abord une scène pleine de tendresse, de larmes et d'amour. Puis enfin Rodolphe aborda vivement le sujet qui l'amenait près d'elle; il dit à Laure que le malheureux Albéric était au moment de rendre le dernier soupir et que la vue de Franciska pouvait seule encore le sauver.

Laure savait toute l'affection de Rodolphe pour Albéric; elle-même connaissait le jeune poète depuis très longtemps, et lui portait une amitié sincère et profonde. Aussi fut-elle au désespoir en apprenant la maladie cruelle d'Albéric. Ce pauvre jeune homme lui paraissait sublime d'héroïsme et d'abnégation : il avait feint de se marier, pour ne plus être un obstacle à l'union de Franciska et de M. Horner.

— Allons, chère et noble amie, dit vivement Rodolphe; du courage! Vite! ne perdez

pas une minute, courez chez Franciska ! qu'elle sache enfin par vous le malheur affreux qui nous menace !.. Dites-lui bien qu'elle seule au monde est capable encore de le sauver ! qu'elle n'hésite pas, qu'elle vous suive !

— Oui ! s'écria Laure avec exaltation. Il faut qu'elle vienne à l'instant même !

Laure n'avait pas réfléchi une seconde aux difficultés nombreuses qui pourraient entraver sa démarche. Ne consultant que son âme ardente et généreuse, elle ne reculait devant aucun sacrifice, devant aucun danger, dès qu'il s'agissait d'un service à rendre, d'une chose héroïque à tenter.

— Oh ! que vous êtes bonne et courageuse ! dit Rodolphe enthousiasmé. Quelle sublime nature que la vôtre !... et combien vous méritez qu'on vous aime ! Laure, chère Laure, ah ! vous me rendez l'espérance !... Oui, vous le

sauverez!... mais adieu, je cours vers lui! ne tardez pas!... Seulement, je vous en conjure, de la prudence, de l'adresse! Que M. Horner ne se doute de rien!

— Reposez-vous sur moi, Rodolphe. Je ne sais pas encore de quelle manière je m'y prendrai, et je prévois quelque difficulté.... mais n'importe! il le faut! Tout réussira. Adieu, cher et bon Rodolphe! courez vers notre pauvre ami!... Ah! s'il peut encore vous entendre, dites-lui qu'on l'aime, qu'on le supplie de vivre!... adieu!

Et prenant la main de Rodolphe dans les siennes, elle fit quelques pas avec lui vers la porte. Rodolphe la regarda un instant avec une expression ineffable de reconnaissance et d'amour, puis il sortit.

Lorsqu'il traversa l'antichambre, il ne remarqua point dans sa précipitation le vieux

Robert, qui pleurait silencieusement, et joignait les mains en levant au plafond des yeux désespérés. Le pauvre domestique avait bien raison de s'affliger ainsi.

X.

Laure était rentrée promptement dans sa chambre pour aller prendre sa pelisse et son chapeau. Elle venait d'ouvrir une armoire quand elle entendit soudain un grand bruit de voix dans la pièce voisine. Cette armoire n'était séparée de la chambre de son père que par une mince cloison.

Laure, frappée d'étonnement, écoute... Elle

reconnaît la voix du baron, forte et vibrante de colère; puis elle entend une autre voix brève et rauque, entrecoupée d'une toux fréquente.

Il était facile de comprendre que deux personnes discutaient d'une manière très vive; mais bien que Laure prêtât l'oreille avec beaucoup d'attention, elle ne pouvait saisir que des lambeaux de phrases assez vagues, dont la signification lui semblait menaçante. De temps à autre, pourtant, lorsque les deux interlocuteurs se rapprochaient de la cloison, ou quand leur voix s'élevait plus forte, Laure pouvait suivre le dialogue. Le baron s'asseyait tour-à-tour et marchait à grands pas dans sa chambre. Enfin il s'arrêta près de la cloison.

— Ainsi, vous ne voulez pas, monsieur le baron? disait la voix sèche et brève.

— Non, jamais! jamais! répondait le vieux gentilhomme en frappant du pied.

— Mais songez-y!... Je puis être dangereux. J'ai dans les mains des armes terribles contre vous.

— Eh bien! servez-vous-en!

Et le silence régna quelques secondes. Laure écoutait toujours; elle était pâle, tremblante, et son cœur battait avec violence. Qu'est-ce donc?... pensait-elle.

— Une fois! deux fois! reprenait la voix catarrheuse; y consentez-vous?

— Non! non!

En même temps, M. de Lonsdorf frappa du poing sur le marbre d'un guéridon où se trouvaient plusieurs tasses de porcelaine qui se brisèrent.

L'inquiétude de Laure augmentait. Ne pou-

vant comprendre d'où venait ce bruit, elle fut sur le point de courir à la chambre de son père, mais elle n'osa point. Elle savait, depuis son enfance, que le baron ne pouvait souffrir qu'on se mêlât de ses affaires, et qu'on lui fît la moindre question dans certaines circonstances. D'ailleurs, puisque M. de Lonsdorf n'appelait personne et ne sonnait pas son domestique, c'est qu'il ne voulait point qu'on entrât. Elle prit donc le parti d'écouter encore et d'attendre, prête à voler au secours de son père dès qu'on paraîtrait vouloir exercer quelque violence contre lui.

Il se passa plusieurs minutes avant que la discussion se ranimât. Le silence n'était interrompu dans la chambre voisine que par un bruit de fauteuils qu'on changeait de place : quelques pas enfin craquèrent sur le parquet.

— Vous espérez donc gagner ce procès? re-

prit soudain la voix sèche d'un accent railleur.

— Je fais plus qu'espérer, je suis sûr!... dit le baron en accentuant avec force le dernier mot; oui, sûr, Monsieur, s'il y a quelque justice encore sur la terre!

— Ah! ah! ah!

Et ce rire s'éteignit dans un accès de toux.

— On vous a donc payé bien cher, ajouta le baron, pour que vous mettiez à cela tant d'insistance et d'effronterie?

— Et pourquoi le nierais-je, monsieur le baron! Oui, sans doute, on m'a payé, grandement payé; et c'est tout simple! Je suis homme d'affaires, et je ne donne pas mes consultations pour rien; non, ma foi! pas plus que je ne prête mon argent sans intérêt pour les beaux yeux de mes débiteurs. Il me semble, mon-

sieur le baron, que vous seriez très sage d'entrer en arrangement ?... Ce procès peut durer vingt ans et plus. Il vous ruine ! Vous n'aurez plus bientôt de quoi payer vos avoués et vos avocats... Et puis, en fin de compte, après tant de peines et de dépenses, il est fort possible encore que vous perdiez, oh ! fort possible !... Vous avez affaire à rude partie !... Et d'ailleurs, vous savez bien que, pour gagner un procès, il faut de l'argent ?

— Mais quand on a trente mille fois raison ! cria M. de Lonsdorf avec énergie.

— Hé ! hé ! on a quarante mille fois tort, quand on n'a pas d'argent ! Je vous répète, monsieur le baron, avec tout le respect que vous méritez, je vous répète qu'il faut absolument en finir. Je l'ai promis, je me suis engagé d'honneur ; et je viens aujourd'hui pour obtenir votre désistement...

— Jamais !

— Votre adversaire est généreux, monsieur le baron. Il vous fait compter cinquante mille francs sur l'heure, et vous lui abandonnez tous vos prétendus droits...

— Insolent ! interrompit M. de Lonsdorf dans un transport d'indignation, est-ce que vous êtes venu chez moi pour m'insulter ?

— Non, monsieur le baron, au contraire. C'est tout simplement pour vous rendre service. Vous êtes, comme vous savez très bien, dans la plus triste position du monde, sans argent, sans crédit, avec des billets et des lettres de change sur les épaules, qui peuvent vous faire arrêter aujourd'hui même..... Et moi je vous offre, en homme pacifique, de suspendre les poursuites, de reculer vos échéances à trois mois, de vous faire tomber

du ciel cinquante mille francs. Ce n'est pas à dédaigner.

— Mais, drôle, repartit M. de Lonsdorf avec une fureur croissante, tu sais bien que c'est un vol manifeste!..... Cinquante mille francs, quand mes fermes d'Alsace en valent trois cent mille!

— C'est possible! oui, si elles vous appartenaient sans litige. Mais oubliez-vous donc que tout cela est sous le séquestre?... Vous ne touchez pas un liard des revenus. L'exploitation est presque nulle depuis des années... vous sentez bien que cet interminable procès écarte les fermiers qui se présentent. Allons, je vous en supplie, monsieur le baron, arrangeons-nous... Ecoutez, si par hasard on vous offrait cinquante-cinq mille francs?... oui, en vérité, il ne serait pas impossible qu'on allât jusqu'à cette somme exorbitante... Je

m'avance trop, peut-être; mais n'importe! c'est à mes risques et périls!... Oui, tenez, je m'engage à vous compter cinquante mille francs, c'est-à-dire à vous signer une obligation pour la personne dont je suis mandataire... mais vous, en échange, vous allez me signer cet acte, n'est-ce pas?...

— Non, mille fois non! s'écria le gentilhomme de plus en plus exaspéré. Je n'accepte pas cette transaction lâche et ignoble! Je plaiderai!... je gagnerai... ou je perdrai, n'importe!... Mais enfin je n'aurai pas traité avec des fripons!... C'est aux tribunaux que j'en appelle!... entendez-vous, monsieur Joseph? je ne veux pas d'arrangement... tout ou rien! Vous me proposeriez deux cent mille francs, trois cent mille francs, que je vous dirais *non! toujours non!*

— Ne vous échauffez point, je vous en con-

jure, répondit Joseph d'une voix ironiquement doucereuse. C'est très inutile, on ne vous offrira pas trois cent mille francs.

— Accepter une somme quelconque, poursuivit le baron d'une voix forte, ce serait faire croire que j'ai peur de perdre mon procès!... Ce serait avouer que je ne suis pas sûr de mes droits!..... Ce serait enfin m'accuser moi-même d'injustice et de fourberie, puisque, depuis dix ans que je plaide, je n'ai voulu entendre parler d'aucun accommodement. Entendez-vous, monsieur Joseph, je ne veux pas!

— Vous êtes bien fier, monsieur le baron, murmura Joseph avec amertume. Eh bien! alors, soyez donc tout-à-fait grand seigneur, payez vos dettes!... faites honneur à votre signature. Voici un billet de quatre mille francs : payez!

— Mais c'est une barbarie, une lâcheté infâme! s'écria le baron avec une douloureuse énergie. Voilà plus de quinze jours que vous êtes prévenu! vous saviez que, par un enchaînement de circonstances fatales, impossibles à prévoir, vous saviez que je ne pouvais payer ce billet le jour de l'échéance. Vous m'aviez promis, sur l'honneur, de ne pas faire de poursuite et d'attendre une semaine encore!... Si vous ne m'aviez pas fait cette promesse, j'aurais pu sans doute, à force de peines et de sacrifices, me procurer la somme nécessaire...

— Que voulez-vous, monsieur le baron? ce n'est pas ma faute si vous refusez de vous entendre avec moi. J'avais en effet l'intention de ne rien exiger pour le moment, et de vous donner toute espèce de latitude parce que je comptais sur des rentrées fort importantes.... mais vous dérangez tous mes calculs! Vous

me faites perdre, sans aucun profit pour vous, une somme magnifique qui m'était promise, en cas de succès, par votre partie adverse..... Il faut donc bien que je me dédommage d'un autre côté : moi aussi j'ai des obligations à remplir, des billets à payer, et c'est pourquoi j'exige aujourd'hui même ce qui m'est dû.

— Mais je vous répète, monsieur Joseph, qu'il m'est absolument impossible de vous satisfaire; attendez seulement huit jours; vous ne perdrez pas un batz... que diantre! je suis homme d'honneur!

— Je ne dis pas le contraire, monsieur le baron, mais si vous tenez à conserver ce titre, alors faites ce que font les gens d'honneur : satisfaites à vos engagements.

— Malheureux! interrompit le baron d'une voix sourde de colère; mais vous savez bien

que si je pouvais m'arracher le cœur pour y trouver de l'or, je le ferais tout de suite, afin de vous payer !... actuellement, vous dis-je, il m'est impossible de vous donner de l'argent !... Je suis sans ressources !... Patientez huit jours !

— Pas un jour, pas une heure !... Non, j'y suis résolu, monsieur le baron !... Je cours de ce pas chez mon huissier, chez les recors !...

Et l'usurier sans doute voulut sortir : Il se fit dans la chambre un grand bruit de chaussure, une espèce de piétinement qui annonçaient une lutte, comme si le vieux gentilhomme eût essayé de retenir Joseph.

Laure fut si épouvantée qu'elle s'élança brusquement hors de sa chambre, pour voler au secours de son père. Au même instant la porte du baron s'ouvrit avec violence.

— Sors, misérable ! s'écria-t-il en poussant

Joseph par les épaules ; puis la porte se referma vivement.

Laure, se trouvant presque face à face avec Joseph, le prit par le bras, et lui fit signe de la suivre dans sa chambre ; car elle était si profondément émue, que sa langue n'avait pu former aucun son.

Joseph, un peu abasourdi de la façon très cavalière dont il venait d'être congédié, se laissa conduire par madame de Courteuil, sans opposer la moindre résistance.

— Monsieur, dit Laure d'un accent agité en ouvrant un tiroir qui contenait ses bijoux, tout ce qui est là dedans vous appartient, si vous consentez à suspendre vos poursuites seulement trois mois.....

Les petits yeux de Joseph étincelèrent. Il regarda tour-à-tour les bijoux et madame de

Courteuil; puis, après avoir semblé réfléchir quelques secondes, il dit en ricanant :

— J'accepte.

— Eh bien! voici une plume, engagez-vous par écrit à ce que je vous demande.

Joseph, tremblant que la jeune dame ne voulût plus signer ce pacte étrange, s'il lui donnait le temps de la réflexion, Joseph se hâta de griffonner sur son genou quatre ou cinq lignes dont Laure parut se contenter. Puis, raclant avec ses doigts crochus le fond du tiroir, il prit, sans rien oublier, tout ce qui pouvait avoir quelque valeur; il engloutit rapidement tout cela dans une large poche qui avait l'air d'une gibecière, et salua madame de Courteuil avec une affectation de politesse qui n'était pas sans un mélange de raillerie.

— Ma jeune dame, dit-il en ricanant selon son habitude; au moins vous êtes beaucoup

plus raisonnable que M. votre père, et l'on peut s'entendre avec vous; n'allez pas croire pourtant que j'aie une autre intention que de vous obliger... Tous ces bijoux-là n'ont pas grand prix; mais c'est égal! Je ne suis pas un juif, quoi qu'on en dise. J'accorde à M. de Lonsdorf un délai de trois mois.

— Mais, je vous en conjure, Monsieur, repartit Laure d'une voix suppliante, que mon père ne sache pas nos conventions; il ne voudrait pas accepter.

— Il ne saura pas la moindre chose, ma jeune et charmante dame; soyez sans inquiétude. Moi, d'abord, je n'ai pas le moindre intérêt à lui conter l'affaire. Ayez autant de discrétion que moi, c'est tout ce que je désire.

Et Joseph, qui avait toujours peur qu'on ne lui fît rendre gorge, sortit de la chambre

avec précipitation, et ne respira librement, qu'une fois hors de la maison.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que madame de Courteuil marchait déjà rapidement vers la demeure de Franciska.

XI.

Après avoir causé longtemps avec M. Horner, Gaspard était sorti peu satisfait de son patron ; un nuage sombre rendait plus sinistre encore l'expression de ses yeux pleins de haine et de méchanceté.

— C'est bon, murmurait-il entre ses dents, une autre fois nous serons plus habiles. Que

diable! aussi, faut-il que je sois niais pour avoir pu m'imaginer un instant que ce ladre-là me donnerait un batz!.... Non non, il me laisserait bien crever comme un chien sur la paille! il laisserait bien tous ces gredins d'huissiers me prendre à la gorge, sans délier les cordons de sa bourse!... et puis, après cela, il vient me demander des services!..... nous verrons, mon cher maître... à l'avenir, je serai moins idiot, nous jouerons argent sur table!

Ce monologue assez bourru se faisait à voix basse et tellement indistincte qu'on n'aurait pu entendre par-ci par là, que de vagues et incohérentes syllabes qui ne ressemblaient pas trop mal, pour les intonations, aux grondements sourds d'un dogue en colère. Aussi la femme de chambre de madame Horner, qui passait dans ce moment-là près de Gaspard, ne put-elle s'empêcher de tressaillir.

Gaspard, la tête basse et le dos plus courbé encore que de coutume, remonta dans son grenier dont il ferma la porte à double tour comme s'il eût craint d'être surpris dans l'occupation à laquelle il allait se livrer.

Il fit d'abord quelques tours de promenade dans sa chambre en ayant l'air de compter sur ses doigts; puis, ouvrant une armoire, il en tira vivement un cornet avec plusieurs dés.

— Voyons un peu, marmotta le bossu en agitant le cornet, voyons si la chance va bien tourner... Ma vieille sibylle m'a prédit des choses superbes pour la fin du mois... Encore vingt-six jours!... je suis las d'attendre... mais vingt-six jours, c'est bien vite passé!... Voyons si les dés sont d'accord aujourd'hui avec ma sorcière. Un seul coup! pas davantage.

En parlant ainsi, Gaspard jette les dés sur une table couverte de paperasses.

— Cinq! six! s'écria-t-il avec une joie sauvage en se frottant les mains. Quel bonheur! c'est cela! quatre fois cinq dans vingt, et puis six!... vingt-six! Oui, c'est le nombre de jours qui me restent encore à franchir pour être heureux et riche!... Oh! si j'étais riche!..... Je le serai!.. je le serai!

Il se laissa tomber dans un vieux fauteuil de cuir tout en lambeaux, et demeura quelques moments la tête dans ses mains comme un homme qui réfléchit profondément.

— Oui! reprit-il en hochant la tête avec une expression de menace lugubre, avant peu de temps j'aurai sans doute pris ma revanche! Il se prépare ici des choses que mon cher patron ne prévoit guère, je pense, mais que je distingue déjà très bien dans l'avenir. Allons,

c'est à moi, maintenant, à tirer bon parti de mon rôle... Oh! que j'attrape seulement un secret, un seul, mais qui en vaille la peine, et je le changerai tout de suite en Pactole!..... Ah! ah! ah! ah! mon estimable patron, poursuivit-il avec un éclat de rire sardonique, vous me logez dans un grenier comme un pauvre rat qui gèle sous les tuiles!... Vous me donnez à peine de quoi manger du pain dur et de la vache; mais patience! patience! nous boirons du vin de Champagne comme les autres, et cela, certes, avant qu'il soit peu!

La cervelle de Gaspard était si pleine des fumées de l'ambition, si brûlante de convoitise, que ses artères battaient violemment; et des gouttes de sueur inondaient ses tempes.

Il ouvrit sa petite lucarne qui faisait la dérision d'une fenêtre, et s'accouda sur l'appui en briques, pour respirer un air plus frais.

Tandis que son tumultueux soliloque continuait sourdement dans sa pensée, il laissait errer des regards distraits dans les rues voisines qu'il dominait de sa fenêtre.

Le jour commençait à baisser et les passants devenaient plus rares. Cependant il faisait assez clair encore pour distinguer les objets et reconnaître quelqu'un à certaine distance.

Depuis un quart d'heure Gaspard conservait la même attitude, regardant tout sans rien voir, et ne faisant attention à rien. Mais tout-à-coup il croit s'entendre appeler dans la rue; il baisse la tête et voit sur le perron un homme qui le salue d'un air de connaissance. Cet homme paraît être un vieillard maigre et courbé, qui monte avec peine les marches du perron, et tousse à chaque pas.

— Ah! toujours ce maudit vieux! mar-

motte Gaspard avec impatience. Il ne pourra donc pas mourir?

Le vieillard saluait toujours avec la main et faisait signe qu'il allait monter; mais soudain il se retourne en tressaillant. Une voix connue venait de frapper son oreille.

— Monsieur Joseph?

— Quoi! vous ici, Madame?... répond le vieux usurier avec un mélange de crainte et de sarcasme. Est-ce que vous avez déjà regret de notre arrangement? C'est comme vous voudrez; moi d'abord, je n'y tiens pas du tout.

— Non, non, monsieur Joseph, je ne me repens de rien... au contraire, je n'ai que des remercîments à vous adresser. Mais, n'est-ce pas, maintenant je ne dois plus avoir d'inquiétudes? mon père ne sera plus tourmenté...

—Non, non, ma belle dame, pas avant trois

mois. Je vous ai promis et vous pouvez dormir tranquille... mais je vous en conjure, n'allez pas un beau jour m'adresser des reproches, et me dire que vous avez fait avec moi un mauvais marché. Surtout n'allez pas vous plaindre à M. Horner ; ne lui parlez de rien vous-même.....

— Je n'en ai pas la moindre envie, je vous jure, répliqua vivement Laure; car c'était elle qui venait en toute hâte communiquer à son amie la fâcheuse nouvelle qu'elle avait apprise quelques instants auparavant.

— Mais pourtant, reprit Joseph avec un peu d'inquiétude, vous allez voir sans doute M. Horner.

— Non, non, pas du tout, je vais voir ma cousine. Mais pardon, monsieur Joseph, je suis très pressée.

En même temps elle frappa plusieurs coups à la porte, comme une personne qui n'est pas en humeur d'attendre; et dès qu'on lui eut ouvert, elle se dirigea précipitamment vers la chambre de Franciska.

Gaspard était descendu bien vite de sa mansarde en apercevant madame de Courteuil, et s'était blotti dans un angle obscur du vestibule, pour la voir passer.

— Oh! qu'elle est belle! murmura-t-il en grinçant des dents, tandis que son cœur battait à se rompre au fond de sa poitrine osseuse. Et ne pouvoir la presser dans mes bras, lui dire!....

Puis, comme emporté par un élan magnétique, il court vers Laure et lui barre le passage : celle-ci qui était bien loin de s'attendre à cette malencontreuse apparition, ne peut

retenir un cri de surprise, malgré sa bravoure et sa fermeté naturelle.

— Eh bien! êtes-vous fou, monsieur le secrétaire? dit-elle en souriant avec contrainte ; vous avez failli m'écraser.

Gaspard n'a pas la force de répondre. Il est immobile et la bouche béante; ses yeux un instant se couvrent de vapeurs; et quand ils s'éclaircissent, Laure avait disparu.

— Oh! rage! dit sourdement Gaspard en remontant à sa mansarde; elle me trouve hideux! je lui fais peur! Allons! allons! vieux fou que tu es, pauvre bossu, pauvre monstre, ne songe plus aux jolies femmes! Songe à la fortune, songe à l'argent! Tout est là! Et d'ailleurs de belles pièces d'or sonnantes valent bien des yeux bleus ou noirs, fussent-ils les plus charmants du monde!... Mais j'ai beau faire, cette femme, elle me trouble, elle me brûle

le sang dans les veines!... Oh! misérable fou!

Tandis qu'il remontait l'escalier, tout en murmurant des monosyllabes de colère, il se sentit frapper sur l'épaule avec familiarité.

— Eh bien! mon cher Gaspard, dit une petite voix aigre et criarde, comment nous portons-nous aujourd'hui?

Gaspard tourna la tête et vit Joseph qui le regardait d'un air passablement goguenard.

— Ah! c'est vous, l'ami? répondit Gaspard d'un ton bourru, vous n'êtes donc pas entré chez le patron?

— Pas encore, pas encore, mon brave monsieur Gaspard; vous voyez que je vous donne la préférence.....

— Vous êtes bien bon de me donner la pré-

férence, l'ami Joseph; malheureusement vous ne donnez rien d'autre.

— Ah! ah! des allusions hostiles. C'est mal, Gaspard, c'est mal! Vous ne pouvez pas dire que vous n'êtes pas mon obligé, et qui plus est, mon débiteur.

— Eh! qui prétend le contraire? répliqua Gaspard en fronçant le sourcil avec une expression qui fit courir un froid mortel dans les membres chétifs de l'usurier. Est-ce que je suis de ces gens qui renient leurs dettes?...

— Non, non, pas tout-à-fait!... Mais vous feriez peut-être mieux de les payer, monsieur Gaspard... Tenez, franchement, vous me rendrez un très grand service, de me donner seulement une dizaine de louis : je suis dans une détresse effroyable; j'ai fait des pertes...

— Et moi, j'en ai fait bien d'autres, répondit Gaspard d'un air sombre.

— Comment? vous avez encore perdu au jeu, monsieur Gaspard?... Mais vous êtes donc incorrigible?...

— Allons, pas de morale, Joseph! Je vous la permettrais tout au plus si elle était accompagnée d'espèces sonnantes... Parbleu! puisque vous êtes venu, je ne serais pas fâché de vous dire deux mots en particulier. J'avais bonne envie de vous écrire ou de vous aller voir, mais je n'osais pas...

— Vraiment? dit Joseph avec une grimace railleuse. Je ne vous croyais pas si timide, monsieur Gaspard, surtout avec moi; car je sais bien qu'avec votre maître, avec M. Horner, vous êtes tout autre, souple comme un jonc, malgré la petite incommodité...

En même temps il désignait la bosse de Gaspard.

— Trève de mauvaises plaisanteries! dit

Gaspard d'un air menaçant, elles pourraient vous coûter cher, l'ami!... Vous savez que les bossus ont le bras fort?

Et Gaspard avait pris dans ses longs doigts crochus la main décharnée du vieillard qui fit un cri de douleur.

— Bon! vous criez, et je vous touche à peine, reprit froidement Gaspard dont la colère parut s'apaiser tout à coup.

Gaspard finissait de parler, quand un coup de sonnette, venu du fond de l'appartement, retentit avec force.

— C'est M. Horner qui sonne, dit Gaspard avec humeur; je parie que c'est encore moi qu'il appelle! Oh! quand donc cessera ce maudit esclavage!

Les dernières vibrations de la sonnette résonnaient encore, lorsqu'une porte s'ouvrit et

M. Horner parut, enveloppé dans sa robe de chambre. Il aperçut, en levant la tête, Gaspard et Joseph, causant sur l'escalier.

— Qui est-ce qui vient d'entrer? demanda M. Horner.

Gaspard, dont le ressentiment n'était pas encore apaisé, eut grande envie de répondre à M. Horner, qu'en définitive il était son secrétaire et non pas son domestique; mais le bossu, qui ne tremblait devant personne, n'osa pas risquer, en présence de son maître, une pareille insolence. Il n'attendit pas même que M. Horner réitérât sa question : il répondit que madame de Courteuil venait d'entrer et qu'elle était chez madame Horner.

— Encore elle! murmura M. Horner. Mais dites-moi donc, Gaspard, quelle est donc la personne qui cause sur l'escalier avec vous? N'est-ce pas Joseph?

— C'est moi-même, Monsieur, pour vous servir, répondit l'usurier en penchant sa tête branlante au-dessus de la rampe et faisant les salutations les plus respectueuses.

— Eh bien! Joseph, pourquoi n'êtes-vous pas entré tout de suite chez moi?... Vous saviez que je vous attendais... Allons, allons, descendez vite; nous avons à causer ensemble.

— J'accours, Monsieur, dit Joseph qui, dans son empressement à descendre, faillit rouler du haut en bas de l'escalier.

— Je vous attends, Joseph, dit à demi-voix Gaspard. Il faut absolument que je vous parle... C'est une affaire d'or que j'ai à vous proposer.

Joseph se retourna vivement vers le secrétaire, et lui fit signe qu'il remonterait.

— Allons, allons donc! cria M. Horner qui s'impatientait déjà. Et vous, Gaspard, faites ce que je vous ai dit : N'oubliez pas mes ordres.

A peine entré, avec Joseph, dans son appartement, M. Horner en sortit presque aussitôt, comme frappé d'une idée subite.

— Je suis à vous, Joseph, dit-il, dans une minute.

Et comme s'il eût craint qu'en son absence Joseph n'eût la fantaisie de s'en aller, il ferma la porte à double tour. Joseph, se voyant en prison, donna de bon cœur M. Horner à tous les diables; enfin, après avoir soulagé un peu sa colère avec une foule de blasphèmes, il prit le parti de s'asseoir dans un excellent fauteuil rembourré qui lui tendait les bras.

XII.

Depuis un quart-d'heure environ que Laure était entrée dans la chambre de Franciska, on aurait pu entendre en écoutant aux portes un dialogue assez vif entre les deux amies, et par moment des exclamations déchirantes qui n'eussent pas sans doute réjoui M. Horner,

mais qu'il eût donné beaucoup pour entendre. Malheureusement pour lui il arrivait trop tard : Au moment où il se disposait à ouvrir la porte, elle s'ouvrait, et le mari se trouvait face à face avec sa femme, pâle et les joues ruisselantes de larmes.

M. Horner, frappé de saisissement, crut d'abord que Franciska venait d'apprendre un malheur, et quoiqu'il ne fût pas d'un naturel très sensible, il ne put se défendre d'une certaine émotion.

— Eh bien ! qu'avez-vous donc, ma chère Franciska ? demanda-t-il.

Mais celle-ci ne l'avait pas vu sans doute et ne l'entendait point, car elle ne fit aucune réponse ; et, folle, éperdue, elle entraînait Laure vers la porte.

— Venez ! disait-elle d'une voix suffoquée

de sanglots, il en est temps encore peut-être!... Venez!

Mais Laure qui avait plus de présence d'esprit que Franciska, et qui d'ailleurs ne pouvait, dans cette occasion, éprouver un pareil chagrin, Laure, craignant que sa cousine ne laissât échapper quelques mots compromettants, un nom peut-être, se hâta d'adresser la parole à M. Horner.

— Ah! que je suis aise de vous voir, mon cher cousin, dit-elle d'un air dégagé. C'est ma bonne étoile qui vous envoie : j'allais vous relancer jusque dans votre cabinet, et ma cousine, qui est une véritable enfant, voulait à toute force me retenir.

— Et que puis-je pour votre service, ma belle cousine? répondit Horner en la regardant avec une expression pleine de défiance. Je serais enchanté de vous être agréable...

— Oh! vous pouvez être charmant, je vous jure, cousin, et cela sans beaucoup de peine : il faut seulement que vous me promettiez...

— Pardon, interrompit sèchement Horner en jetant sur sa femme un coup-d'œil inquisiteur; je voudrais savoir auparavant ce qui afflige ma pauvre Franciska?... Voyez donc... comme elle est blanche!... comme elle pleure! Qu'as-tu, Franciska?... Allons, parle, je t'en conjure...

— Ce n'est rien, mon ami, balbutia-t-elle en baissant la tête sans cesser de pleurer.

— Rien, dis-tu? alors pourquoi ces larmes?

— C'est un enfant, vous dis-je, que cette pauvre Franciska! se hâta de répondre madame de Courteuil. Vous ne sauriez croire ce qui la désole à ce point? Non, j'en suis sûre, je vous

le donnerais en mille, que vous ne devineriez jamais.

— Mais il ne s'agit pas d'énigmes, reprit M. Horner d'un ton maussade, et je ne suis pas homme à prendre le change. Franciska, voyons, expliquez-vous?... Tout à l'heure en entrant, je vous ai bien entendue... Vous disiez à Madame : « *Venez! il en est temps encore peut-être!* » Et votre voix était agitée, sanglotante... Allons, je veux savoir pourquoi ce trouble?... Je veux l'explication de ces paroles mystérieuses...

— Eh bien!... vous allez tout savoir! s'écrie Franciska d'une voix poignante. Mais vous ne me retiendrez pas!... Non! j'irai malgré vous!... Je le veux!... Je le veux!

En même temps elle s'élançait vers la porte. Son mari l'arrête par le bras.

M. Horner était blanc comme un linge; ses

lèvres serrées tressaillaient convulsivement; il y avait des éclairs dans ses yeux. On pouvait comprendre à la contraction des muscles de son visage, qu'une sourde colère bouillonnait en lui, et qu'un orage terrible allait éclater. Mais Franciska, ordinairement si timide, si tremblante même en présence de son mari courroucé, Franciska ne semblait point épouvantée le moins du monde; et la douleur profonde, qui lui torturait l'âme, empêchait la frayeur d'y pénétrer.

— C'en est trop! s'écria M. Horner en frappant du pied avec impatience. Me prend-on pour un jouet, pour un automate?... Est-ce ainsi qu'on me brave chez moi?... Entendez-vous, Madame, entendez-vous? ajouta-t-il en serrant avec force une main de Franciska dans les siennes, j'exige qu'on me dise tout, à l'instant!... Oh! prenez-y garde! ne poussez pas à bout ma colère!

— Eh bien ! Monsieur, répondit Laure avec une inflexion de voix énergique et sévère, vous allez tout savoir. Mais, en vérité, permettez-moi de vous dire que vous employez de mauvais moyens pour savoir les choses. Un peu de douceur ne gâterait rien...

— Je dois faire observer à madame de Courteuil que je suis chez moi, interrompit brutalement Horner, et je la prie de vouloir bien garder ses leçons pour d'autres. D'ailleurs ce n'est pas elle que j'interroge... Je n'en ai ni le droit, ni le désir. Je m'adresse à ma femme, et c'est ma femme qui doit me répondre.

— Elle ne vous répondra pas, Monsieur, poursuivit Laure avec courage; vous voyez bien que vous l'effrayez avec vos regards pleins de colère et vos éclats de voix terribles. Je vous répète qu'au moment où vous êtes entré, j'allais chez vous pour vous dire, de plein

gré, ce que maintenant vous voudriez apprendre de force. Franciska vous a dit que notre meilleure amie de pension, Brigitte Hansen, était sur le point de se marier...

— Oui, sans doute, repartit M. Horner, mais il n'est pas question de Brigitte Hansen...

— Au contraire, Monsieur, il est question d'elle plus que jamais, continua Laure avec vivacité. C'est à Mulhouse qu'elle se marie, et franchement, nous, ses compagnes d'enfance, nous serions inexcusables de ne pas danser à son bal de noces. Ce serait un affreux crève-cœur pour elle et pour nous, Monsieur!... Moi, d'abord je n'y veux pas aller si Franciska ne m'accompagne point : je serais trop triste, et cela porterait malheur à notre pauvre amie...

Tandis que Laure parlait avec une extrême

volubilité, M. Horner, qui avait eu plusieurs fois envie de l'interrompre, ne l'avait pas fait dans la seule espérance d'arriver enfin à une explication qu'il désirait si vivement. Mais, voyant qu'il n'apprenait rien de nouveau, il crut que Laure voulait l'endormir avec des paroles insignifiantes, et se jouer de lui peut-être.

— Vous abusez de ma patience! s'écria-t-il enfin en croisant les bras et fronçant le sourcil. Je ne vous demande pas tous ces inutiles bavardages; je ne vous parle ni de mademoiselle Brigitte, ni de son bal. Franciska sait fort bien qu'elle ne doit pas y aller : elle en a pris son parti...

— Non, pas du tout, Monsieur, répliquà Laure. Elle est si loin d'avoir renoncé à son projet, qu'elle a déjà commandé sa toilette de bal...

— Si c'était vrai! dit Horner en secouant la tête.

— C'est tellement vrai, poursuivit Laure, qu'elle recevra dans quelques jours, de Mulhouse, une robe délicieuse... Mais, allons, allons, du calme, mon cher cousin; il était bien entendu qu'on ne ferait rien sans votre permission. Tenez, je vais tout vous dire; grondez-moi bien fort, je le mérite... Mais je ne veux pas que la pauvre Franciska porte la peine de mes torts. Elle était désolée de votre défense, elle aurait donné son plus beau diamant pour aller à ce bal; mais enfin, comme vous disiez tout à l'heure, elle avait pris courageusement son parti... Elle n'y pensait plus... C'est-à-dire elle y pensait toujours, mais ne disait rien. Seulement elle pleurait, la pauvre cousine : c'était à fendre l'âme!... Ma foi, j'ai eu pitié d'elle, et je lui ai promis

de si bien faire que j'obtiendrais de vous la permission...

— Jamais! jamais! interrompit Horner d'un ton bourru.

— Alors, vous me ferez manquer à ma parole, car j'avais juré d'obtenir cela de vous!... Oui, tout à l'heure encore j'en étais sûre, et voilà pourquoi j'allais vous trouver quand vous êtes venu. Quant à Franciska, il est juste de dire qu'elle faisait tout au monde pour m'empêcher de sortir; elle se repentait d'avoir commandé en cachette sa robe de bal; elle voulait écrire à sa couturière de ne rien lui envoyer. — Mais il est trop tard, lui disais-je. —Non, criait-elle de toutes ses forces, *il en est temps encore, peut-être!* Voilà ce que vous avez entendu; et vraiment il n'y a pas de quoi se travailler la tête.

Franciska, qui depuis quelques instants

suivait avec anxiété les paroles de Laure, comprit qu'il fallait dire comme elle, pour endormir les soupçons de M. Horner, et pour ne pas faire manquer un projet qui pouvait s'exécuter encore avec un peu de circonspection et d'adresse.

— Vous avez entendu, n'est-ce pas? dit Horner en lançant à sa femme un regard perçant et plein d'une sombre défiance. Est-ce là toute l'explication que vous avez à me donner?

— Je n'ai rien d'autre à vous dire, Monsieur, répondit Franciska d'une voix altérée. Maintenant que vous savez tout, puis-je vous demander si je dois ou non contremander ma robe de bal?

— Laissez les choses telles qu'elles sont, Franciska, dit M. Horner d'un ton plus calme, mais où vibrait encore un reste de colère

étouffée. Une robe de bal n'est jamais de trop dans la toilette d'une jolie femme... D'ailleurs nous verrons, mon amie : ce fameux bal n'est pas pour ce soir. D'ici là mes idées peuvent changer... Il peut y avoir du nouveau dans la maison.

Laure avait les yeux attachés sur M. Horner, tandis qu'il parlait, et elle crut voir dans le visage contracté de cet homme, et dans la mystérieuse obscurité de ses dernières paroles, comme une menace sombre et fatale.

— Mais voyez donc, chère cousine, reprit M. Horner d'un ton plus doux et presque bienveillant; voilà qu'il se fait tard! Et puis le ciel est un peu couvert... Vous auriez tort, je crois, d'attendre la nuit close pour rentrer chez vous... Ce n'est pas qu'il y ait grand danger la nuit dans notre bonne ville de Bâle, mais cependant songez que vous êtes seule, et

que vous avez le pont à traverser... Vous savez qu'il y a trois mois on a précipité, de ce même pont, un jeune homme...

— Oui, oui, cousin, interrompit Laure en souriant, je n'ai pas oublié cette tragique histoire, et je profite de l'aimable avis que vous me donnez : je me sauve bien vite. Adieu, Franciska; j'espère que tu es contente? Je laisse ton cher mari dans les meilleures dispositions du monde. Allons, vite, embrassons-nous...

Et tout en se penchant sur Franciska pour l'embrasser, elle lui glissa quelques mots à l'oreille. Franciska fit un signe affirmatif.

A peine madame de Courteuil fut-elle partie, que M. Horner, se rappelant qu'il avait laissé Joseph enfermé, sortit brusquement de la chambre, et courut délivrer son prisonnier.

Il était temps; Joseph, impatienté d'atten-

dre, et songeant déjà aux horreurs de la famine, frappait à coups désespérés contre la porte et criait au secours.

M. Horner ouvrit.

Mais on aurait tort de croire que l'humanité seule le ramenait vers Joseph. Bien au contraire, ce n'était qu'une idée de vengeance : il haïssait plus que jamais madame de Courteuil et son père ; il avait soif de leur humiliation ; et c'est par le vieux usurier Joseph qu'il allait savoir enfin si la ruine de M. de Lonsdorf était consommée.

XIII.

M. Horner avait quitté précipitamment la chambre de sa femme, sans lui dire pour quel motif; mais, pleine d'inquiétude et d'angoisses, elle s'attendait à le voir rentrer d'un moment à l'autre.

Cependant, ce qui l'agitait douloureuse-

ment au fond de l'âme, c'était bien moins la crainte de voir encore une querelle conjugale se renouveler, que l'anxiété profonde où quelques mots de Laure venaient de la plonger.

Franciska, quand elle fut seule, donna un libre cours à sa douleur, et des torrents de larmes jaillirent de ses yeux. Elle se levait convulsivement pour marcher à grands pas dans sa chambre, puis tout-à-coup elle se laissait retomber dans un fauteuil en sanglotant.

— Oh! mon Dieu! s'écriait-elle d'une voix brisée. Et moi qui l'accusais, moi qui le croyais presque insensible! Pauvre jeune homme! il mourait de ne pas me voir!... O ciel! et maintenant encore il m'appelle peut-être avec des cris désespérés!... Et il me trouve bien cruelle de ne pas venir!... Pitié! pitié, mon Dieu! Ne souffrez pas qu'il meure!... Que je le voie encore, que je l'entende!...

Et ses pleurs ne tarissaient pas.

— Mais, s'il était trop tard!... reprit-elle en se levant avec épouvante. Oui! tout à l'heure on me disait de me hâter.., que les médecins ne répondaient pas de lui jusqu'à demain!... Grand Dieu! si je n'allais plus trouver qu'un cadavre!... Oh! alors c'est moi qui serais son assassin!... ils prétendent que seule je peux le sauver encore!... Que ma vue peut opérer un miracle!... car il m'aime!... Est-il bien vrai?... il m'aime toujours!... il n'a jamais cessé un instant de m'aimer!... et ce mariage n'était qu'un sublime mensonge!... Albéric! Albéric!... Non, je ne puis attendre davantage!... Voici la nuit!... Il faut que je m'échappe!... Oui, courons!...

Et s'enveloppant à la hâte d'une longue pelisse noire, elle s'élançait vers la porte : une réflexion l'arrête...

— Mon mari peut rentrer! pense-t-elle, alors s'il ne me trouve pas... Oh! je serais perdue!... Il enverrait tout de suite à ma recherche... On me découvrirait!... La nuit n'est pas encore assez sombre!.. Et puis d'ailleurs je ne saurais pas le chemin... c'est Laure qui doit me conduire... Mais il n'est pas assez tard, elle ne sera que dans deux heures à la porte du jardin!... Mieux vaut attendre!... O mon Dieu! mon Dieu!

Elle ôta vivement sa pelisse qu'elle jeta sur un fauteuil, et se laissa tomber à genoux en pleurant.

Alors des mots entrecoupés, des exclamations déchirantes s'échappèrent de ses lèvres, et la plus fervente prière s'éleva dans son cœur.

Il y avait déjà près d'une heure qu'elle priait dans la même attitude, et sa douleur,

loin de se calmer, semblait au contraire redoubler de violence à chaque instant. Les flambeaux n'étaient pas encore allumés dans la chambre, et l'obscurité commençait à devenir plus épaisse. Un grand silence régnait dans toute la maison ; on n'entendait plus au loin que les dernières rumeurs de la ville et le gémissement sourd et mélancolique du Rhin, qui se brisait en passant contre le pied des maisons qui le bordent.

Tout-à-coup, Franciska, qui depuis une heure s'abandonnait aux pensées les plus tristes, aux visions les plus funèbres, Franciska tressaille convulsivement... Elle croit avoir entendu marcher doucement auprès d'elle ; un bruit vague et indéterminé a frappé son oreille.

Elle se lève en sursaut, elle regarde de tous côtés avec terreur... Le rideau de son lit remue encore faiblement.

Elle veut appeler, mais elle n'ose, et la voix meurt dans sa bouche. D'ailleurs elle a plus que jamais besoin d'être seule : Ce qu'elle va tout à l'heure entreprendre craint les yeux des témoins.

Mais quel est donc ce bruit léger et mystérieux qui l'a tirée de son assoupissement? Il n'y a personne dans sa chambre...

Elle regardait toujours, l'œil fixe, retenant son haleine. Soudain elle jette un faible cri : C'est qu'une idée glaçante vient de lui traverser le cœur, comme le froid d'un glaive! Si Albéric était mort... Si l'âme du pauvre trépassé venait se lamenter auprès d'elle!... Franciska n'était pas exempte d'une certaine superstition vague et poétique, qu'elle tenait du voisinage de l'Allemagne, et qu'elle avait puisée dans les sombres ballades de Goëthe et de Burgër. Qu'on ajoute à cette prédisposition

naturelle les teintes blafardes et crépusculaires qui tremblotaient confusément dans sa chambre, et la douleur navrante qui venait d'ébranler le cerveau de Franciska, on comprendra facilement qu'elle fût tentée de croire à l'apparition d'un fantôme.

Mais bien qu'elle n'eût pas le caractère ferme et courageux de Laure, il est juste de dire que, dans ce moment terrible, Franciska n'éprouva point une frayeur égale à son désespoir.

Tout-à-coup cette idée affreuse qu'Albéric n'existait plus, s'empara d'elle avec une inconcevable violence, et lui fit pousser des cris douloureux. Elle voulait courir à l'instant même pour étreindre ce cadavre et l'arroser de pleurs. Eh! qu'importe qu'on la voie ou non? Elle ne cherche plus à se cacher : son premier crime, c'est envers Albéric qu'elle l'a

commis ; lui seul a le droit de l'accuser, de la punir, de la nommer ingrate et parjure!...

La pauvre femme était dans un véritable accès de folie, et si par malheur M. Horner fût entré brusquement, elle eût peut-être éclaté contre lui en reproches amers et cruels. Rien n'aurait pu la retenir, elle eût bravé toutes les menaces, toutes les violences. En proie à cet horrible délire, elle appelait la mort comme un bienfait : La mort seule maintenant pouvait la réunir à celui qui l'avait tant aimée, qu'elle aimait toujours, elle, et plus que jamais!

Heureusement, à cette grande agitation fébrile succéda bientôt une espèce de torpeur qui remit un peu de calme dans l'imagination de Franciska. Elle comprit que tout à l'heure elle avait pu être le jouet d'une illusion, que

ce bruit singulier qu'elle avait cru entendre n'était sans doute qu'un craquement de meubles, et qu'il était bien possible qu'elle-même, sans y faire attention, elle eût agité le rideau de son lit. Une fois revenue au sentiment de la réalité, elle essaya de rappeler tout son courage et toute la force de son esprit, pour songer d'avance avec quelque sang-froid à la démarche hasardeuse qu'elle allait tenter.

Cependant l'heure du rendez-vous approchait. M. Horner, bien qu'il ne couchât point dans la même chambre que sa femme, pouvait arriver d'un moment à l'autre pour lui souhaiter le bonsoir, ou faire encore quelque désagréable scène qui la retarderait.

Franciska prit donc le parti de sonner sa femme de chambre, pour se mettre au lit; elle prétexta un violent mal de tête, et dit qu'elle avait grand besoin de repos.

— Sophie, ajouta-t-elle d'une voix brisée,

allez dire à M. Horner que je souffre beaucoup, et que je le prie de ne pas entrer chez moi avant demain matin.

— Oui, Madame, répondit la femme de chambre en soupirant; car elle avait une sincère affection pour sa maîtresse. Mais j'espère bien que Madame me permettra de passer la nuit auprès d'elle?... Si Madame avait besoin de quelque chose...

— Non, ma chère Sophie, non, soyez tranquille; je n'aurai besoin de rien absolument. Tout ce qu'il me faut, c'est du sommeil; voilà plusieurs nuits de suite que je ne ferme pas l'œil!

Sophie se disposait à sortir, quand un bruit effroyable se fit entendre dans une chambre qui n'était pas très éloignée. C'était comme le bruit d'un corps pesant qui tombe; puis, des cris plaintifs retentirent.

— Bon Dieu! que signifie cela? dit madame Horner avec un tressaillement. Encore un malheur sans doute!

— C'est dans la chambre de votre mari, Madame! J'y cours...

— Oui, vite, allons voir!...

Et Franciska courut avec Sophie vers l'appartement de M. Horner; mais elle crut entendre vaguement des éclats de rire sourds qui partaient du haut de l'escalier, et dont l'expression avait quelque chose d'ironique et de méchant. Néanmoins elle en fit à peine la remarque, tant ses idées étaient troubles et confuses.

Arrivée devant la porte de son mari, elle frappa vivement, et, comme on ne lui répondait pas et qu'elle entendait plus distinctement des plaintes douloureuses, elle ouvrit.

M. Horner était étendu presque sans connaissance sur le parquet : on voyait aux contusions de son visage qu'il venait de faire une chute assez grave. Une de ces échelles doubles qu'on emploie dans les bureaux et dans les bibliothèques était renversée sur sa poitrine et l'écrasait.

Franciska ne peut retenir un cri de saisissement ; elle s'élance vers son mari, et cherche à le soulever dans ses bras ; mais elle n'est point assez forte, et Sophie plus vigoureuse a bientôt relevé M. Horner, que les deux femmes déposent sur un canapé.

Franciska sonne ; les autres domestiques accourent. On examine, on étanche la blessure de M. Horner ; on lui fait respirer des sels ; Franciska, penchée sur lui, l'appelle d'une voix caressante et lui frotte les tempes avec du vinaigre.

— Vite! un chirurgien! dit-elle. Justement il y en a un qui demeure à deux pas!..... Courez!

Certes, la pauvre femme était bien loin d'aimer son mari avec tendresse, mais dans une circonstance pareille, en présence d'un danger, elle avait bien vite oublié les nombreux griefs qu'elle croyait avoir contre lui, pour ne plus songer qu'à son devoir d'épouse et de chrétienne. Cependant une autre idée la préoccupait plus vivement encore : c'était l'heure fixée par madame de Courteuil; celle-ci n'attendrait pas longtemps sans doute, seule dans une ruelle déserte au milieu de la nuit. Alors, il n'y aurait plus d'espoir!... Franciska ne reverrait plus Albéric, elle ne verrait pas même son cadavre!

Elle se livrait à ces poignantes réflexions, quand le chirurgien entra. Presque au même

instant M. Horner venait de reprendre connaissance, et promenait autour de lui des regards effarés. Il reconnut tout de suite Franciska, qui lui prodiguait les soins les plus empressés; et, n'ayant pas la force encore de la remercier avec des paroles, il lui prit une main qu'il serra contre son cœur et porta ensuite à ses lèvres, avec une expression de reconnaissance et d'amour indicible.

Franciska ne put se défendre d'une profonde émotion, et quelques larmes vinrent au bord de ses paupières.

— Monsieur le docteur, dit-elle à demi-voix au chirurgien, c'est un accident cruel qui vient d'arriver à mon mari !... il est tombé de cette échelle, qui s'est écartée sans doute... Voyez sa blessure !... Ne me cachez rien : je veux savoir si elle présente quelque gravité !...

Le chirurgien examina très attentivement

la tête du malade, qu'il palpa dans tous les sens. Il interrogea le pouls, et fit au blessé quelques questions que celui-ci d'abord ne comprit pas, mais auxquelles il finit par répondre d'une voix faible et saccadée.

Plusieurs fois le docteur avait froncé le sourcil d'une manière qui n'avait rien de très rassurant ; mais dès qu'il eut pratiqué au malade une saignée abondante, il déclara d'un ton magistral que les secours de l'art avaient été employés à temps, et que si, comme il le pressentait, M. Horner passait une nuit calme et sans fièvre, aucune suite fâcheuse ne résulterait de cette chute qui pouvait être mortelle.

Néanmoins, il croyait prudent que madame Horner se retirât dans sa chambre, et que la personne, qui garderait M. Horner la nuit, ne lui adressât pas la moindre parole : le cerveau

n'était pas encore libre, et pouvait s'embarrasser d'un moment à l'autre. Dans ce cas on n'avait qu'à faire au malade une application de sinaspismes qui produiraient le meilleur effet.

— Et vous me répondez, Monsieur, que je puis être tranquille? demanda d'un air inquiet madame Horner au chirurgien, qu'elle venait d'attirer dans l'embrasure d'une croisée.

— Oui, Madame, oui, si l'on exécute mes ordres, je puis vous répondre de votre mari. Dormez sans inquiétude, et n'allez pas vous rendre malade vous-même en vous alarmant plus que de raison. Croyez-moi, ne restez pas davantage ici : rentrez dans votre appartement. Sortez, s'il est possible, sans que le malade vous voie.

En parlant ainsi, le chirurgien se dirigea doucement vers la porte entrouverte, et fit si-

gne à madame Horner de le suivre. Celle-ci, avant de se retirer, tourna les yeux vers son mari qui ne pouvait l'apercevoir, dans l'accablement où il était encore plongé; et ce regard de Franciska était plein d'une expression désolée et repentante, comme si elle eût demandé pardon au fond de son cœur à l'homme qu'elle n'aimait pas, et qu'elle abandonnait sur un lit de douleur pour un autre, plus malade encore, mais qui n'était pas son époux.

[illegible]

XIV.

Gaspard était descendu après le départ du chirurgien ; il avait, disait-il, entendu beaucoup de bruit et d'agitation au moment de s'endormir.

— Qu'est-ce donc, bon Dieu? demandait-il d'un air effaré à tous les gens de la maison.

Ah! pourvu qu'il ne soit rien arrivé de fâcheux à cet excellent M. Horner!

Quand il apprit le malheur qui venait d'avoir lieu, ses exclamations douloureuses recommencèrent de plus belle.

— Ah! s'écria-t-il avec d'effroyables sanglots, je l'avais bien prédit, qu'une semblable catastrophe arriverait un jour ou l'autre!... Cette maudite échelle!... rien n'est plus dangereux! on la croit bien solide, et pas du tout!... les crochets se défont quand on y pense le moins!... Oh! l'abominable meuble!... Il m'a fait tomber je ne sais combien de fois... c'est grâce à lui que j'ai la colonne vertébrale si endommagée! Bon Dieu! bon Dieu! ce que c'est que de nous pourtant!

Et le bossu accompagnait ces lamentations tragicomiques d'une grimace épouvantable qui par moments dégénérait en rire atroce.

— C'est nerveux! disait-il pour s'excuser, il y en a qui pleurent, moi je ris, et je n'en souffre que davantage!

Enfin Gaspard rentra dans son étroite cellule, et quand il en eut fermé la porte au verrou il se mit à pousser des éclats de rire véritablement sataniques; il se tordait dans son vieux fauteuil et se frottait les mains avec une expression de joie féroce.

— Hi! hi! hi! chacun son tour!... Voilà ce que c'est que de faire de la peine à Gaspard, à ce bon petit Gaspard qui est doux comme un mouton!... Hi! hi! bravo l'échelle! ou plutôt bravo Gaspard!... quelle culbute! Oh! j'aurais donné un mois d'appointements pour jouir du coup-d'œil! Mais nous ne sommes pas au bout, notre maître! on vous réserve encore quelques jolies surprises!... Ah! ah! ah! vous nous refusez dix misérables

louis d'à-compte sur notre traitement! Vous vous conduisez comme un vieux ladre, comme un vieux Harpagon, et vous voulez qu'on vous serve fidèlement!... Bon! bon!.. patience!

Mais tout-à-coup l'expression railleuse et triomphante de sa physionomie disparut comme un éclair, et son front se couvrit d'un sombre nuage, ses rides se creusèrent profondément et une lueur sinistre jaillit de la ténébreuse cavité de ses yeux.

— Mais il s'agit bien de rire, murmura-t-il d'une voix creuse, je suis perdu peut-être, perdu sans ressources!... de tout côté des dettes!.. on me menace de tout dire au patron!... et alors c'est fait de moi! il me chasse!... Oh! si je n'étais que chassé... Mais d'un jour à l'autre il va découvrir mon vol!... Cette fausse signature qu'il a toujours entre les mains va me perdre avant six se-

maines, si le correspondant de Mulhouse se plaint de n'être pas encore payé!... Il faut à toute force que je trouve cet argent!... sans quoi, je n'ai plus qu'à prendre bravement mon parti, et à faire un plongeon dans le Rhin!... Non! non! je ne mourrai pas!... je ne veux pas mourir!... Il n'y a que les imbécilles ou les lâches qui se tuent, quand ils n'ont pas d'argent!.. Moi, je veux vivre.

Il tira de son gousset une grosse montre presque ronde, et regarda l'heure.

— Et ce vieux coquin de Joseph qui ne revient pas, reprit-il en frappant du pied. Maintenant il est trop tard, je ne dois plus compter sur lui. Le misérable s'est moqué de moi... je n'en tirerai pas un sou de France!... Eh! si, parbleu! dussé-je lui tordre le cou!... C'est moi qui vais le chercher dans son trou à rats. Qui sait? l'occasion...

En parlant ainsi, Gaspard s'entortilla dans un énorme carrick à trois collets qui le déguisait asez bien, et il s'enfonça sur les yeux une épaisse casquette de loutre.

Après avoir fermé la porte avec précaution, il descendit tout doucement, sans lumière, et se dirigea vers une espèce de buanderie qui conduisait au jardin. Comme Gaspard avait souvent besoin de sortir la nuit secrètement, pour ne rentrer qu'au point du jour, il s'était fabriqué lui-même une clé qui ouvrait la porte du jardin donnant sur la rue. Jusqu'alors personne dans la maison n'avait surpris Gaspard au milieu de ces pérégrinations nocturnes.

Il se glissa donc comme de coutume dans le jardin, et suivit, en marchant sur la pointe du pied, une petite allée sombre et tortueuse dans laquelle on ne pouvait l'apercevoir, car

les arbres fort touffus se rejoignaient au dessus de sa tête, et formaient une voûte impénétrable...

Il était parvenu déjà au milieu de l'allée, et se retournait de temps à autre, en prêtant l'oreille avec une extrême attention; quand il croit entendre quelque bruit. Il écoute : on marche derrière lui, assez loin encore, mais dans la même direction. C'est un pas léger et presque insensible qui fait à peine crier le sable. Gaspard n'a que le temps de se jeter dans un massif; il regarde, inquiet de savoir qui peut venir à cette heure, mais l'obscurité est si profonde qu'il ne distingue au loin qu'une forme vague et indéterminée. Est-ce un homme? est-ce une femme? il n'en sait rien encore. En tous cas ce ne peut être M. Horner qu'il a laissé dans un état d'accablement extrême, et cette idée le ranime; car de tous les êtres vivants, M. Horner est

le seul peut être que ce chétif bossu, si frêle en apparence, n'ose braver en face.

Cependant la personne qui s'avançait derrière Gaspard continue sa marche furtive et silencieuse. Déjà elle n'est plus qu'à trois ou quatre pas de Gaspard qui peut entendre la respiration agitée de ce promeneur mystérieux.

— C'est une femme ! se dit Gaspard.

Il ne s'était pas trompé. Celle-ci, dont le cœur battait avec trop de violence, s'arrête un instant comme pour reprendre haleine, et murmure faiblement ces mots avec l'accent de la prière.

— Mon Dieu ! pardonnez-moi ce que je vais faire ! Vous savez bien, vous, ô mon Dieu ! que c'est pour le sauver.

Gaspard a reconnu cette voix ; il n'en peut

douter : c'est madame Horner elle-même. Mais où va-t-elle? que vient-elle faire dans ce jardin au milieu de la nuit? Ce n'est pas son habitude de se promener si tard, sous les arbres, dans un allée humide et malsaine; d'ailleurs le temps menace, il va faire de l'orage. Et puis ce costume tout noir, cette longue pelisse qui l'enveloppe des pieds à la tête, n'est-ce pas un déguisement?

— Oh! oh! pense Gaspard, suffoqué de joie, nous n'irons pas ce soir chez Joseph! quel bonheur! Je me trouve peut-être plus près de la fortune que je ne le croyais il y a cinq minutes. Oh! si c'était quelque joli rendez-vous sous les arbres! c'est bien possible! Allons, allons, Gaspard, saisis l'occasion par les cheveux; une autre fois elle porterait perruque, et tu serais bafoué.

Il laissa madame Horner s'éloigner un peu,

et la suivit des yeux dans l'ombre avant de se mettre en marche lui-même. Enfin, craignant qu'elle ne disparaisse dans l'obscurité, il se décide à faire quelques pas en avant. Mais son cœur battait fortement dans sa poitrine, car il avait peur d'être surpris et de perdre ainsi une précieuse occasion qu'il ne retrouverait sans doute jamais. Il était presque certain que Madame Horner allait à la rencontre d'un amant, et le trouble, l'agitation singulière qu'il avait remarquée en elle pendant la journée, le confirmait encore dans cette opinion.

Néanmoins, comme Gaspard pouvait avoir affaire à quelque vigoureux jeune homme qui pourrait bien avoir l'envie de le punir de sa curiosité, il se tenait prêt à la défense et regardait soigneusement autour de lui ; en outre, il avait une main sur le manche d'un

couteau-poignard qui ne le quittait presque jamais, surtout lorsqu'il sortait la nuit.

Un instant, Gaspard cessa d'apercevoir Franciska, et il trembla de tous ses membres; il doubla le pas, au risque de faire du bruit, et reconnut bientôt que le tournant de l'allée avait un moment caché madame Horner. Celle-ci n'était plus qu'à une fort petite distance de la porte; elle s'arrêta brusquement, jeta les yeux à droite et à gauche, et quand elle fut sûre qu'elle n'était pas épiée, elle tira de sa poche une clé qu'elle mit précipitamment dans la serrure.

A peine la porte fut-elle ouverte, qu'une autre personne, qui attendait dans la ruelle, fit signe à Franciska de venir. Elles échangèrent ensemble quelques paroles à voix basse, et la porte se referma.

Gaspard alors s'élance vers cette porte; il

l'ouvre sans bruit, et, passant sa tête par l'entrebâillement, il examine d'abord la direction que prend madame Horner, et la personne qui l'accompagne.

Mais cette personne est une femme aussi. Gaspard est un peu déconcerté de cette découverte, mais il n'en persiste pas moins dans sa résolution de les suivre. Comment douter que cette mystérieuse promenade cache un important secret.

Une fois hors du jardin, le bossu, relevant les collets de son carrick par dessus sa tête, moins pour se garantir du brouillard que dans la crainte d'être reconnu, règle son pas sur celui des deux femmes, en ayant toujours soin de laisser entre elles et lui une assez grande distance.

Elles courent plutôt qu'elles ne marchent, comme si elles étaient attendues et craignis-

sent d'arriver trop tard. Néanmoins, cette allure précipitée ne pouvait sembler fort étrange, car le brouillard, qui tombait depuis une heure, commençait à se résoudre en larges gouttes de pluie.

Gaspard voulait absolument savoir quelle était cette autre femme qui avait l'air de conduire Franciska; mais comment faire? Les rues étaient sombres; à peine si, d'espace en espace, quelques chétifs réverbères projetaient assez de clarté pour se diriger dans l'ombre des rues tortueuses.

Déjà les deux femmes s'engageaient sur le vieux pont de bois qui mène du Grand-Bâle au Petit-Bâle, et leur marche devenait à chaque instant plus rapide. C'est au point que Gaspard, qui ne voulait pas courir comme elles de peur de les effrayer, était forcé d'alonger le pas autant que possible, et com-

mençait à souffler comme un vieux cheval qui grimpe une côte.

Franciska tournait à chaque instant la tête en arrière avec inquiétude ; sa compagne faisait de même, mais bien moins souvent, comme si elle eût craint, en regardant ainsi, de retarder sa marche et d'attirer encore plus l'attention. Du reste, il était positif qu'elles venaient de s'apercevoir qu'on les poursuivait.

Gaspard gagnait de vitesse, et, par moment même, il faisait deux ou trois grandes enjambées en courant pour se rapprocher d'elles. Justement alors, elles passaient près d'une lanterne dont les rayons tombèrent en plein sur le visage de l'autre femme ; elle était voilée, mais Gaspard, qui avait une vue longue et perçante, reconnut vaguement les traits et la tournure de madame de Courteuil, bien

qu'elle fût couverte d'une grande pelisse, comme Franciska.

— Où vont-elles donc, pensa Gaspard triomphant? Est-ce que, sans le savoir, j'aurais mis la main sur deux intrigues? Est-ce que j'aurais fait d'une pierre deux coups?..... Oh! quelle joie!..... Comme elles me paieraient toutes deux mon silence!..... Mais cette madame de Courteuil, elle en serait quitte à meilleur marché que l'autre! murmura-t-il avec un ricanement. Elle est si jolie! D'ailleurs, elle n'est pas riche!..... Il faut mesurer mes prétentions à la fortune des gens.

Tout en causant de la sorte avec lui-même, Gaspard n'en allait pas moins vite.

Pendant ce temps-là, madame Horner était en proie à de violentes terreurs, non pas qu'elle pût croire un moment que cet homme,

qui semblait la poursuivre, fût un espion de son mari. L'état de souffranee et d'engourdissement où elle avait laissé M. Horner ne lui permettait pas de faire une pareille supposition. Mais une autre idée non moins terrible la glaçait d'un effroi mortel. Cet homme était sans doute un malfaiteur qui pouvait attaquer deux femmes sans défense, les dépouiller l'une et l'autre, et peut-être les précipiter dans le fleuve qui coulait au-dessous d'elles. C'est en vain que Laure, douée d'un courage viril et d'une présence d'esprit extraordinaire, faisait tous ses efforts pour la rassurer, lui disant qu'elles ne couraient pas le moindre danger, et que cet homme avait sans doute plus peur qu'elles.

— Mais, regarde, Laure, murmurait Franciska d'une voix tremblante ; il n'est plus qu'à vingt pas de nous ! il va nous joindre !...

— Eh bien ! il faut l'attendre, répondit Laure avec énergie : nous allons voir.

— Non, non, je t'en conjure, courons plutôt, courons de toutes nos forces... Il nous perdra peut-être de vue dans les ténèbres.

— Je ne demande pas mieux que de courir plus fort, ma chère Franciska ; c'est une manière comme une autre de nous débarrasser de notre ombre.

Et les deux cousines, se tenant par le bras, s'enfoncèrent en courant dans un dédale de rues étroites et noires, où elles se trouvèrent bientôt seules. On avait sans doute perdu leur trace ; elles n'étaient plus suivies.

— Eh bien ! tu vois, ma pauvre Franciska, dit Laure toute essoufflée, nous voilà saines et sauves, nous voilà seules !... un peu trop seules même, car je ne sais plus où nous

sommes; je ne reconnais plus notre chemin.

— Mon Dieu! s'écrie Franciska en sanglotant, c'en est fait, nous arriverons trop tard!... Je ne le verrai plus!... Albéric!.. pauvre cher Albéric!...

— A quoi bon se désoler maintenant, Franciska? il sera toujours temps, ma pauvre amie... Voyons un peu; dans quelle direction marchons-nous?... La rivière est à notre droite... oui, c'est elle; je me retrouve... Mais, tiens, pour ne pas nous égarer davantage, demandons plutot notre chemin. Justement voici quelqu'un qui passe là-bas; attendons-le.

En effet, un homme s'approchait rapidement; mais soudain Franciska pousse un cri d'épouvante.

— C'est lui! c'est lui! fuyons!

—Non, je l'attends de pied ferme, dit Laure. Franciska tremblait comme la feuille.

— Ah! ça, Monsieur, dit Laure d'une voix forte et vibrante, est-ce que vous prétendez nous suivre jusqu'à demain? Prenez garde à vous! les femmes sont armées quelquefois.

Mais elle ne reçut aucune réponse, et l'homme au carrick continua d'avancer vers elle silencieusement.

Par bonheur la voix de Laure avait été entendue : une porte s'ouvrit brusquement, une porte de taverne, et il en sortit une espèce d'hercule aux bras nus, qui portait d'une main une lanterne allumée, et de l'autre un maillet à fendre le bois.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc, mes amis? demanda-t-il d'une voix de stentor en s'appuyant majestueusement sur le manche de sa hache.

— Protégez-nous, Monsieur, dit Laure en montrant du doigt le personnage au carrick. Cet homme nous suit avec acharnement depuis une demi-heure; il a sans doute de mauvaises intentions... Retenez-le, Monsieur, je vous en conjure.

— Ah ça! vaurien! cria le colosse en brandissant son arme d'une manière formidable, veux-tu bien décamper tout de suite et tourner casaque! autrement je te coupe en deux comme une allumette.

Gaspard écumait de rage; il sentait bien qu'il n'était pas de force à se mesurer avec un pareil géant. Mais abandonner sa proie au moment de la saisir! Rentrer dans son affreuse mansarde avant d'avoir découvert le mot de l'énigme! C'était là sans doute un rude crève-cœur, et Gaspard ne pouvait s'y résoudre. Il demeurait donc immobile et muet

au milieu de la rue, sans détacher ses yeux du couple fugitif qui était déjà bien loin.

— Attends-moi ! attends-moi ! dit l'homme à la hache en s'élançant vers Gaspard. Puisque tu restes là comme une bûche, je vais de fendre du haut en bas !... Ah! misérable!... Ah! gredin!... Je suis mort!

Il n'en put dire davantage, et tomba par terre à la renverse en poussant un grand cri. La lame d'un poignard venait de lui traverser la poitrine.

XV.

La nuit était déjà fort avancée; il y avait plusieurs heures que Franciska était sortie de la maison; elle ne rentrait pas.

Un silence profond régnait, interrompu seulement de temps en temps par les bouffées d'un vent pluvieux qui gémissait lugubrement dans les arbres du jardin. Tout le monde reposait

chez M. Horner, sans même en excepter la vieille garde qui se trouvait auprès du malade. Elle avait d'abord lutté assez courageusement contre le sommeil qui lui fermait les yeux de force, mais enfin, accablée de fatigue et peut-être encore alourdie par le vin qu'elle avait bu à son dîner, la bonne femme avait laissé tomber sa tête sur le bras de son fauteuil, et ronflait presque aussi fort que le vent dans la cheminée.

Il fallait même qu'elle dormît bien profondément, car rien ne pouvait l'éveiller; ni la conscience de son devoir, ni le bruit de la tempête, ni les cris sourds et plaintifs du malade qui s'agitait douloureusement dans son sommeil. M. Horner était sans doute en proie à quelque rêve sinistre, car ses tempes ruisselaient de sueur, les muscles de son visage se tordaient, et des mots inarticulés, des gémissements s'échappaient avec effort de ses lèvres.

Il respirait péniblement, et de temps à autre il portait une main à sa poitrine, comme pour en écarter un poids qui l'oppressait.

— Non! murmurait-il avec une inflexion de fureur sourde, tu n'échapperas pas!... misérable!... Attends!... tu vas mourir!... C'est lui!... je l'ai reconnu!... Oh! oh!... vite un poignard!...

Et sa voix s'éteignait tout-à-coup dans une espèce de râle; sa bouche se contractait avec force, et des spasmes plus violents soulevaient sa poitrine.

Il y eut quelques instants de silence. M. Horner parut enfin plus calme, et sa respiration devint moins rauque. On n'entendait plus dans la chambre que le frémissement d'une bouilloire placée devant le feu, et les ronflements sonores de la garde-malade.

Mais cette tranquillité ne dura guère, et le blessé recommença ses plaintes et ses contorsions douloureuses. Sa figure même prit une expression plus terrible, et ses yeux s'ouvrirent un moment, mais fixes et sans regard; il dormait toujours.

Le cauchemar sans doute avait redoublé d'horreur, et l'effroi du malade ou peut-être sa colère étaient au comble. Il serrait les poings convulsivement, et faisait tous ses efforts pour se dresser sur son séant; mais il retombait chaque fois, en criant des paroles sourdes et indistinctes.

Enfin, il pousse comme un rugissement, et sa tête va frapper la muraille avec force.

La violence du coup l'éveille en sursaut. Son visage était couvert de sang; il promène de tous côtés des yeux hagards, et passe plusieurs fois la main sur son front, comme un

homme encore à moitié endormi qui a peur de continuer son rêve.

— Franciska! dit-il d'une voix étouffée; Franciska!...

Il regarde autour de lui, et ne peut d'abord comprendre où il se trouve. La veilleuse d'albâtre ne répandait qu'une lumière pâle et vacillante qui faisait trembler sur les murs des ombres fantastiques; quelques tisons brûlaient encore dans l'âtre, à demi consumés, et chaque fois qu'ils roulaient sur la bouilloire les sifflements de l'eau en ébullition redoublaient de violence. Tout cela sans doute était fort simple et n'aurait guère fait d'impression sur le cerveau d'une personne en bonne santé, mais les organes du pauvre malade étaient bien affaiblis par la douleur et la perte de sang. Il n'était donc pas extraordinaire que ce bruit sinistre et ces funèbres silhouettes aug-

mentassent encore l'épouvante d'un homme qui s'éveillait à peine d'un rêve affreux.

— Il est ici ! cria-t-il en s'élançant hors de son lit. Oui! je l'ai vu!... le misérable, il s'est caché!... Tu vas mourir, te dis-je!

Et sa voix étoit si forte que la garde-malade, malgré sa lourde torpeur, s'éveilla tout-à-coup.

— Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il? bégaya la bonne vieille en se frottant les yeux; est-ce qu'il se meurt?... Ah! miséricorde!

Elle voyait devant elle une espèce de fantôme à demi-nu, qui lui semblait un mort agitant son linceul.

— Au secours! au secours! disait-elle en grelottant de frayeur.

Enfin elle reconnut que ce n'était pas un

spectre, mais le malade qui venait de s'échapper de son lit, et qui courait par toute la chambre en regardant de tous côtés, sous les meubles, derrière les rideaux, et proférant des menaces furibondes.

— Monsieur! mon cher monsieur, dit la garde avec une inflexion suppliante, recouchez-vous, au nom du ciel! Vous marchez pieds nus!... Songez-y donc, vous allez gagner une pleurésie.

— Où est-elle? où est-elle? continuait M. Horner dans une fureur qui ressemblait au délire.

— Votre robe de chambre, mon bon monsieur? la voilà.

Mais Horner ne l'écoutait pas et parcourait toujours la chambre dans une agitation inexprimable.

— Ah! mon Dieu! mais c'est une fièvre

chaude! s'écria la bonne femme en joignant les mains avec désespoir. Il va se jeter par la fenêtre!... Que vais-je devenir?... Il faut appeler du monde!... oui!...

Et courant à la cheminée, elle agita les deux cordons de sonnette; puis elle ouvrit la porte et appela.

Mais une révolution soudaine venait de s'opérer dans le cerveau du malade : il s'était calmé tout-à-coup comme par enchantement; il avait mis des pantouffles et passé sa robe de chambre; puis après avoir essuyé avec un mouchoir la sueur et le sang qui mouillaient ses tempes, il s'était laissé tomber dans un fauteuil près de son lit, épuisé de lassitude.

C'est que le sentiment de la réalité s'était réveillé soudainement dans cet esprit troublé par la fièvre; il avait compris que rien n'était réel dans tout cela que sa frayeur et sa colère,

que ce n'était qu'un mauvais rêve, et que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se rendormir dans un fauteuil jusqu'au lendemain matin.

— N'appelez pas, dit-il à la bonne femme d'une voix moins altérée, c'est inutile. Qu'on n'éveille pas madame Horner.

Mais il n'était plus temps : les coups de sonnette avaient attiré les domestiques. Gaspard lui-même était descendu presque en chemise de sa mansarde, et demandait d'une voix émue à travers la porte si M. Horner était plus mal, s'il fallait avertir le médecin.

— Non, non, mon cher Gaspard, ce n'est rien, répondit le malade. Je vous remercie... Je suis fâché d'avoir troublé votre sommeil, mais puisque vous êtes éveillé, vous allez me tenir compagnie. Entrez dans ma chambre, entrez seul.

Gaspard ne se le fit pas dire une seconde fois; il entra fort légèrement vêtu et dans le costume le plus grotesque du monde. Le pauvre bossu ne s'était pas même donné le temps de mettre des bas et un pantalon; ses jambes torses grelottaient toutes nues sous la chemise trop courte qui les couvraient à peine jusqu'au milieu des cuisses; il avait les pieds dans les plus effroyables savates qui aient jamais traîné sous un lit de vieille femme; et sans l'habit noir tout en loques qu'il avait jeté sur sa bosse sans même passer les manches, il n'aurait eu pour tout accoutrement qu'une chemise et des savates.

M. Horner n'était guère en humeur de rire; aussi ne fit-il pas même attention à cette bizarre toilette. Il indiqua du geste à Gaspard un fauteuil auprès du sien; puis, sans dire une parole, il montra la porte à sa garde qui comprit sur-le-champ.

Quand il fut seul avec Gaspard, il lui prit une main affectueusement, et lui dit avec un soupir :

— Mon pauvre Gaspard, je suis bien malheureux !

Gaspard soupira lamentablement.

— Si tu savais comme je souffre, Gaspard !...

— Oui, cette bosse à la tête, mon digne monsieur Horner !.. Moi ! d'abord, je hais cette échelle, je la crains comme le feu !...

— Ce n'est point cela, Gaspard, reprit le malade d'un ton lugubre. J'ai bien d'autres blessures au fond du cœur !...

— Est-il possible ? repartit Gaspard avec un accent de naïveté sentimentale.

— Gaspard, tu le sais, tu le sais !... à tort

ou à raison, je suis jaloux !... Cette femme me fera mourir !... Elle est coquette, frivole !... elle ne m'aime pas !

— Elle serait bien ingrate !

— Toutes les femmes le sont, Gaspard ! reprit M. Horner avec un éclair sombre dans les yeux. Mais entends-tu bien, je ne veux pas qu'on me raille !... Oh ! ce serait terrible ! Tu m'as promis, mon bon Gaspard, ajouta-t-il en s'adoucissant un peu, tu m'as promis de faire bonne garde, et de me dire tout ce que tu verrais ?

— C'est une promesse que je tiendrai, Monsieur, repartit le bossu en secouant la tête d'un air mystérieux. Vous savez que je ne bouge guère de mon observatoire, et que vous pouvez sortir en toute sûreté... J'ai toujours les yeux ouverts, et si M. Rodolphe ose jamais...

— Oh! ne prononce pas ce nom, interrompit le malade dont les yeux flamboyaient. Je ne voulais pas te parler de lui... J'y pense pourtant, oh! j'y pense toujours... Gaspard, je n'en doute pas, il se passe quelque chose de mystérieux ou de coupable dans cette maison... J'ai des pressentiments, Gaspard... et moi, tu sais, je crois aux pressentiments.

— J'y crois comme en Dieu, ajouta Gaspard.

— Tiens, cette nuit même, j'ai fait un rêve épouvantable! j'ai beau rappeler à moi toute ma raison, je frissonne encore... mais c'est de fureur!... Écoute, poursuivit-il en baissant la voix, comme s'il eût craint d'être entendu par un autre que Gaspard, voici ce que j'ai résolu... Il faut absolument que j'éclaircisse un doute qui me torture... Ce Rodolphe est venu à Bâle pour voir Franciska... J'en ai la con-

viction... Ils s'aiment!... Eh bien! malheur à eux s'ils me trompaient!... Gaspard, je te communiquerai demain un projet qui ne peut manquer de réussir; mais j'y veux songer encore.

— Tout à votre service, mon cher patron.

— Oh! si je suis content de toi, Gaspard, l'argent ne te manquera pas, je te jure. Mais, tiens, j'y pense, mon pauvre garçon, tu m'as fait tantôt une demande que j'ai mal accueillie... Que veux-tu? j'étais de mauvaise humeur; tu es venu mal à propos. Voilà dix louis sur ma cheminée; ils sont à toi.

Les yeux du petit bossu brillèrent de convoitise; il se leva convulsivement et saisit la somme avec ses doigts crochus; puis, se confondant en salutations jusqu'à terre :

— Mon cher patron, dit-il avec une contor-

sion de visage indéfinissable, un service vaut un service. Tenez, cet or là produit sur mon organisme un effet merveilleux; il me donne une espèce de seconde vue et me fait deviner une foule de choses. En vérité, si vous n'étiez pas si malade, oui, si je ne croyais pas vous imprimer une secousse un peu trop violente, je vous ferais part de mes observations en échange de ces dix louis.

— Parle, Gaspard, dit M. Horner en pâlissant.

Mais Gaspard, prêt à céder aux sollications pressantes de sa méchanceté, réfléchit tout-à-coup que son intérêt lui faisait encore une loi du silence.

— Non Monsieur, non, pas aujourd'hui, dit Gaspard avec un accent pathétique, je n'ai pas oublié la prescription du chirurgien ;

il vous défend les émotions, et ce que j'ai à vous dire pourrait vous en donner de trop fortes. Croyez-moi, soyons sages, et remettons la confidence à un autre moment.

Mais cette réponse vague et mystérieuse ne fit qu'irriter bien davantage la curiosité de M. Horner : c'était de l'huile sur le feu.

Gaspard, un peu embarrrssé, ne savait plus trop comment se tirer d'affaire, et songeait à lui faire prendre le change d'une manière ou d'une autre, quand la porte s'ouvrit brusquement, et la garde-malade parut tout effarée.

— Ah ! Messieurs ! Messieurs ! cria-t-elle en levant les mains au plafond ; c'est fait de nous... Il y a des voleurs ici.

— Que dites-vous ! demanda vivement M. Horner.

— Oui, tout à l'heure, continue la garde d'une voix tremblante, tout à l'heure, je regardais par une vitre dans le jardin... J'ai vu passer une ombre.

— Quelqu'un dans le jardin?

Et déjà M. Horner est debout.

— Oui, Monsieur, une ombre... Elle est entrée dans la maison...

— De quel côté ? s'écrie Horner.

— Là-bas, Monsieur.. , oui, par cette petite porte... du côté de la chambre de madame Horner, je crois... Ah ! la pauvre dame ! Bon Dieu ! si l'on était entré chez elle !...

M. Horner n'en écoute pas davantage ; il s'élance hors de son appartement ; il court ; il

a déjà traversé plusieurs pièces; il arrive à la chambre de Franciska.

Gaspard essaie en vain de le retenir. La porte de la chambre est fermée en dedans. M. Horner frappe de toute sa force; il appelle : aucune réponse, on n'ouvre pas.

Enfin, aveugle de rage, en proie au délire, il se précipite avec fureur contre la porte qui éclate et s'ouvre.

La chambre était vide.

XVI.

Après une absence de plusieurs heures, Franciska revenait à la maison conjugale. La pluie tombait avec plus de violence, et les rues étaient complètement désertes; mais si le cœur de Franciska battait violemment dans sa poitrine, ce n'était point de crainte

en ce moment : une émotion plus douce la remplaçait tout entière.

Franciska, toujours si timide et si indécise dans ses résolutions, était bien loin de se repentir d'une courageuse démarche qui venait de produire les plus heureux résultats. Au contraire, elle était fière et joyeuse au fond de l'âme, comme on l'est toujours quand on vient de faire une noble action.

Laure, qui ne redoutait pour elle-même aucun danger, n'avait pas voulu laisser Franciska poursuivre son chemin toute seule ; elle l'avait accompagnée jusqu'à la porte du jardin, bien que leur route fût différente ; mais il fallait traverser, pour se rendre à la maison de M. Horner, plusieurs rues noires, d'un sinistre aspect.

Les deux amies s'étaient séparées avec lar-

mes, mais ces larmes n'étaient point douloureuses : l'attendrissement et la reconnaissance les faisaient couler. C'est que Dieu venait d'opérer un miracle en faveur d'un pauvre jeune homme que le froid de la mort glaçait déjà.

Franciska, ne songeant plus au danger qu'elle courait, et d'ailleurs, croyant inutile de prendre encore des précautions au milieu de la nuit, quand personne ne pouvait l'apercevoir, Franciska, une fois dans le jardin, négligea de suivre la petite allée couverte, et traversa en courant une autre allée sans arbres, qui menait plus directement à la maison.

Elle ouvrit précipitamment une porte basse, communiquant à un corridor sur lequel donnait son cabinet de toilette ; mais les palpitations de son cœur étaient si rapides, si tumultueuses, qu'elle fut obligée de s'arrêter un moment.

Alors, tombant à genoux, et joignant les mains dans un transport de reconnaissance indicible, elle s'écria, la poitrine et les yeux gonflés de larmes :

— Oh! merci, merci, mon Dieu!... Vous avez entendu ma prière, vous l'avez sauvé.

Au même instant un bruit terrible la fait tressaillir ; elle se relève convulsivement, et court à sa chambre.

La porte menant au salon était toute grande ouverte et brisée.

Franciska pousse un cri.

M. Horner était étendu sans connaissance sur le parquet.

FIN DU PREMIER VOLUME.

